La gauche et la droite / Emmanuel Malynski

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mayski, Emanuel (1875-1938). Auteur du texte. La gauche et la droite / Emmanuel Malynski. 1923.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

EMMANUEL MALINSKI

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 303
1923

La Gauche et la Droite

46 844

PARIS
ÉDITIONS HISPANO-FRANÇAISES
LIBRAIRIE CERVANTÈS
26, RUE DE RICHELIEU

Tous droits réservés.

La Gauche et la Droite

8° R
32722

DU MÊME AUTEUR :

Pour sauver l'Europe . . . . I vol.

Peuples, voulez-vous manger ou être mangés ? . . . . I vol.

Le Peuple-Roi . . . . I vol.

A PARAITRE PROCHAINEMEMT :

Sur la Foi... sur l'Amour... sur la Haine...

EMMANUEL MALINSKI

La Gauche et la Droite

PARIS
ÉDITIONS HISPANO-FRANÇAISES
LIBRAIRIE CERVANTÈS
26, RUE DE RICHELIEU

Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage :

40 exemplaires sur papier spécial numérotés.

Copyright by Emmanuel Malynski 1923.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur en 1923.

AU LECTEUR

Nous avons beau être chrétiens, nous sommes loin d'être parfaits comme le Christ et nous ne voulons pas, en suivant ce sublime modèle, « donner notre chemise » à ceux qui ont dejà pris « le vêtement de dessous », ni tendre avec mansuétude l'autre joue aux Juifs et à la canaille qu'ils continuent d'ameuter contre le droit et la justice.

A ceux qui en ont assez d'être les valets de leurs valets, à la merci de l'usurier et de la racaille, et ne souhaitent pas à leurs enfants une morne servitude et un stérile martyre sans palmes ni lauriers, à tous ceux qui sentent un sang généreux bouillir dans leurs veines devant les muffleries judaïques et la grande insolence démocratique, je dédie ce livre d'humiliation et de colère, de révolte contre la révolte.

On ne peut pas lui reprocher de ne pas assez tenir compte de ces opportunismes immédiats dictés par les nécessités nationales de la politique actuelle, comme par exemple l'appui contre-nature que prête la Droite française à la Gauche allemande et la Droite allemande à la Gauche française. Nous

n'ignorons pas le très respectable motif patriotique de cette façon d'agir, seulement nous sommes d'avis que ce sont les gauches et les Juifs dont les conflagrations mondiales ne parviennent jamais à entamer l'inébranlable solidarité internationale, qui seront finalement, à nos dépens et aux dépens de nos patries respectives, les seuls bénéficiaires de ce patriotisme myope, puisqu'il est condamné à être, dans ses conséquences futures, funeste à cette même patrie que nous croyons bien servir en lui sacrifiant ainsi nos affinités et nos sympathies naturelles.

L'objet de cet ouvrage est précisément d'indiquer le moyen de sortir au plus vite de cet état d'infériorité volontaire, bien que momentanément nécessaire, dans lequel nous nous trouvons par le fait de la division politique de l'Europe, à l'égard des ennemis communs et permanents, plus unis que jamais, qui profitent de la circonstance propice avec un redoublement d'énergie pour défoncer nos fronts malheureusement séparés moins par des nécessités politiques effectives que par le rayonnement souterrain de leurs intrigues perfides.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'EMPRISE JUIVE. LA VRAIE ET LA FAUSSE RICHESSE. SUFFRAGE UNIVERSEL ET DÉMOCRATIE. LES PARLEMENTS D'INTÉRÊTS NATIONAUX. PROPAGANDE ET FINANCE. L'OPINION ET L'OPINION. LA RÉALITÉ ET LES MIRAGES.

CHAPITRE PREMIER

L'emprise juive. La vraie et la fausse richesse. Suffrage universel et démocratie. Les parlements d'intérêts nationaux. Propagande et finance. L'opinion et l'opinion. La réalité et les mirages.

Si nous contemplons le monde, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, nous nous sentirons frappés, jusqu'à en être abasourdis, par un phénomène invraisemblable, extraordinaire, prodigieux dans son caractère profondément irrationnel. C'est l'emprise que s'est conquise la très faible minorité des Juifs sur tous les domaines de la pensée et de l'activité humaine dans tous les pays et ce symptôme nous paraîtra d'autant plus inouï que cela se passe à une époque appelée démocratique et égalitaire, c'est-à-dire à une époque où tous les hommes, sans exception de classes, d'origine, d'intelligence et de fortune, apparemment libérés des jougs imaginaires et des privilèges de la naissance, sont censés avoir les mêmes droits et peser d'un poids égal sur les destinées des communautés.

Nous n'avons pas la prétention d'être les premiers à l'avoir remarqué. Cependant la grande

majorité de nos contemporains se bornent parfois à constater l'effet, comme s'il était inhérent à la nature des choses, bien que rarement ils soient effrayés par les conséquences de l'avenir de cette évolution qui se poursuit, avec une logique impitoyable, sous leurs yeux distraits.

Ils semblent oublier totalement que rien ici-bas ne se fait de soi-même, par le fait d'une mystérieuse immanence, que chaque *effet* concret et palpable a nécessairement une *cause* concrète et palpable, et que s'ils redoutent ces effets, ils doivent les attaquer, les combattre et les détruire dans leurs causes, car sans cela aucun « Deus ex machina » n'interviendra et ne fera leur besogne. Mais pour attaquer ces causes, il faut commencer par les voir bien nettement, par connaître leur processus et leur origine.

Alors seulement nous pourrons juger si leur nature est telle que tout combat avec elles est perdu d'avance, ou bien si la faute qui provoque notre déchéance et notre asservissement progressif n'est due qu'à notre paresse, à notre indolence et à notre pusillanimité.

Le bon public qui déteste réfléchir tranche cette angoissante question d'une façon aussi insuffisante que sommaire : « Les Juifs sont si puissants parce qu'ils sont riches. »

Mais, comment le sont-ils devenus et le sont-ils, en réalité ?

Nous estimons qu'ils ne le sont pas effectivement, car les deux choses qui donnent la richesse sont la propriété et le travail. La richesse est le produit de la fécondation de la propriété par le travail, par cette « sueur du front » dont parle la Genèse. Or, ni la propriété, ni le travail ne sont à la racine de ce que nous appelons la richesse juive.

Les trois éléments de la domination israélite sont : la démocratie, la propagande et la finance.

Ces trois éléments se cumulent progressivement, l'un stimulant l'autre, comme dans une dynamo l'aimant devient plus aimanté par l'action du fil électrique et le courant de ce fil s'accroît par l'action de l'énergie croissante de cet aimant.

Tout le dilemme de l'histoire contemporaine est dans cette triple et pour ainsi dire mathématique mutualité.

Nous ne nous attarderons pas à rechercher par laquelle de ces trois choses a commencé le mal actuel dont périclite la société. Il nous suffira de démontrer que la nocivité mortelle de la propagande et de la finance est subordonnée à l'existence de la démocratie.

Le suffrage égal et universel, base de l'existence de la démocratie, ne représente nullement les aspirations et les intérêts d'un pays, d'un organisme politique, économique et social rationnellement constitué et proportionnellement équilibré.

Il ne réunit que les cupidités, les vanités, les impressionnabilités et les suggestibilités incohérentes des multitudes de cellules humaines dispersées et désemparées.

Pour qu'un Parlement soit vraiment représentatif d'une collectivité organisée, il faudrait qu'il soit une sorte de réplique en miniature de cette communauté avec ses rouages, ses organes et ses fonctions vitales, selon leurs rapports pratiques et réels dans la nature et la vie, en proportion de l'importance effective et pratique de ces rouages, de ces organes et de ces fonctions et non du nombre de cellules humaines grouillantes dont ils se composent respectivement, sans que cela influe aucunement sur leur importance effective dans le jeu de la grande horloge.

Les parlements, tels que nous les subissons, sont une absurdité manifeste, parce qu'ils ne représentent ni les intérêts nationaux, ni même ceux des groupes économiques et sociaux. Ils ne sont que des résultats d'additions faites au hasard de fantaisies plus ou moins personnelles, sujettes à toutes les intoxications. Ils ne sont pas l'image réduite des organismes nationaux, mais des grains de poussière qui s'effritent et que gouvernent les vents. Ils ne correspondent pas à ce qu'ils représentent.

Prenons l'exemple d'une fabrique. Qu'il y ait là un patron ou cent actionnaires, dix ouvriers

ou dix mille, il n'y a que deux intérêts dignes d'être envisagés : l'intérêts ouvrier et l'intérêt patronal. Il n'existe pas, au point de vue économique et social, d'intérêt de chaque ouvrier ou de chaque actionnaire personnellement. S'il existait, cela ne pourrait être que des lubies et des caprices qui ne devraient même pas entrer en jeu.

Or, dans les parlements actuels, ces fabriques sont représentées selon le nombre d'actionnaires et d'ouvriers, d'après une simple addition de têtes. C'est en flagrant désaccord avec la nécessité organique et avec la réalité pratique.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini, dans toutes les branches de l'activité humaine.

On est stupéfait de constater que depuis une centaine d'années l'humanité civilisée, y compris même les élites intellectuelles, semble considérer cet état de choses comme conforme à la justice et à la nature des besoins de la société organisée. Plus que cela, on voudrait l'imposer de force aux peuplades barbares ou arriérées. C'est de la démence pure qui ne peut provenir que d'une suggestion mentale systématique et profonde.

Peu d'hommes aujourd'hui croient à la vérité des utopies de Rousseau, que tous les êtres humains naîtraient égaux et foncièrement bons, quitte à être viciés par l'éducation ensuite ; nous avons beau, par habitude, appeler les autres nos

semblables, nous ne savons que trop bien que nous sommes généralement plus dissemblables les uns des autres que les espèces animales les plus variées, tant au point de vue de l'intelligence que des sentiments, des affinités et des instincts.

Pourquoi alors nous obstinons-nous à agir et à réagir comme si nous n'avions pas fait mille fois cette constatation et quel droit avons-nous de nous étonner et de nous plaindre quand, par notre propre faute volontaire, nous pâtissons et nous souffrons ?

Il est vrai que dans les tout derniers temps quelques protestations se sont fait entendre et cela au sein des démocraties.

Un publiciste français bien connu a parlé d'États-Généraux, comme d'une assemblée où les « états », c'est-à-dire les grandes raisons économiques et sociales, non les additions des individus dispersés, seraient la base constructive.

L'homme politique auquel l'Italie a dû tout récemment son salut et sur lequel elle fonde ses espérances, propose une institution nouvelle appelée *conseils de compétences* et composée des élites les plus compétentes dans toutes les branches de l'existence et de l'activité nationale.

On va même jusqu'à prononcer le mot de *parlements économiques*, mais pourquoi la visible timidité de ce mot ? Parce qu'on craint de heurter de face le préjugé insensément invétéré du suffrage

universel, de la prétendue égalité politique individuelle qui n'est que le masque hypocrite du plus révoltant despotisme, qui n'est qu'une absurdité avérée, mais que les masses intoxiquées persistent à considérer comme le gage d'une chimérique liberté, comme le fruit d' « immortels principes » et « la grande conquête de l'esprit humain ».

Que resterait-il à faire alors aux parlements actuels, à ces monstrueux et grotesques enfants des incohérences des suffrages universels et égaux, à ces malheureux parlements dits, par politesse, *politiques*, comme si la politique moderne sérieuse pouvait être rationnellement la résultante d'une assemblée hybride d'idiosyncrasies et de fantaisies qu'on peut séparer par des cloisons invraisemblables du domaine économique et social, comme si la politique était un terrain réservé où toutes les excentricités et toutes les placidités individuelles peuvent se donner rendez-vous et libre cours ?

Il leur resterait un rôle d'enceintes où l'on débite des discours et où parfois on se jette des encriers à la figure.

Si ce rôle ne dépasse pas ce cadre, nous n'y voyons pas trop d'inconvénients, mais qu'il ne le dépasse pas, car ce serait au détriment de l'ordre et de la civilisation, de la prospérité, de la sécurité et de la santé des peuples.

Mais quel rôle auraient les Juifs dans les parlements de l'équilibre équitable des intérêts nationaux ?

Leur rôle serait bien faible et tout au plus occasionnel puisqu'ils représentent quelque chose comme une tumeur étrangère, quelque chose qui est en marge de l'équation nationale des intérêts et des aspirations des grandes communautés chrétiennes et aryennes appelées nations européennes, puisque leur fonction dans le monde entier, à quelques rares exceptions près, est celle de parasites vivant aux dépens de tous les groupes économiques et sociaux sans distinction par les moyens de l'insinuation et de la corruption ?

Quel prix peuvent avoir ces moyens de corruption, par exemple, sur un industriel éminent qui défend les intérêts de l'industrie automatiquement solidaires avec ceux de son industrie, c'est-à-dire de sa propre raison d'être économique et sociale ?

En supposant même qu'il fut cupide et malhonnête, quelles sommes faudrait-il pour le corrompre, et d'où les Juifs prendraient-ils ces sommes si tous nous cessions de les mettre stupidement à la disposition de leurs établissements de crédit ?

Quelle prise peuvent avoir leurs moyens de persuasion par la publicité, l'image et la presse, sur des gens compétents, pondérés et éclairés qui connaissent à fond leurs affaires et possèdent

une expérience, souvent chèrement acquise, des hommes, du monde et de la vie ?

La propagande juive ne peut avoir d'effet que sur le genre de public qui achète les poudres dentifrices prodigieuses et les cosmétiques qui font repousser les cheveux, ou les pilules qui rendent la jeunesse aux vieillards.

C'est pour cette espèce de public que sont manufacturés en masse les dentifrices politiques, les cosmétiques sociaux et les pilules économiques qui doivent changer les désastres en prospérité et garantissent la sécurité à la veille des cataclysmes par la vertu des filtres démocratiques dosés et préparés dans les drogueries juives à l'usage du gobeur collectif couronné roi, qu'on appelle le Peuple.

Or, c'est précisément ce public-là qui est le suffrage universel et égal, c'est-à-dire par le fait de l'absurdité démocratique égalitaire, le critérium des parlements, des gouvernements, donc de la politique, de la sociologie et de l'économie, de toute l'activité et de toute la vie nationale et internationale enfin.

Voilà pourquoi il faut aux Juifs que ce public soit roi, que ce public soit Dieu. C'est la condition indispensable de leur royauté, de leur domination indirecte à eux.

Quel effet de corruption direct pourrait avoir la finance, l'argent liquide israélite sur des hommes

d'État dont les affaires, les aspirations et les entreprises privées, dont les raisons sociales égoïstes coïncideraient avec les diverses branches magistrales de l'activité générale du pays ?

Il leur faut des politiciens d'aventure, de ces gens qui ne pouvant faire de meilleure besogne, se sont jetés dans les méandres de la politique pour y pêcher en eau trouble et s'y faire une situation lucrative personnelle, de ces favoris de la populace incohérente, qui sont personnellement en dehors des affaires du pays, mais que les Juifs savent intéresser à leurs propres affaires.

Il leur faut de ces hommes d'un jour, de ces champignons de la médiocrité égalitaire qui ne doivent pas leur ascension éphémère au poids de leur rôle permanent et du capital de leurs mérites accumulés, mais à quelques discours qui portent et à des intrigues habilement menées, à des idiosyncrasies astucieusement exploitées. Il leur faut de ces hommes qui ne travaillent pas automatiquement pour eux-mêmes en servant des intérêts plus généraux tout en étant identiques aux leurs, mais ceux qui forment une caste en marge de ces intérêts généraux, caste qui vit de la politique.

Il faut aux Juifs des politiciens aussi parasites qu'ils le sont eux-mêmes, qui connaissent les fragilités des faveurs de l'Ane-Roi et n'ont que la pensée de mettre à leur profit la sagesse de

l'économe de la parabole évangélique, ce don précieux qui est refusé aux enfants de la lumière...

Bref, il faut aux Juifs la démocratie égalitaire avec ses parlements qui ne représentent que des sables mouvants, avec ses gouvernements qui tremblent devant l'opinion, avec cette opinion que confectionnent les journaux, les brochures, les affiches et les cinémas, avec ses grands hommes, démagogues et tribuns improvisés, qui sortent comme des feux-follets on ne sait de quel marécage, défenseurs du peuple et sauveurs de la patrie, qu'on lance à grands coups de réclame, comme des produits de commerce, après leur avoir préalablement imposé la reconnaissance du ventre.

Le suffrage égal universel de la démocratie égalitaire est le bouillon de culture idéal du microbe anti-social qu'Israël entretient avec un soin jaloux, car moyennant cet état de choses il est le maître effectif dissimulé dans la coulisse. A lui tous les avantages du pouvoir sans aucun des inconvénients, toujours le Capitole et jamais la Roche Tarpéienne où il se contente de pousser parfois ses dupes ou ses hommes de paille, aussitôt remplacés par d'autres non moins dociles et intéressés à l'être et souvent camouflés en ennemis ou en adversaires de ceux qui les ont précédés.

S'orientant merveilleusement dans une situation pour eux si éminemment propice, les Juifs en ont saisi aussitôt les nerfs sensitifs, qui sont

la propagande, et les nerfs moteurs, qui sont la finance.

Quelque triste que ce soit à constater, nous savons tous que l'homme ordinaire, de la rue, de la foule et, par conséquent, du suffrage égalitaire est, dans sa grande majorité, — la seule chose qui compte en démocratie, — ou un impulsif, ou un ignorant, ou un impressionnable et toujours un suggestible pratiquement, tout au moins en dehors de sa spécialité, de son métier, de sa routine et de son domaine particulier. Il peut être aussi soit un ambitieux et un vaniteux qu'on peut faire marcher jusqu'aux extrémités de la bêtise quand on sait capter et cultiver cette ambition ou cette vanité, d'ailleurs plus ou moins consciemment égoïstes, soit un cupide auquel, pour l'affoler, il n'y a qu'à faire sentir l'odeur de l'or, soit enfin un malin et un roublard ; mais même parmi cette dernière catégorie, la plupart ne le sont que dans le sens immédiat et ne voient pas beaucoup plus loin que le bout de leur nez.

Nous venons de dire que tous, bien qu'à regret, nous avons fait la constatation humiliante qu'il en est ainsi avec les facultés du gros des mortels et cependant tous nous persistons à agir comme si c'était le contraire qui soit vrai. Mais les Juifs ne commettent pas cette grossière erreur et leurs actes sont logiquement conformes à leurs constatations.

Ils traitent l'homme ordinaire selon ce qu'il mérite. Ils tiennent le cupide et le roublard par la finance ; de l'ignorant, de l'imbécile, de l'impressionnable, ils font leurs jouets par la propagande et, par le moyen de la finance et de la propagande, ils se rendent maîtres de l'ambitieux et du vaniteux. De cette façon, ils ont la main sur tout ce malheureux troupeau courant après ses convoitises et ses sottises, qu'ils ont débarrassés de ses pasteurs, sur tout ce pauvre peuple dispersé et abasourdi qu'ils ont la précaution de proclamer, au nom des immortels principes, infaillible, souverain et seul arbitre suprême du bien et du mal, du vrai et du faux, par le seul fait d'une majorité dans le nombre.

Le véhicule et l'arène du corps électoral souverain dont procèdent les parlements et les gouvernements sous les régimes démocratiques même modérés, c'est la *rue*, cette rue éclairée au propre et au figuré par les affiches lumineuses, étalées en lettres d'or, de pourpre et d'azur, tel un symbole visible de la propagande, sur les murs des villes et des capitales.

La reine de la rue, c'est ce qu'on appelle *l'opinion*, que les pince-sans-rire de la judéocratie écrivent pompeusement avec une majuscule, l'Opinion du pays, comme si les masses grouillantes et dispersées étaient physiquement capables d'en avoir une bien à elles, cohérente et collective,

comme si les parcelles de la poussière qui s'effrite continuaient à obéir aux lois cristalographiques et se soumettaient à autre chose qu'à la fantaisie des vents !

Dans les conditions actuelles d'égalitarisme démocratique, aucun homme d'État, fut-il un sage et un génie, ne peut marcher contre le prétendu courant de cette opinion.

Or, cette sacro-sainte opinion, ce n'est pas une vague impondérable qui vient de la lune ou des dessous insondables de la subconscience humaine, ou de l'esprit collectif national, comme certains farceurs cherchent à nous l'expliquer, mais c'est un objet manufacturé par cette formidable industrie moderne qu'on appelle la Propagande.

Celui qui tient les ficelles de la propagande mondiale sous les régimes actuellement considérés comme seuls admissibles est donc le véritable maître de ces régimes. Il inspire l'opinion, il fait brailler la rue, il confectionne les élections des parlements, il fait trembler ces parlements, il renverse et établit les gouvernements. Non seulement il dirige tout à sa guise et selon son intérêt exclusif, dans le domaine économique, politique et social, mais il oriente selon son goût et son besoin, ralentit ou accélère à son gré les battements des cœurs humains qui n'ont plus la permission de battre qu'à l'unisson du sien.

Le cœur humain est naturellement sensible, il

est largement ouvert à la pitié, surtout si le cadre de cette pitié a des éléments romantiques, quand les héros et les martyrs sont des personnes d'élite, quand les situations sont émouvantes et les contrastes dramatiques. Il sera, par exemple, tout particulièrement ému par le sort d'une Marie Stuart ou d'une Marie-Antoinette, précisément parce qu'elles furent femmes, parce qu'elles furent belles et parce qu'elles furent reines, parce que le contraste tragique de ce sordide supplice et de cette beauté royale est quelque chose qui prend davantage et stimule instinctivement le bras à saisir le glaive chevaleresque et les lèvres à murmurer dans l'impuissance : « Oh ! si j'avais été là ! »

Tel aurait été aujourd'hui aussi l'élan naturel et spontané de la sympathie et de la commisération humaine car le cœur n'a guère changé.

Or, la propagande judéodémocratique est si insinuante, si suggestionnante, qu'elle parvient à faire jeter la boue sur les Marie Stuart et les Marie-Antoinette modernes, sur la malheureuse impératrice d'Autriche, sur l'infortunée impératrice de Russie, et même sur ses filles martyres innocentes, sur toutes ces tragédies contemporaines où le malheur devrait naturellement provoquer un effet plus poignant parce qu'il couronne le raffinement et la beauté, mais en revanche, en contradiction psychologique avec la nature des

sentiments, donc par le fait d'un véritable phénomène hypnotique, cette propagande exalte et canonise chaque juif crasseux qu'on aurait osé toucher autrement qu'avec des fleurs et elle sait faire verser des flots de larmes ingénues sur les plus obscures crapules travesties en intéressantes victimes qu'elle présente aux masses crédules, aux peuples souverains, sur ses autels de la compassion et de la pitié.

Et l'extraordinaire, c'est qu'elle y réussit pleinement, comme nous le constatons de nos propres yeux tous les jours en cette époque d'intervertissement scandaleux de toutes les valeurs sociales et politiques, autant que sentimentales, intellectuelles et morales.

Au même degré que le cœur, la propagande affecte les cervelles et même les ventres. Un vieux proverbe dit : « ventre affamé n'a pas d'oreilles. » Il faut croire que ce dicton est faux, car ce ne sont pas les ventres creux qui manquent aujourd'hui, après la guerre, en France et en Angleterre, et à ces malheureux on parle encore de prendre le peu qu'ils ont, on le fait même déjà en leur imposant d'onéreuses contributions. Mais si la propagande bouche le cœur, quitte à l'ouvrir toutes les fois que c'est dans ses idées, si elle parvient à faire taire même la voix des intestins, elle n'agit pas moins impérativement, sinon davantage, sur les cervelles des masses.

La plupart de nos concitoyens, de ceux précisément qui n'ont pas de mots pour exprimer leur mépris si on leur parle de l'infaillibilité du Pape, croient fermement à l'infaillibilité dogmatique et absolue d'un million de gens que séparément ils sont les premiers à considérer comme des crétins politiques, et quelquefois comme des crétins tout court.

Si on les met en présence des fuites et des dilapidations les plus scandaleuses dues précisément à la vénalité du régime démocratique, ils vous suggèreront comme remède l'aggravation de la cause du mal, en vous disant qu'il faut faire contrôler les affaires par des couches plus larges de la population, ce qui signifie des couches plus ignorantes, plus incohérentes, plus dispersées, plus versatiles, plus suggestibles et plus facilement corruptibles encore.

N'est-ce pas le leit-motiv de la plupart des journaux toutes les fois qu'on découvre un nouveau scandale ?

Beaucoup de nos concitoyens, même demi-instruits, croient encore que le régime frauduleux, criminel et judaïquement abject de la Russie soviétique n'est qu'une sorte de gestation douloureuse et d'accouchement nécessaire de la fraternité humaine.

Toutes les innombrables privations, restrictions et vexations dont souffrent nos contemporains

et dont ils n'ont pas souffert sous les empereurs et les rois ne les empêchent pas de croire aveuglément qu'ils vivent à une époque de liberté par le fait de la chute des trônes et du couronnement de la racaille et de la crapule internationale.

Ils ont beau voir de leurs propres yeux les ordres religieux soignant leurs malades, instruisant leurs enfants, souvent gratuitement, se dévouant au service du prochain, vivant pauvrement dans de modestes cellules, sans que leurs ennemis les plus perfides aient encore réussi à trouver les endroits mystérieux où on les accuse de cacher leurs richesses, tandis que les Israélites font ouvertement de l'usure et se prélassent dans un luxe souvent effréné et toujours insolent, nos contemporains n'en persistent pas moins à penser, sans être même capables de se le formuler nettement, qu'ils sont dupés et exploités par les « curés », alors que les juifs humanitaires et libéraux sont les champions de la veuve et de l'orphelin.

La grande guerre, qui nous a tous ruinés et anéantis, vainqueurs ou vaincus, sauf eux dont l'état n'a jamais été aussi florissant et cela dans tous les pays sans distinction, a été faite, paraît-il, pour la Liberté des Peuples ; tout au moins la propagande nous l'a assez affirmé sur tous les tons.

Dans un ordre d'idées quelque peu différent, la révolution bolchéviste a les mêmes prétentions.

Des deux côtés, des millions de victimes sanglantes offertes, volontairement ou non, à la déesse Humanité, d'autres millions soumis à un arbitraire pire que l'esclavage au nom de la Liberté et de l'Égalité ; des persécutions, des atrocités, des assassinats sans nombre au saint nom de la Fraternité, mais les dupes abruties, abasourdies depuis l'enfance par la propagande juive, croient toujours que ce sang versé sera fécond, que les bases de la Liberté et Compagnie ont été posées par les « prosélytes de la porte » de la Conférence de Paris, mais que les fruits succulents de cet arbre pourri jusqu'à la racine seront pour demain, toujours pour demain.

En effet, ce sang versé à torrents sera fécond et ces fourmilières de républiques ultra-démocratiques installées presque de force partout au nom de la libération des peuples seront fécondes et le sont même déjà, mais pour qui ? Pour la finance internationale en marge des intérêts mondiaux, pour les Juifs... et pour les prosélytes de la porte, jusqu'au jour où ils seront flanqués à la porte, comme on a commencé en haut lieu à le faire déjà.

Quand un instrument est usé, souillé, on le jette par-dessus bord, pour ne pas se compro-

mettre. Tous les manitous de Versailles, de Saint-Germain, de Sèvres et de Trianon sont déjà au fond de l'eau, tout arbitres du monde qu'ils ont semblé être aux yeux des badauds, et il y a peu de chance qu'ils reviennent à la surface. On en achète de neufs et ce n'est pas le choix qui manque : l'homme passe, mais le juif éternel reste. Les formes de la propagande se modifient, non le but et l'essence.

Déjà dans un ouvrage précédent [1] j'ai eu l'occasion de parler de la propagande juive, mais des volumes entiers ne suffiraient pas pour traiter ce palpitant sujet comme il le mérite. C'est un engin formidable de domination que l'autorité légitime a laissé échapper de ses mains et dont les tentacules de pieuvre enlacent le monde et agissent à l'unisson sous la direction d'un cerveau central, mais si son action est tellement néfaste, elle le doit à la faiblesse de l'objet, à cette dispersion, à cet effritement en cellules élémentaires égales, en grains de poussière épars sans aucune gravité possible, qui est la conséquence logique de nos régimes égalitaires.

Cependant, ce n'est pas encore la propagande qui est à la racine, car cette plante aux exhalaisons vénéneuses ne peut exister que si elle est arrosée avec l'or et l'argent liquide qu'elle rend

1. *Le Peuple-Roi.*

ensuite au centuple, mais il faut commencer par l'arroser.

Les Juifs ne possèdent pas, mais sont les dépositaires d'immenses réservoirs de ces métaux précieux préalablement liquéfiés dans leurs laboratoires et c'est nous, à la fois les propriétaires et les victimes, qui remplissons ces réservoirs et les empêchons de tarir.

L'ensemble de ces opérations, en vérité très ingénieuses et même géniales, par le fait desquelles nous nous trouvons battus et écrasés avec nos propres armes par un ennemi qui n'en possèderait pas sans notre stupide et aveugle complaisance, constitue ce qu'on appelle la Finance.

CHAPITRE II

LES JUIFS, LA FINANCE ET LE CRÉDIT

ORIGINE DE LA FINANCE ET DU CRÉDIT. COMMENT LES JUIFS ONT PU ACCAPARER UNE PARTIE DES RICHESSES RÉELLES DU MONDE. LEUR EMPRISE SUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE PAR LES SOCIÉTÉS ANONYMES ET LES COMMANDITES ET SUR LA PROPRIÉTÉ TERRIENNE PAR LES HYPOTHÈQUES. LES VAINQUEURS ET LES VAINCUS DE LA GRANDE GUERRE.

CHAPITRE II

LES JUIFS, LA FINANCE ET LE CRÉDIT

Origine de la finance et du crédit. Comment les juifs ont pu accaparer une partie des richesses réelles du monde. Leur emprise sur le commerce et l'industrie par les sociétés anonymes et les commandites et sur la propriété terrienne par les hypothèques. Les vainqueurs et les vaincus de la grande guerre.

Nous avons dit dans le chapitre précédent que les trois éléments de la domination israélite sont la démocratie, la propagande et la finance.

Cette dernière force de puissance est peut-être même la plus importante, car sans elle la propagande n'aurait pu avoir un pareil rayonnement.

C'est une vérité connue que la finance se trouve presque entièrement entre les mains des juifs, et « monsieur tout le monde », pour lequel finance et richesse sont synonymes, s'empresse d'en déduire que toutes les richesses de ce monde sont la possession des Israélites.

Or, la finance, malgré les images d'opulence qu'elle évoque chez le peuple, ce n'est pas la

richesse. Un financier, bien qu'il ait l'air de se vautrer dans l'or, est de fait, comme financier du moins, un homme qui n'a rien, — j'allais dire presque un prolétaire. Et cependant, c'est lui qui, actuellement, dispose de tout.

Comment expliquer un aussi violent paradoxe ?

Commençons par expliquer ce que c'est que la finance, et prenons pour exemple une de ses manifestations les plus ordinaires et les plus importantes, la Banque.

De quel besoin économique est-elle sortie ? Est-elle, dans sa forme présente, une nécessité absolue ? D'où vient l'importance accaparente et excessive qu'elle a prise dans l'économie universelle ?

Primitivement, les hommes, comme les sociétés, appelés *riches* étaient ceux qui possédaient, en toute propriété, des objets représentant des valeurs et des utilités et susceptibles de donner comme revenu des valeurs et des utilités, ou d'être échangés contre d'autres produits de capacités équivalentes.

Les *pauvres* étaient ceux qui n'en possédaient pas ou en possédaient très peu.

Or, parmi les riches, par suite de circonstances opposées, les uns avaient des revers, par exemple grèle ou pluie, et les autres avaient un accroissement de revenus dépassant les besoins de leur consommation.

A l'aube des relations économiques, le propriétaire avantagé une année prêtait de son superflu à celui qui avait été désavantagé, moyennant certaines conditions plus ou moins onéreuses pour le débiteur, en raison de son degré de besoin. Dans tous les cas, les richesses restaient en famille, dans ce sens qu'elles demeuraient dans les mains des classes possédantes, qui s'entr'aidaient aussi solidairement qu'égoïstement.

Avec l'élargissement des relations économiques, un nouveau facteur a surgi, la concurrence entre ceux qui possèdent et produisent. Par ce fait, l'un ne voulait plus prêter à l'autre et le sauver d'une passe difficile, même s'il y trouvait son compte immédiat, parce que cet autre pouvait devenir demain un concurrent, un adversaire dangereux.

Par cette circonspection apparente et myope, ce premier mauvais riche n'a pas seulement causé un dommage à son concurrent éventuel, mais il s'en est créé un à lui-même au même titre, car il a fait surgir le besoin d'une nouvelle catégorie de tierces personnes qui n'appartiennent pas à la classe possédante et qui, par conséquent, sont théoriquement des prolétaires, dont le rôle est de servir d'intermédiaires entre les riches ou possédants qui manquent momentanément du nécessaire et ceux qui, momentanément aussi, ont du superflu.

Tel fut le commencement de cette chose qui a pris, principalement entre les mains des Juifs, une extension formidable et qui s'appelle le crédit.

Les véritables riches, ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez, ont sacrifié l'intérêt général et permanent de leur classe, — derrière lequel se trouve toujours l'intérêt particulier de chacun, — à de petites questions de rivalités et de concurrences intestines et accidentelles, qu'ils ne sont d'ailleurs pas parvenus à éliminer, puisque ces mêmes concurrents irascibles continuent de s'entr'aider comme si de rien n'était, mais par l'entremise d'un tiers qui profite d'eux.

Ceux qui ont gagné du superflu viennent le mettre, comme dans une boîte de sécurité, entre les mains de ce tiers moyennant un intérêt, et ce tiers, de l'autre main, prête la même somme à celui qui en a besoin, concurrent ou non du premier, moyennant un intérêt supérieur.

Les sommes prêtées à ce tiers ne sont, de fait, garanties par rien, parce que leur total est toujours sensiblement supérieur à ce qu'il possède en propre, mais les sommes empruntées de ce tiers sont toujours pleinement garanties par les propriétés tangibles et réelles de ceux qui ont contracté cette dette.

Cette opération, qui est habituelle et courante, n'en est pas moins paradoxale, car c'est celui qui

possède, le *riche*, qui reçoit de celui qui ne *possède pas*, du *pauvre* ; c'est le premier qui semble être le quémandeur, pendant que l'autre parle de haut, exige des garanties et paraît faire une faveur.

Cette forme de crédit existe depuis un temps immémorial et elle a fini par éliminer presque complètement la méthode infiniment plus rationnelle et plus avantageuse pour les deux côtés du crédit mutuel et de la coopération solidaire dans les limites d'un groupe, d'une classe, d'une profession ou d'une communauté d'aspirations ou d'intérêts.

Cependant, c'est surtout dans les temps modernes qu'elle est devenue ce parasite effroyable de la société, par le fait d'être l'apanage presque exclusif d'une clique solidaire et internationalement organisée, dont j'ai eu tant de fois l'occasion de parler, des Juifs.

Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas dans le monde des banquiers chrétiens et personnellement honnêtes ; je ne m'étonnerais même pas s'ils étaient la majorité, mais ils agissent chacun selon son goût, ses idées et ses besoins immédiats, sans un mot d'ordre qui réunit dans un même faisceau les efforts de tous. Intimement liés par leurs affaires avec les maisons israélites, ils se laissent entraîner à se combattre et à se démolir réciproquement, pendant que les judaïques ne se chamaillent entre eux qu'accidentellement et

s'empressent de se réunir, la main dans la main, chaque fois que l'intérêt de la race est en cause.

Les hommes de finance chrétiens, avant d'être chrétiens, s'ils ont même le temps d'y penser, sont avant tout Français, Anglais, Allemands et règlent leur conduite selon les diverses circonstances dans lesquelles les placent leurs patriotisme, nationalisme, idées politiques, pendant que les Sémites sont avant tout des Juifs et subordonnent sagement tout le reste et même les intérêts immédiats à une discipline internationale, laquelle à la longue finit par servir leurs intérêts particuliers. L'idéalisme judaïque et le lucre individuel y trouvent simultanément leur compte et concourent à augmenter leur solidarité avec leur triomphe, de sorte que la finance israélite finit par former un noyau compact, dont les tentacules couvrent le monde entier, au milieu des opérations disséminées et non concentriques de confrères chrétiens. Ces derniers se trouvent, qu'ils le veuillent ou non, entraînés dans l'engrenage formidable, chacun à part ne pouvant y résister et tous à la fois, dans tous les pays, n'ayant pas l'entraînement séculaire d'une discipline solidaire surtout sur un plan international.

Le fait d'avoir voulu et d'avoir trouvé le moyen d'agir, de spéculer et d'opérer comme s'il n'y avait pas de frontières politiques, a donné à la

solidarité juive un immense atout, de sorte que, bien qu'il soit possible que la moitié des financiers ne soient pas israélites et soient parfois antisémites au fond de leur cœur, ils ne peuvent l'être que platoniquement et ce sont les Juifs qui donnent aujourd'hui le ton et le rythme à la finance internationale. On peut dire nettement que leur suprématie y est incontestable et que par suite de leur union concentrique, mondiale et libre de tout préjugé local, ils font marcher comme ils veulent l'engrenage avec les rouages non juifs et même apparemment hostiles aux juifs, qui s'y trouvent automatiquement engagés et servent la même cause, souvent sans le vouloir ni le savoir.

Cependant, être le maître de la finance mondiale ne signifie nullement posséder toutes les richesses du monde car le plus grand financier peut posséder à titre privé des terres, des immeubles, des objets de luxe ou de nécessité, mais ce n'est pas cela qui constitue sa fortune et ses revenus. Comme financier, avons-nous dit, c'est un prolétaire, qui ne possède rien et opère fructueusement avec ce que possèdent les autres, c'est-à-dire les vrais riches qui ne savent pas se servir de leurs moyens. Seulement, par suite de cette solidarité inhérente à la race hébraïque, qui fait si piteusement défaut aux autres collectivités, mais qui constitue l'âme de tout le réseau d'insti-

tutions de crédit dans toutes les parties du globe, le financier israélite n'est jamais à court d'argent, ses capacités de crédit ne sont pas excédées par ses possibilités de débit.

Qu'il soit nominalement Français, Anglais ou Allemand, il est en contact avec le grand réservoir international où afflue tout l'argent du monde, car les juifs ont la main sur ce réservoir et marchent entre eux, la main dans la main, sans que cependant la moindre parcelle du contenu de ce réservoir, de cet océan vers lequel coulent fidèlement les fleuves et les ruisseaux, soit réellement à eux. Sans en être les maîtres réellement, ils le sont pourtant effectivement et là est le paradoxe qu'a su inventer le génie de cette race.

C'est déjà immense, mais ce n'est pas tout. Les Juifs sont trop malins pour ne pas avoir senti le côté malgré tout hypothétique de leur fortune. Ils ont voulu fixer dans un moule plus rigide ce qui n'était qu'une apparence lucrative mais vaporeuse et leur génie a trouvé le moyen de faire d'une fiction, agissant comme une réalité, mais restant quand même une fiction, une véritable réalité.

Le crédit normal, habituel, primitif, était un crédit à terme relativement court. Un propriétaire avait sa récolte ravagée par la grêle, il lui fallait de l'argent pour ses semailles ou pour des améliorations nécessaires ou fructueuses ou encore pour

ses besoins personnels, il empruntait pour rendre dès qu'il avait réalisé des revenus suffisants. L'opération du créditeur consistait à prendre d'une main pour donner de l'autre et ainsi de suite. C'était très fructueux, plus fructueux que tout le reste, mais cela avait l'inconvénient de ne lui donner que des sommes liquides, sans qu'il puisse avoir une prise sur quelque chose de plus réel et de plus solide.

Il fallait donc que la finance devienne richesse, ce qui équivaut presque à créer quelque chose de rien. Pour arriver à ce résultat, le crédit hypothécaire et toutes les autres formes de crédit à long et très long terme furent lancées.

Par suite de cela, l'établissement de crédit se faisait apparemment un tort momentané, en diminuant ses revenus, par l'immobilisation d'une partie de son capital ; mais, d'un autre côté, il solidifiait et pour ainsi dire matérialisait son capital qui était liquide auparavant.

Il gagnait en consistance ce qu'il perdait en volume et énergie, comme dans la condensation des sciences physiques, car de fait, sans avoir les inconvénients de ce rôle, il devenait le propriétaire, sans le titre, de richesses réelles et tangibles, dont le titulaire n'était plus, à son égard, qu'une espèce de régisseur ou de fermier.

Le système judaïque avait toujours une tendance vers l'anonymat, la position dans l'ombre

étant celle qui offre le meilleur abri, en cas de vicissitudes politiques, économiques ou sociales.

La première forme dans cette direction furent les grandes sociétés anonymes où le spéculateur se cachait derrière le rideau d'une sorte de quasi-impersonnalité ; mais ce n'était pas encore assez voilé, l'actionnaire étant encore un propriétaire. Il fallait être propriétaire sans l'être, avec tous les bons côtés sans les mauvais, et surtout sans les responsabilités et sans le vilain renom qui, dans les communautés démocratiques et socialisantes, s'attache à ce mot de propriétaire. Le caméléon juif a donc inventé le commanditaire, ce qui constitue une forme de propriété plus subtile et plus fluide que l'actionnaire même anonyme, tout en restant également tangible et effective pour l'intéressé.

Par ce moyen ingénieux des hypothèques, commandites et autres nuances discrètes de possession, la haute finance israélite est arrivée à posséder effectivement, quoique pas nominalement, une partie des richesses réelles de notre planète. Elle ne se borne pas seulement à prélever le tribut, car c'est là un véritable tribut dans le sens moyenâgeux du mot, mais elle agit comme on agissait autrefois avec les tributaires et les vassaux auxquels on donnait un fief. Comme un seigneur féodal, elle contrôle, elle ordonne et use de représailles en cas d'indocilité, car ce n'est

pas pour autre chose que pour commander qu'on est commanditaire, seigneur, ou suzerain moderne.

Pour voiler encore davantage le jeu et le rendre impénétrable, on commandite quelquefois par l'entremise d'éléments non sémites, qu'on crédite à cet effet, en les usant comme instruments rétribués sous cette forme, de sorte que tout cela devient une sorte de maquis inextricable, dont les yeux profanes ne peuvent que rarement, par suite d'une éclaircie momentanée, démêler une partie de l'enchevêtrement voulu.

Quand nous voyons une entreprise industrielle, minière, agricole, mercantile, un hôtel, un journal, un magasin de nouveautés, nous croyons qu'un tel, ou la compagnie une telle en est le propriétaire, mais nous ne savons pas de quels capitaux investis, ce propriétaire ou cette compagnie sont les tributaires, les vassaux nécessairement dociles et obéissants, et même si nous le savons, nous ne savons pas encore quelle est l'origine première de ces capitaux, qui a commandité les commanditaires, ou crédité les créditeurs.

Par ces méthodes de crédit, dont l'amortissement est si lointain qu'il ne semble pratiquement être que pour la forme et se perd dans les brumes de l'avenir, et à une époque où la vie marche vite, les juifs sont arrivés à dominer discrètement non seulement de nombreuses branches du com-

merce et de l'industrie, mais aussi les titulaires de ces entreprises et l'innombrable phalange d'employés de tous grades qui en constituent le personnel.

Cela nous explique pourquoi, dans tant de cas, nous voyons avec étonnement des personnes que d'autre part nous savons opposées, dans leur for intérieur, à l'idéal judaïque, se taire au moment où il faudrait parler et agir, pencher en politique pour les aspirations israélites, leur marquer une sympathie forcée ou incompréhensible et ne pas oser se ranger ouvertement dans le camp opposé.

C'est que ces personnes dépendent économiquement d'Israël et que leur attachement pour « l'assiette au beurre » dont elles se nourrissent est plus grand que celui qu'elles nourrissent pour leur propre idéal, par rapport aux questions religieuses, politiques et sociales.

La raison sociale qui jusqu'à la guerre a le mieux résisté à l'emprise du crédit et, par suite de cela, à la domination de la finance israélite, c'est la propriété terrienne.

Il y a plusieurs raisons pour motiver cette résistance. D'abord, la terre, mère nourricière du genre humain, celle dont procède toute production, peut le plus facilement, dans les circonstances normales, se passer de tout le reste, tandis que rien ne peut se passer d'elle.

La terre est ce qui donne le plus d'indépendance

et d'autonomie à l'égard de l'ambiance économique. Et ensuite, par un de ces processus psychiques que je me dispenserai d'analyser, elle a toujours eu le privilège de former et de développer les sentiments conservateurs.

Jadis la grande propriété appartenait aux nobles qui avaient leurs traditions de famille, empreintes mêmes dans certains pays comme l'Angleterre, la Pologne et surtout l'Allemagne, la Hongrie, l'Autriche, d'une mentalité féodale modernisée. Les seigneurs étaient assez riches et puissants pour rester en marge de la société économique ambiante en passe de devenir de plus en plus inextricablement emmaillotée dans les fils de l'araignée judaïque.

La petite propriété appartenait aux paysans, qui avaient leur vieille routine, ce qui est aussi une tradition et ces routines étaient réfractaires aux conceptions alléchantes mais finalement accapareuses et dangereuses du crédit israélite. Un certain instinct conservateur inné semblait en défendre le paysan, comme par une intuition du piège et du poison dissimulé dans l'appât. Outre cela, dans les pays du Centre et de l'Est, les châteaux étendaient sur les hameaux une sorte d'ombre patriarcale qui constituait une sauvegarde.

Malheureusement, la guerre et les convulsions qui la suivirent sont venues changer tout cela et

accroître, dans des proportions fabuleuses, le rôle déjà prépondérant qu'avait le crédit sous toutes ses formes et surtout le crédit à long terme dans l'économie des peuples.

Nous entrons donc ici dans un sujet de la plus immédiate et de la plus brûlante actualité.

De vastes régions industrielles et agricoles furent dévastées à l'Est et à l'Ouest. A l'Est, la terrible révolution russe et d'autres tempêtes révolutionnaires apparemment moins virulentes, se sont chargées de parfaire, en les décuplant, les effets de la guerre.

Dans les pays qui ont eu le bonheur d'éviter les révolutions proprement dites, c'est-à-dire dans les pays qui croyaient naïvement avoir gagné la partie et même dans ceux dont le sol n'a pas été touché par le conflit armé, l'esprit révolutionnaire a sévi avec rage, provoquant de profondes stagnations économiques, par suite d'une soudaine orgie de démence démocratique et de l'antagonisme de plus en plus violent des classes.

Mais pendant que tous les belligérants politiques, économiques et sociaux s'ingéniaient par les moyens les plus perfectionnés à s'exténuer mutuellement et à se saigner à blanc, toutes leurs forces et tout leur or, — qui est comme le sang de l'organisme économique, — désertant leurs Trésors vides et anémiés, affluaient et confluaient vers ce réservoir international dont j'ai parlé

plus haut, vers cet Océan économique qui baigne toutes les parties du monde et sur lequel seul le peuple élu de Dieu, avec ceux qu'il daigne y tolérer, a le droit de navigation et jouit de la liberté des mers.

Le besoin du crédit pour toutes les nations, victorieuses ou vaincues, anciennes et surtout nouvelles, s'est accru dans des proportions jusqu'alors inconnues, s'étendant cette fois à presque toutes les branches de la production et de l'activité humaine.

D'un autre côté, les capacités de subvenir à ces besoins, de la part de la finance internationale contrôlée par le Panjudaïsme, s'étaient augmentées plus que jamais, car spectateur avisé et attentif des conflagrations politiques et sociales, le Panjudaïsme avait travaillé en secret, selon sa méthode millénaire, attisant et rendant plus corrosives les orgies de la haine et recueillant soigneusement toutes les richesses et toutes les forces vives qui suintaient par les innombrables fuites ou coulaient à torrent par les blessures béantes de l'humanité.

On m'avait raconté que le commencement d'une grande famille israélite actuelle remontait au fait que son ancêtre avait, pareil à un vautour, dévalisé les cadavres sur un champ de bataille, dans le cours du XIXe siècle. Je ne saurais affirmer la véracité de ce récit, qui n'a pas d'importance

en soi, d'autant plus que je ne mentionne pas de nom, mais il y a une chose infiniment plus grave qui est certaine, c'est que dans la grande guerre et dans l'épilepsie démocratique révolutionnaire qui en a été jusqu'à présent la seule conséquence positive, c'est l'esprit d'Israël qui a eu, allégoriquement parlant, ce geste symboliquement grandiose et terrible.

C'est surtout, quoique pas seulement, l'Est de l'Europe qui offre à nos regards l'illustration la plus suggestivement éloquente de ce fait.

Je ne parlerai même pas de la Russie, où la chose est trop évidemment manifeste, mais de la Pologne, de l'Autriche, de la Bohême, de la Roumanie, de la Lithuanie. Nous y voyons encore des gens supposés posséder de vastes immeubles, des industries, de grandes et même d'immenses propriétés, mais ces malheureux, sans être nullement incapables personnellement, sans avoir été physiquement ruinés par aucun désastre concret, malgré leurs richesses tangibles et réelles, se trouvent dans une grande pénurie, pendant que des gens, qu'on a connus sordides et crasseux avant et dans les premières années de la guerre, se prélassent à présent dans un luxe effréné, sans qu'aucune dépense soit trop élevée pour eux, bien que dc fait ils ne possèdent rien de palpable et sur quoi on pourrait mettre la main, sauf leurs nez crochus et leur filiation remontant aux Patriarches.

En France et en Angleterre, c'est la même chose, sur une moindre échelle, mais le contraste y étant moins violent, cela saute moins aux yeux.

Il serait cependant injuste et exagéré de dire que ce sont les juifs seuls qui ont bénéficié de cette mutation soudaine de la prospérité, de ce déplacement insensé du centre de gravité économique du monde, qui fait que ce ne sont pas ceux qui possèdent tout, mais ceux qui spéculent et jonglent avec rien qui sont les riches effectivement, sans l'être réellement. Beaucoup de non-israélites ont trouvé le moyen de s'enrichir ainsi, sans rien posséder, aussi effrontément que mystérieusement, en partie par les événements peut-être indépendants de la volonté humaine, en partie par les tactiques dogmatiquement anti-économiques ou simplement corrompues des démocraties ; mais ce sont certainement les juifs qui forment le bloc et le noyau autour duquel se fait ce mouvement mondial de concentration des richesses artificielles et leur condensation progressive en richesses moins liquides.

L'Europe s'est trouvée dans une situation d'autant plus catastrophique qu'elle semble ignorer totalement le genre de péril qui la menace et de quel côté s'entassent les nuages chargés d'électricité d'où tombera la foudre.

Elle est prodigieusement lente à se débarrasser de cette illusion que ce n'est plus comme au

XV^{e} siècle, quand la nation une telle, ou plutôt l'armée une telle avait battu une autre armée, annexé des provinces, fait payer un tribut et signé un traité de paix avec le principal souci de pourvoir à ce que la nation vaincue n'ait pas la possibilité de prendre trop vite sa revanche.

On ne veut pas se rendre compte que les puissances dites de l'Entente sont tout au plus un peu moins vaincues que leurs adversaires.

Les vrais vaincus, ce sont les principes d'autorité et de propriété, bases quarante fois séculaires de l'ordre, de la prospérité, de la sécurité, de la civilisation et du progrès et ils sont vaincus des deux côtés des anciennes tranchées.

Les vrais vainqueurs, également à l'Ouest, à l'Est et au Centre, ce sont : la *démocratie* révolutionnaire, anarchique et internationale, travaillée par le ferment cryptotalmudique et subordonnée occultement aux influences panjudaïques, et le *crédit*, émanant de la grande finance internationale, sur laquelle Israël a la haute main.

Autrement dit, c'est le prolétaire qui a triomphé partout et, par-dessus la tête du prolétaire, le juif, prolétaire de la démocratie et prolétaire de la finance. L'un s'est rué sur l'autorité, l'autre sur la propriété, en sapant ces deux pierres angulaires de la civilisation et de la société organisée.

Qu'on ne me parle pas de paradoxe, car dans une communauté saine et ordonnée, la finance

est une personne bien modeste qui prête d'une main ce qu'elle a emprunté de l'autre et se réserve une petite commission, comparativement insignifiante, correspondant à la différence des taux du prêt et de l'emprunt, moins les frais. A force de manier l'or, il lui en reste chaque fois un peu de poussière entre les doigts. Mais il y a un abîme de là à ce réservoir des richesses du monde, vers la plénitude duquel les nations éplorées tendent leurs bras suppliants, à cette souveraine universelle qui subventionne les républiques et les révolutions et coupe impitoyablement les vivres non seulement aux infortunés princes et rois, mais aux républiques qui ne se prosternent pas assez bas devant sa judaïque majesté.

Sous le souffle inspirateur d'Israël, ces deux formes de prolétariat, en apparence si disparates, celle de la misère et celle de la richesse d'autrui, ont senti, comme par un instinct subconscient, la similitude de leurs intérêts et leurs affinités natives. Leur mariage est moins hybride qu'il ne le paraît à première vue, et forme le bloc qui gouverne les peuples et les gouvernements.

CHAPITRE III

COMMENT LES JUIFS SONT PASSÉS DE LA PUISSANCE FINANCIÈRE A LA SOUVERAINETÉ RÉELLE. D'INTERMÉDIAIRES ENTRE LES PARTICULIERS, ILS SONT DEVENUS INTERMÉDIAIRES ENTRE LES PUISSANCES PAR LE MOYEN DES PRÊTS ET DES EMPRUNTS INTERNATIONAUX.

CHAPITRE III

Comment les juifs sont passés de la puissance financière à la souveraineté réelle. D'intermédiaires entre les particuliers, ils sont devenus intermédiaires entre les puissances par le moyen des prêts et des emprunts internationaux.

Avant de parler des perspectives fabuleuses que lui a ouvert la guerre et l'état virtuellement révolutionnaire de toutes les nations européennes, perspectives qui l'ont trouvée prête et armée de pied en cap pour ce grand jour de sa destinée, comme si elle s'y était préparée de longue date, regardons de plus près quels sont les grands succès que la haute finance a su déjà réaliser avant cette année 1914, si néfaste dans les annales de l'humanité, moins pour la boucherie dont elle fut le début, que pour les malheurs infiniment plus profonds que l'imagination superficielle de l'homme ne s'est pas encore donné la peine de sonder et que je m'efforce de mettre en relief dans ces pages.

Nous avons dit comment, de simple intermédiaire entre les richesses, la finance est arrivée, par ses différentes méthodes de crédit, au con-

trôle, à la commandite et à une sorte de propriété indirecte et anonyme mais bien effective de ces richesses.

Celles-ci, une fois sous son contrôle, faisaient boule de neige, car pendant que pour les autres hommes, même intelligents et techniquement spécialistes, les opérations de la Bourse étaient une énigme et une sorte de baccara, elle pouvait y lire comme dans un livre ouvert, puisque c'est elle qui en réglait, à son gré, tous les rouages et tous les ressorts.

D'un domaine au début purement économique, ses possibilités commencent donc à déborder de plus en plus sur l'arène politique et sociale. Mais comme l'appétit vient en mangeant, la richesse ne suffisait plus à son ambition. Il est vrai qu'elle avait aussi la puissance, qui émane toujours de la richesse, en plus de celle qui était due aux circonstances que je viens de mentionner, sans parler de celle que donne l'emprise sur le commerce et l'industrie de toutes les nations, surtout quand les fils moteurs de cette emprise convergent vers un centre de solidarité anonymement international, d'où l'on peut contempler à vol d'oiseau, et dans leur ensemble synthétique, tout ce qui se passe dans les différentes contrées.

Cependant, cette puissance était encore économiquement incomplète, parce que la terre, base de toutes les utilités et de toutes les richesses,

se dérobait en grande partie à la subjugation.

Politiquement, elle n'était qu'indirecte, car si de nombreux gros personnages étaient captés, ficelés et corrompus, les États, comme tels, étaient encore indépendants et autonomes.

Il y avait donc encore deux grosses lacunes à combler et deux grandes tâches à remplir : d'abord conquérir la terre, après avoir mâté les récalcitrants, et ensuite rendre tributaires les États, en les commanditant, comme on le faisait, jusqu'à présent sur une plus modeste échelle, avec les hôtels, tramways, magasins de nouveautés, journaux, cinémas, etc.

Forte de son entraînement de tant de siècles aux luttes souterraines et perfides, depuis les Pharaons, les Séleucides et les Césars, entraînement qu'elle a rageusement ruminé et approfondi dans les mornes rêveries des ghettos, la nation indomptable et indomptée ne s'embarrasse pas de si peu. L'enjeu en vaut la peine. Déjà, par de merveilleux tours d'adresse, d'entremetteuse elle est arrivée à devenir propriétaire, non en entassant laborieusement les commissions des entremises et en les convertissant lentement en propriétés, mais en opérant, — en manœuvrant avec l'argent des autres, — une sorte de changement à vue et de coup de théâtre sagement dissimulé jusqu'au moment où la chose était accomplie et irrévocable.

Maintenant, il s'agit de faire un second pas, ou plutôt un second bond en avant et, de la *propriété*, passer à la *souveraineté*.

Nous allons la voir se mettre résolument à la tâche, en employant exactement le même système, qui avait si bien réussi sur une plus petite échelle.

Nous la verrons, au début, prendre les précautions les plus méticuleuses pour ne rien brusquer, rien compromettre et ne rien laisser transpirer de ses desseins et, humblement, courbée en deux, proposer les services de son entremise.

Mais il fallait trouver un besoin où ces services seraient requis, comme on avait ingénieusement trouvé les crédits à amortissement lointain, frayant le chemin à la propriété indirecte mais effective, sinon officiellement réelle.

Dans le premier cas, la propriété était discrètement dissimulée derrière la créance. Ici, comme il s'agissait d'États souverains, il fallait encore quelques contingences en plus, — de l'ordre de celle dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, — pour que cela puisse évoluer en une sorte de souveraineté.

Suivons pas à pas la manœuvre, car elle est marquée du triple sceau de la sagesse, de la persévérance et de la prudence.

On ne pouvait pas commencer par les grandes Puissances, car elles avaient la force physique

de leurs armes, contre laquelle rien ne tient. On ne pouvait pas, avec elles, avoir recours aux Tribunaux, en cas d'insolvabilité si elles étaient débitrices, et faire valoir son échéance et sa créance, la tête haute et le verbe insolent. Il fallait cependant les endetter, c'est-à-dire avoir sur elles, légalement, les droits de contrôle du créancier, pour ne pas dire du commanditaire, mais à la condition d'user de ces droits avec une circonspection diplomatique et conciliante, de façon à ménager dans sa force physique un auxiliaire aussi précieux.

Mais là se présentaient deux difficultés en apparence insurmontables : d'abord trouver les fonds nécessaires pour des opérations aussi colossales, ensuite faire que ces droits de créanciers soient tout de même des droits pas exclusivement légaux et moraux qu'on puisse faire valoir le cas échéant, et que ce geste ne fut pas vain, mais puisse faire fonction d'intimidation ou de chantage, même à l'égard des grandes puissances disposant de millions d'hommes armés, non israélites et souvent antisémites.

Pour surmonter ces obstacles, optiquement sans issue, voici ce qui était nécessaire :

Chercher des sommes fabuleuses indispensables chez le peuple, chez les contribuables de la Puissance N° 1, pour les prêter au Trésor de la Puissance N° 2, d'autres sommes chez le peuple, les

contribuables de la Puissance N° 2 pour les prêter au Trésor de la Puissance N° 3. Je ne crois même pas impossible une opération consistant à fermer le cercle, en trouvant chez les citoyens de la Puissance N° 3, un emprunt dont bénéficierait le Trésor N° 1.

On aurait donc, de cette manière, trouvé un frein, une instance disciplinaire supérieure contre ce qui, à première vue, pouvait sembler devoir être la plus haute instance, un huissier symbolique par le moyen duquel on pouvait discrètement faire terroriser réciproquement les Puissances l'une par l'autre tout en envenimant leurs relations mutuelles, comme c'est plus ou moins généralement le cas entre débiteur et créancier, qu'ils soient des personnes juridiquement individuelles ou collectives.

Mais ici, le procédé se complique encore d'une façon avantageuse pour ce tiers entremetteur, par ce fait ingénieux que ce n'est pas le peuple N° 1 qui est le partenaire du peuple N° 2, ni le Trésor N° 1 du Trésor N° 2, mais que c'est le peuple N° 1 qui est créancier du Trésor N° 2 et vice-versa.

Nous entendons parler quotidiennement des emprunts internationaux, mais nous ne nous rendons pour ainsi dire pas compte que c'est là une combinaison marquée de l'empreinte du génie de la part de cet intermédiaire discrètement

effacé derrière les grands mots de France, Angleterre, Amérique, etc. ; toutes les puissances engagées ne peuvent qu'y perdre, comme je l'expliquerai tout à l'heure, mais le Trésor de l'État anonyme y gagne dans des proportions qui dépassent toutes ses opérations passées, et son action morale — si l'on peut s'exprimer ainsi, — sur les affaires non seulement économiques, mais politiques et sociales y augmente considérablement, quoique toujours discrètement, d'intensité et de poids.

Si l'on n'a à faire qu'aux grandes puissances exclusivement, en les opposant mutuellement l'une à l'autre, en qualité de débiteurs et de créanciers, on peut gagner certainement beaucoup, non seulement en espèces, mais en influence discrètement occulte.

En assumant le rôle de Fondé de Pouvoir des citoyens d'une nation à l'égard d'un autre État souverain, on parle à un Souverain en quelque sorte d'égal à égal, de puissance à puissance, comme le représentant attitré d'un autre Souverain, comme quelqu'un sur qui tombe l'ombre d'une certaine souveraineté. Cependant, ce n'est que l'ombre, ce n'est pas encore la souveraineté, la suzeraineté des commandites des grandes entreprises privées.

Les forces et les capacités des grandes Puissances se contre-balancent dans un concert qui

cesse d'être harmonique s'il n'est pas harmonieux. On ne peut les faire terroriser et « chanter » mutuellement que jusqu'à un certain point et avec d'infinies précautions, pour ne pas trahir les véritables desseins, ce qui pourrait risquer de déchaîner tout le monde contre soi et de faire perdre par une sortie trop brusque ou imprudente les fruits d'un long labeur et d'une combinaison si savamment emmanchée.

Sans doute, on a pour soi la propagande, la presse docile et obéissante, diverses personnalités importantes et populaires qu'on tient en main et tout un réseau mondial de fils sensibles à la moindre pression, conducteurs et moteurs des incohérences, des impressionnabilités et des suggestibilités des masses ignorantes et inconscientes, entre les mains impulsives desquelles, par le moyen des suffrages égaux et universels, on a eu l'ingéniosité de placer tous les gouvernements de la terre.

Cependant, ce n'est pas encore assez. Avec les grandes puissances, on est un intermédiaire exceptionnellement privilégié et avantagé, mais toujours un intermédiaire, non un commanditaire.

Pour faire aboutir le plan et le faire réussir, il faut commencer par les petites Puissances, en ayant derrière soi, comme de raison, les grandes et pour en élargir le plan, il faut qu'il y ait assez,

jamais trop, de petites Puissances et deux ou trois grandes, pour se donner, par leur appui, le poids nécessaire. Il faut encore que ces petites Puissances apparemment souveraines soient non seulement aussi nombreuses que possible, mais que leurs frontières soient tracées, sous un prétexte quelconque, de façon qu'elles ne puissent pas se suffire à elles-mêmes économiquement, qu'elles soient exténuées par les dissensions démagogiques, parfaisant l'œuvre de la guerre et que, par suite des régimes ultra-démocratiques, elles ne sachent pas où elles veulent aller et soient régies par des dizaines ou des centaines de volontés, plus disparates, plus opiniâtres, plus doctrinaires et plus corrompues les unes que les autres.

Dans ces conditions, leurs cours monétaires, leurs finances seraient dans la plus inexprimable détresse, elles seraient dans la position de celui qui, pour ne pas périr, vient se mettre de son propre gré dans les mains calleuses de l'usurier, avec tout ce qu'il possède et même avec ses perspectives d'avenir, si telles sont les conditions, parce que la magnanimité intéressée du prêteur est sa dernière ressource.

Il faut, en somme, que ce soient les mouches qui viennent chercher la toile dont elles deviendront les captives et offrir spontanément leurs sucs vitaux à la rapacité de l'araignée.

Ici, c'est donc Shylock qui parlera. Son verbe

sera dur et cassant, ses conditions seront inhumaines, comme c'est dans les traditions de sa famille, quand il se sent fortement appuyé par derrière et qu'on a besoin de lui jusqu'à l'implorer. Et, appuyé il l'est, car non seulement il est citoyen, pour ne pas dire citoyen de première classe, d'une grande puissance qu'il sait prête à protéger ses intérêts à lui tout particulièrement, quelquefois en dépassant délibérément les limites du code international, mais outre cela, il est, pour cette opération financière, le mandataire autorisé de quelques centaines de milliers ou de quelques millions de ses concitoyens, souvent personnellement antisémites, mais intéressés dans leur argent et faisant de cette façon, sans le vouloir, ni le savoir, le jeu de la puissance d'Israël.

Il se trouvera donc, par rapport à cette petite Puissance, en tout aussi bonne posture qu'il l'a été jadis à l'égard de la compagnie de chemins de fer, ou du propriétaire du restaurant, et il aura, en cas de besoin, comme Tribunal, la Puissance sous le patronage de laquelle se fait l'emprunt, et comme huissier, ses forces exécutives et moyens coercitifs légaux et souvent même illicites.

Il en profitera pour faire de cet État, tout souverain qu'il se fait appeler, une sorte de tributaire qu'il pourra terroriser et faire « chanter » à sa guise, en cas d'opposition, et dont il deviendra,

en quelque sorte, le commanditaire, le suzerain féodal.

Il ne se contentera pas, cela va sans dire, d'un engagement signé par un président de république ou un ministre des finances quelconque, fantoches démagogisants sans consistance, généralement entre les mains des juifs eux-mêmes ; les garanties d'un Trésor d'une Pologne populiste, d'une Lettonie fantaisiste, d'une Autriche socialiste ne lui suffiront pas, mais il voudra voir appuyer ses prétentions éventuelles par quelque chose de moins marécageux, de moins « sables mouvants », par conséquent sur les forces de subsistance du pays, forêts, mines, pétroles, mais de préférence sur la terre.

Il deviendra, de cette manière, le maître supérieur et effectif, quoique optiquement indirect et invisible pour le commun des mortels et les détails de leur existence quotidienne, de la terre et de ce qu'il y a sur la terre.

Quant aux habitants, ce seront des nègres blancs qui sueront pour lui, sans le savoir, avec le droit de changer toutes les semaines de gouvernement et de crier dans les intervalles : « Vive la liberté et vive l'égalité ! »

Nous savons à quel point les juifs de bas étage, aujourd'hui d'ailleurs eux aussi comparativement enrichis par rapport aux citoyens appauvris, pullulent dans les contrées de l'Est. Rien qu'en

Pologne, ils sont plusieurs millions et constituent la plaie du pays. L'Autriche, la Roumanie, la Lithuanie, la Lettonie, sont affligées d'un nombre un peu moindre mais bien plus que suffisant.

Ce seront les yeux et les oreilles, l'extension des bras ou plutôt des tentacules des grands financiers, leurs augustes compatriotes de France, d'Angleterre, d'Allemagne.

Jugez de ce que deviendront ces malheureuses républiques démagogiques, anarchiques et incohérentes, représentées par des parlementaires qui ne savent pas lire, affublées d'aventuriers sortis on ne sait d'où comme chefs d'État et de gouvernement, avec les grands créanciers richissimes, commanditaires juifs des richesses et des influences du pays en haut de l'échelle, la pègre communisante juive en bas, et les petits roublards arrivistes, juifs ou enjuivés au milieu, tout cela sciemment ou instinctivement marchant la main dans la main, la plupart poussés par le besoin ou le lucre, les autres par les extravagances de leur célébralité démocratique.

Il n'y aura plus, de fait, de Pologne, de Lithuanie, de Tchéco-Slovaquie, de Lettonie, de Roumanie et d'Autriche, mais une Judéopologne, une Judéolithuanie, etc., sortes de provinces, de satrapies tributaires du « Centre Juif » de M. Balfour, du Royaume de Jérusalem ! On ira se prosterner devant Samuel II, et les peuples, généreu-

sement libérés des juges impériaux russes, autrichiens et allemands, pourront, tout en suant pour la prospérité d'Israël, père nourricier des démocraties, chanter l'hymne de délivrance et d'allégresse, en n'oubliant pas de paraphraser l'exclamation extatique de saint Paul « ce n'est plus nous qui vivons, mais c'est le juif qui vit en nous ».

Il semblerait que le terrain, dans ces infortunés pays de l'est, soit déjà suffisamment préparé pour l'emprise et l'hégémonie judaïque, à travers les apparences d'une démocratisation irrationnelle et révoltante, et qu'on y soit déjà, pour ainsi dire, pieds et poings liés. Tel n'est pas cependant l'avis de leurs gouvernants et législateurs illétrés et l'on a inventé, dans l'intérêt supérieur de la démocratie, ce qui est toujours et partout synonyme de l'intérêt hébraïque, la réforme agraire.

Il fallait, à tout prix, tuer les dernières velléités de résistance. Par exemple en Pologne, où je puis parler en connaissance de cause, malgré les ravages de la guerre et les effets bien plus pernicieux des révolutions et des démocraties, la noblesse terrienne héréditaire pourrait encore résister, même sans l'aide et le subside du gouvernement insolide et du régime insolite qu'elle a la douleur de subir. Il suffirait qu'il ne se mêle pas de ses affaires à elle, et lui laisse pleine liberté d'allure. Mais on veut, en dépit de l'économie et

de l'instinct de conservation nationale, faire une Pologne paysanne, une Pologne non viable et grotesque de manants incultes et hirsutes. C'est le mot d'ordre, c'est le Principe ! On aura donc, pour ses frais, une Pologne juive, car en cette troisième décade du xx^e^ siècle, siècle de progrès et de lumière, l'homme propose et le juif dispose.

Quand on aura divisé la grande propriété organisée et bien administrée en une multitude de petits lopins qu'on aura livrés aux méthodes anti-diluviennes de paysans ignorants, fainéants, apathiques et démoralisés par neuf années de désœuvrement, de propagande et de vie d'aventures, ces paysans ne sauront que faire, les uns s'endetteront chez les petits usuriers juifs ou leur affermeront leurs nouvelles acquisitions gratuites, pour un prix de circonstance, — on le devine sans peine, — les autres demanderont l'aide du gouvernement, car les paysans, partout les mêmes, croient en la providence et en la toute-puissance de l'État. Or, comme l'État n'est ni la providence ni la toute-puissance et qu'il tremble devant ces enfants terribles dont il n'est que l'émanation, il lui faudra chercher de l'argent et il ne le trouvera que chez les grands usuriers juifs. Malgré son prétendu antisémitisme, il lui faudra aller à Canossa et, la corde au cou, attendre dans le vestibule l'audience de ces messieurs de Paris, de Londres ou de Berlin.

Et alors, ce sera la corde au cou de la Pologne, mais le principe sera sauf. Les paysans devront travailler plus durement et seront pratiquement plus pauvres, car le tout petit accroissement de patrimoine provenant de la division par millions des domaines seigneuriaux ne compensera pas le tribut qu'il faudra payer indirectement à des banques lointaines ; mais il n'y aura plus de grands seigneurs et d'aristocrates, de raffinement et de beauté, ces vestiges fossiles des siècles de persécution ; la Pologne aura une façade bien va-nu-pied, ce qui équivaut à dire aujourd'hui bien à la mode ou bien à la page, elle aura un fumet de crasse et d'oignons bien démocratique. Tout le monde semblera content pour quelque temps, de ce progrès qui montre qu'on n'est pas en retard et qu'on est même en avance sur l'occident.

Quant aux juifs, ils riront dans leur barbe, et eux, ils riront les derniers. Quand les autres auront cessé de rire et auront envie de pleurer, eux ne seront pas contents pour quelque temps, mais pour toujours.

Nous voyons que le tableau n'est pas rassurant. J'ai parlé de la Pologne parce que je la connais mieux. Autre part il peut y avoir des variantes de détails, d'analyse, mais synthétiquement, le coup d'œil d'ensemble est partout le même et peut s'appliquer à tous les pays de l'est. Tous

seront, à moins de volte-face imprévue dans les événements mondiaux, des dépendances enjuivées de la finance internationale, de ce mystérieusement ténébreux Crypto-Empire dont Jérusalem est destinée à être la métropole. Ce sera une extension de la Russie, telle qu'elle est actuellement, mais poussant de plus en plus la contamination vers l'Ouest. Peut-être le régime sera moins extérieurement féroce, mais dans tous les cas ce sera celui du citron pressé dont le jus, par des conduits souterrains, aménagés discrètement à cet effet, ira rejoindre et alimenter les réservoirs centraux dont j'ai parlé plus haut. L'effronterie ira plus loin : les commanditaires occultes demanderont d'autres crédits aux peuples d'Occident, par l'entremise de leurs confrères, ce qui équivaut à dire par leur propre intermédiaire, et le prétexte sera soit l'intérêt supérieur de la démocratie, soit les égards humanitaires, soit une combinaison économique que leur propagande et leur presse universelle sauront faire valoir comme particulièrement brillante devant les regards émerveillés des poires occidentales.

Le mobile égoïste comme le mobile charitable seront également bons, pourvu qu'ils fassent affluer le pognon pour des reconstructions dont l'échéance, comme une « fata morgana », reculera toujours.

En attendant, on n'aura pas perdu de temps

dans ces opérations et ce sera toujours le même trésor qui encaissera et de tous les côtés il encaissera ferme ; « time is money ». On gagnera double : par le processus de ces opérations et de toutes les autres transactions et par leur résultat, tout l'argent de ces pays, dans ces pays et à propos de ces pays coulera vers le Trésor anonyme, comme les fleuves et les ruisseaux s'acheminent vers la mer directement ou indirectement. Mais cette mer judaïque ne sera qu'apparemment placide et soumise à de simples flux et reflux. De ses vapeurs invisibles accumulées aussi patiemment que discrètement, s'amoncelleront les nuages chargés d'électricité révolutionnaire. Ils viendront obscurcir, comme ils le font déjà, le soleil et les étoiles, sous ces mêmes cieux d'où est venue primitivement leur substance, jusqu'au jour où ils éclateront, après de nombreux orages locaux, en une tempête générale. Le Trésor anonyme n'est pas enfoui, comme le talent de l'Évangile, et il ne sert pas à des fins épicuriennes ; mais il travaille dans le secret et le recueillement, que la démence criminelle de notre indolente apathie et les insanités démocratiques dont on a su avec un art prodigieux intoxiquer le monde, ne nous permettent pas de troubler, comme nous pourrions le faire encore aujourd'hui, si nous savions voir, comprendre, discerner, vouloir et agir.

Nous voyons donc quelle arme redoutable la

haute finance internationale, avec le Panjudaïsme militant comme souffleur dans la coulisse, ont su forger de cette chose en apparence si anodine qui s'appelle le Crédit.

En suivant pas à pas son évolution, chronologiquement et philosophiquement, nous avons vu avec stupeur que, contrairement aux règles du développement économique, elle commence par... zéro et aboutit, déjà aujourd'hui, sans rien anticiper, sinon à la domination absolue, du moins à un contrôle extrêmement étendu de toutes les affaires du monde, non seulement dans le domaine économique, mais aussi sur l'arène politique et sociale.

Expliquons-nous, encore une fois, à propos de cette sortie du zéro, pour éviter tout malentendu.

Un homme ou une institution qui emprunterait d'une main, pour prêter de l'autre, avec un taux d'intérêt supérieur, et, totalisant les différences, les commissions, etc., se ferait un pécule plus ou moins important qu'il tâcherait de faire circuler, pour l'augmenter encore et ainsi de suite, cet homme ou cette institution ne sortirait pas du zéro, car n'oublions pas que la finance est un travail, le *Travail*, et que ce financier réalise, de cette manière, le *Salaire* de son *Travail*. Il se fait payer, dans des proportions normales ou exagérées, selon les règles de l'offre et de la

demande, les services qu'il rend. Le fait qu'il ne possède théoriquement rien, *zéro*, ne change rien à la chose, car c'est son service, son travail qui est rémunéré, salarié.

Avec les crédits à longues échéances, hypothèques, commandites, etc., c'est théoriquement la même chose, quoique pratiquement ce soit différent. Si le prêteur n'était pas juif, cela n'aurait pas différé beaucoup, car il aurait été isolé et l'isolement, dans la finance, est la faute impardonnable, mais s'il est relié à tout le système organisé de solidarité financière internationale, cette opération prend, pratiquement, pour la collectivité et l'engrenage dont il fait économiquement partie, un tout autre aspect, parce que ce sont les hypothéqués, les commandités, qui paient les intérêts pour le financier israélite, pendant que celui-ci a le contrôle sur leur avoir, sur leurs richesses palpables et véritables, et est libre de vaquer à d'autres conquêtes.

De cette façon, sans transition, de prolétaire entremetteur salarié, il est devenu une sorte de super-propriétaire, auquel les propriétaires titulaires viennent payer le tribut. Il amortit, puis amortit la somme avec laquelle il a amorti dix fois pendant qu'eux amortissent péniblement pendant des dizaines d'années et n'arriveront probablement pas, pendant toute leur existence, à le faire nettement une fois. Son passif est fluide

et impondérable, pendant que son actif devient de plus en plus solide et matérialisé.

Il suffit de réfléchir un peu, sans se laisser emporter par aucune imagination, pour concevoir quelle force de propension dans tous les domaines peut donner ce genre de crédit à ceux qui en sont les gros manitous, force et influence d'autant plus efficaces que cela fait boule de neige et que le moteur et la force motrice sont choses anonymes et cachées, qui ne crèvent pas le regard et n'attirent aucune suspicion.

S'il m'est permis de faire une comparaison avec la physique et la chimie, je dirai que l'agriculture correspond au solide, l'industrie au liquide, le commerce à l'état gazeux et la finance à l'état impondérable, comme l'électricité, la lumière, la chaleur. Cela altère les corps, leur communique diverses énergies, mais il est difficile d'appeler cela un corps, quoique d'après les dernières découvertes il paraîtrait que oui.

Le rôle de la juiverie dans l'économie du monde exprimée en termes de physique, me paraîtrait quelque chose de ce genre : désagréger interatomiquement la matière qui est la propriété palpable en corpuscules ou électrons d'énergie, qu'elle accapare pour elle, puisque les autres ne savent pas s'en servir, ensuite par un procédé que les physiciens ne connaissent pas encore, on reforme les anciens atomes matériels pour le

compte du nouveau propriétaire. Et le tour est joué, la propriété a changé de main, sans qu'il y ait eu, à proprement parler, ni vol, ni confiscation, ni achat, et sans que les gens aient même vu comment c'est arrivé.

Les emprunts internationaux constituent le troisième degré de l'évolution du crédit. C'est, de fait, la même transaction appliquée aux unités collectives nationales, mais elle est compliquée d'un nouveau facteur qui consiste en ce que ce n'est pas une nation qui prête à une autre nation, mais que ce sont les particuliers volontaires d'une nation qui prêtent au gouvernement ou trésor de l'autre, toujours par l'entremise du même tiers indispensable.

On peut être sûr que ce sont les juifs qui ont inventé, machiné et lancé cette nouvelle forme de crédit, puisque, sauf des cas exceptionnels, quand un pays et tous ses habitants sont ruinés, elle n'est que profitable pour l'intermédiaire et profondément onéreuse pour les partenaires.

Nous voyons parfois même une situation de ce genre : les contribuables anglais prêtent au trésor français, pendant que les contribuables français prêtent au trésor autrichien. On pourrait supposer que les contribuables autrichiens n'ont pas l'argent dont a besoin leur État, lequel se trouve obligé d'en chercher au dehors, mais pourquoi l'État français emprunte-t-il aux contribuables

anglais et non aux siens, quand ceux-ci ont assez d'argent puisqu'ils en prêtent aux Autrichiens ?

L'État français fait, financièrement, une très mauvaise affaire, car il emprunte une somme non pour opérer et récupérer de cette manière, mais pour dépenser, ensuite il paie les intérêts à des contribuables d'un autre État, cet argent ne lui reviendra plus sous aucune forme et ira renforcer des capacités concurrentes.

Sauf des cas exceptionnels, comme actuellement dans les républiques de l'Est où l'État n'est souvent qu'un sectaire et un bandit qui ne saurait inspirer aucune confiance, les particuliers feraient également une bien meilleure affaire en prêtant à leur propre Trésor, c'est-à-dire à la chose qui dans les conditions normales est faite pour eux, pour les servir et améliorer leur sort et dont c'est la raison d'existence.

Cela me paraît absolument clair, et les sophismes compliqués avec lesquels certains économistes défendent la thèse contraire ne sont faits que pour troubler les esprits réfractaires à la réflexion, qui ont toujours tendance à croire qu'une affaire doit être obscure et embrouillée pour être savante et ingénieuse.

Encore à présent, cela pourrait être compréhensible, mais cela se pratiquait déjà avant la guerre. La France était célèbre par son épargne, — son bas de laine, — et prêtait de tous les côtés,

et pourtant l'État français avait fait des emprunts à l'étranger et avait des dettes.

Dans l'exemple que je viens de citer, comme j'en aurais pu citer un autre, — Angleterre, France, Autriche, — il y avait des personnes pour qui cette opération n'était nullement irrationnelle : c'étaient Rothshaïld de Londres, Rothschild de Paris et Rothschield de Vienne, « boucliers rouges » ou « enfants rouges », et ils ne s'en sont portés que mieux. S'il s'agit d'autres pays, ce sont des beaux-frères ou des oncles maternels, car on se marie beaucoup entre soi dans la haute finance israélite. Bref, de tous les côtés l'argent gravite vers les mêmes familles, ou du moins vers le même clan. Et les influences sur les finances des différents pays frayent le chemin aux influences politiques.

CHAPITRE IV

L'USURE. LA SPÉCULATION. LES AFFAIRES.

CHAPITRE IV

L'usure. La spéculation. Les affaires.

Il n'est pas inutile d'expliquer la singulière parenté spirituelle qui, depuis les temps les plus reculés, n'a jamais cessé d'accoupler le juif avec tout ce qui touche à la finance et au crédit.

C'est que le peuple hébraïque, pour des raisons diverses de race, de religion, de tradition, de mission, a toujours été plus ou moins en marge du reste de l'humanité.

De son côté, la finance est, par son caractère organique, son rôle dans l'économie, ses perspectives et ses aspirations professionnelles, également, on peut le dire, en marge des autres activités économiques de la société, dans le sens idéal de ce que devrait être cette dernière. C'est là le point que je vais tâcher de démontrer.

Si nous remontons à la préhistoire, nous verrons qu'il fallait une grêle, une tempête, une épidémie de bétail, pour que le premier cultivateur ou le premier pasteur viennent demander une aide à un parent voisin ou ami. Cette aide, c'était généralement quelque chose qu'on rend, quand viennent des temps meilleurs, non seulement avec

des remerciements, mais avec un cadeau, avec quelque chose en plus. Ce quelque chose en plus, probablement déjà alors, devait être réglé d'avance et avait la tendance de croître en proportion du degré de besoin de celui qui demandait. C'était le crédit et c'est en substance ce qu'il a toujours été.

Nous voyons donc, qu'honnête ou malhonnête, il a intrinsèquement, dans l'espace et le temps, comme origine, un fléau, un *mal*.

Quand il est honnête, son rôle est de guérir le mal économique, rôle hautement honorable et salutaire, mais qui n'en est pas moins lié et subordonné à l'existence de ce mal, rôle éminemment méritoire, mais dont l'extension, l'élargissement, l'expansion n'en sont pas moins en proportion directe du progrès des maux.

Personnellement, le médecin, l'infirmière, la sœur de charité soignent les malades et font la guerre aux maladies, souvent avec un dévouement sublime et au péril de leur vie, mais si leur profession était une personne distincte qui a une voix pour parler, probablement son désir exprimé serait qu'il y en ait le plus possible.

L'agriculture, l'industrie, le commerce (même les arts et les sciences), indépendamment de la qualité morale des personnes qui exercent ces professions, ont le bien économique et social comme point de départ, comme ils l'ont volon-

tairement ou involontairement en vue ; ils sont économiquement solidaires les uns à l'égard des autres professionnellement, indépendamment des individus, et ils sont automatiquement solidaires du progrès économique et social, pendant que le crédit et la finance sont professionnellement et automatiquement solidaires des régressions économiques, ruines, calamités, etc.

En outre, le crédit n'est pas seulement en marge des autres formes de travail économique et, en quelque sorte, lié à leur décadence, il est encore soumis à un bien plus grand besoin de solidarité professionnelle. Les autres branches de l'activité humaine s'appuient généralement sur le fond solide et palpable de la propriété personnelle ou des honoraires, salaires, ou dividendes comparativement fixes, — quoique sujets à des hausses et à des baisses relativement insignifiantes, — qui en proviennent et qui rendent l'unité comparativement indépendante dans son domaine particulier et pouvant, jusqu'à un certain point, se passer des autres, pendant que la finance est, quoique paradoxalement en apparence, théoriquement une prolétaire qui ne possède pas de base terrestre sous une forme tangible et à elle, perpétuelle vagabonde de l'activité économique, elle n'a pris racine nulle part, n'a pas de maison et, dans un certain sens, vit d'expédients, à la belle étoile. Il peut lui manquer d'étoffe au

moment précis où se présente la plus belle occasion de son existence, de même qu'à l'heure d'une échéance. Or, manquer à une échéance, c'est une déchéance pour le financier, bien plus grave que dans les autres professions. Un code moral particulier fait au plus déloyal un point d'honneur et surtout d'intérêt de ne jamais laisser passer un terme. Il faut donc avoir tout le temps recours aux confrères et le leur rendre en conséquence. La solidarité y est une condition sine qua non de l'intérêt de tous et de chacun en particulier.

L'agriculture peut vivre sans l'agriculture, l'industrie sans l'industrie, le commerce sans le commerce, et c'est même un avantage, car les confrères sont les concurrents, mais le crédit ne peut pas vivre sans crédit. Plus il est universel, plus il est unifié dans sa diversité, plus il est *un*, plus il est prospère et puissant.

Nous voyons donc combien il est conforme à la mentalité, aux affinités et à l'idéal exclusiviste d'Israël, peuple éternellement nomade et solitaire au milieu des nations qu'il poursuit de ses malédictions millénaires, véritable « juif errant » qui est toujours seul en lui et pour lui au milieu du vacarme des affaires, du fracas des villes et du tumulte du monde et, comme par le passé, continue symboliquement à planter ses tentes dans le désert de son isolement hautain, et à adorer le veau d'or, à l'ombre du Sinaï. Cet empire

de la finance concorde bien avec son rêve d'un royaume universel sans terre, transpénétrant, sans mélange de substance, comme une ambiance corrosive et subtile, tous les royaumes de la terre.

Il était donc psychologiquement naturel que les israélites se soient jetés avec ardeur dans une profession qui flattait leur esprit de lucre atavique emblématisé par le veau d'or biblique, qui s'accordait avec leur sourde hostilité envers les nations et correspondait si bien à leur solidarité entre eux, ainsi qu'à leur exclusivisme farouche à l'égard des autres.

Le crédit, comme nous venons de le dire, est essentiellement solidaire en lui-même, mais il ne l'est pas par rapport à une autre profession et occupation humaine, au contraire, il progresse et prospère en raison inverse du bonheur, du bien-être et de la prospérité des autres individus, professions et associations ou nations : le motif indispensable des compagnies d'assurances contre l'incendie, c'est le feu, l'allié des compagnies de rentes pour la vie, c'est la mort, celui des grandes maisons de crédit, les difficultés économiques des États, les famines, les guerres ; le veinard qui s'enrichit à la Bourse le doit à beaucoup de ses semblables qui y ont perdu leur avoir.

Ceci n'est pas dit pour offenser les banquiers et autres financiers honorables, car je le répète,

la même chose pourrait être dite des médecins et des admirables et saintes filles de la charité qui auraient perdu leur raison d'être si la maladie et la misère venaient à disparaître de cette terre, et dont cette raison d'être s'accroît en proportion de l'augmentation de ces malheurs.

Cependant, il y a une différence : c'est que le médecin le plus scélérat comme homme n'inoculera pas les infirmités physiques. Ce serait trop difficultueux, trop drastique, trop risqué, trop facile à découvrir. Tout au plus, quelquefois, il les prolonge ou abuse des malades imaginaires, mais son intérêt est de soulager, pendant que le financier malfaisant a beaucoup de facilité à provoquer les maladies économiques et à en tirer ses bénéfices, encore plus à les exploiter et à s'arranger de façon à accroître leur virulence, et peu de chance d'être pris en flagrant délit.

Aussi, il y a toujours eu un préjugé, personnellement souvent injuste, mais collectivement justifié, contre le monde de la finance aux époques de l'histoire où la morale, basée sur la religion, ce qu'il ne faut pas confondre avec le puritanisme, avait une influence sur les rapports sociaux. Ce préjugé, profondément enraciné, a survécu à beaucoup de choses et a mis beaucoup de temps à disparaître. On a eu tort, car ce fut une raison de plus pour que les juifs, victimes pas toujours innocentes de préjugés, eux aussi, et éloignés

pour cela des professions réputées plus honorables, se soient précipités corps et âme dans celle-ci.

Or, le crédit, même honnête, avait de par sa liaison involontaire avec les malheurs dans les autres branches de l'activité humaine, quelque chose comme un péché originel, ce qui, d'après la définition chrétienne, est une prédisposition naturelle et innée au mal. Il lui fallait donc, d'autant plus, pour affirmer sa respectabilité, des hommes tout particulièrement cuirassés contre les mauvaises tentations : l'entrée en masse des adorateurs du veau d'or, nourris de la lecture du Talmude, de l'élément exclusif pour lequel le juif et l'infidèle sont deux catégories distinctes d'êtres humains, n'a pas eu pour effet, par conséquent, de relever son niveau moral. Mais l'apport de cette race si solidaire, si tenace et si éminemment intelligente, a eu pour conséquence le relèvement de sa puissance dans des proportions inouïes, par suite précisément du fait qu'elle ne s'embarrassait pas des moyens pour atteindre le but, et de la puissance est né le prestige qui, à l'époque où nous vivons, a de longue date oublié d'être synonyme de niveau moral.

C'est à l'ingéniosité hébraïque que nous sommes redevables de la naissance et de la belle carrière de cette sœur du crédit, dont quelques grincheux racontent qu'elle a mal tourné, — on est si méchant ! — mais qu'on salue bien respectueuse-

ment, parce qu'elle roule carrosse et auto, va dans les palaces et plages à la mode, donne de magnifiques soirées et fait beaucoup pour la bienfaisance, ce qui lui attire les hommages des philanthropes : elle s'appelle l'usure.

Depuis les temps les plus reculés, dans l'antiquité et au Moyen-Age, les juifs en avaient fait une sorte d'industrie nationale presque monopolisée entre leurs mains. Sans parler de Shakespeare, qui en a laissé un portrait saisissant pour l'édification de la postérité, l'histoire, la littérature, le théâtre et la peinture, la fiction comme la réalité, dans toutes les contrées du globe, ne nous ont pour ainsi dire jamais représenté le judaïsme autrement que sous les traits de l'usurier fourbe, impitoyable et sordide. Une telle unanimité, sous toutes les latitudes et sous toutes les longitudes et dans tous les pays mériterait d'être remarquée, surtout à une époque où la « vox populi » est considérée comme « vox Dei ». Encore aujourd'hui, lorsqu'on dit : « porter sa montre chez le juif », on sait ce que cela veut dire, alors que personne ne comprendrait si l'on disait : « porter sa montre chez le Français, l'Allemand, l'Arabe, le Japonais, etc. »

Quand sont venues les époques dites de tolérance, qui consistait à ne pas permettre aux couvents de pratiquer la vertu en secret, mais à faciliter la besogne des bouges, des tripots et des

lupanars, où le vice est cultivé discrètement, l'usure, affranchie de son opprobe immémoriale, est sortie triomphante à la lumière du jour.

Aujourd'hui, surtout depuis environ neuf ans, encore plus depuis cinq ans, nous pouvons dire que la vie humaine et toute l'activité politique économique et sociale sont sous le signe de l'usure. Est-ce que cela correspond astrologiquement au signe du Scorpion ou du Cancer ? Je ne le sais pas !

Les juifs, qui fécondent l'œuvre de la démocratie, ont voulu marquer leur gratitude envers celle qui a nourri si copieusement les longues lignées de leurs ancêtres et ils se sont employés à la réhabiliter.

Cela n'a pas été difficile. Il s'agissait simplement d'appliquer la méthode dont ils font un usage si ingénieux avec leurs propres personnes : changer de nom, car à notre époque d'impressionnisme, le nom est souvent considéré comme la chose. Braunstein est devenu Trotsky, presque un patriote russe, et de quel incognito et avec quel soin a été couvert l'avènement de Kerensky, le youpin qui a eu l'effronterie de prendre comme nom un mot hébreu « Keren » suivi seulement de la terminaison slave « sky », avènement qui a marqué la fin et la déchéance dans l'ordure du peuple moscovite et qui a été salué dans tout l'occident comme la délivrance de la Russie. Ce

même Kerensky, probablement par humilité chrétienne, a su si bien cacher l'honneur qu'il avait d'appartenir à la race élue, que même à Pétrograd, beaucoup de personnes ne le savaient pas encore en 1917.

Les trois quarts des hommes qui gouvernent la Russie perpètrent leur œuvre de perdition et de scandale sous un faux nom.

Autrefois, à l'exception des vedettes de café-concert, il fallait un fait exceptionnellement infâme dans une famille, pour demander à changer de nom. Aujourd'hui, chaque juif arrivant au pinacle, ou se proposant d'y arriver, change de nom plus facilement que ses aïeux, souvent très proches, ne changeaient de chemise. Auraient-ils honte de leur linge sale, eux, les démocrates égalitaires, qui se considèrent comme des élus par la naissance, sans le verdict du suffrage universel ?

Ce n'est pas seulement en Russie que cela se pratique. Un juif allemand, Mr. Montag (Lundi), est devenu Montague. Il n'a pas été anobli, comme tant de ses compatriotes, il a délibérément changé de nom et pas pendant la guerre, pour cacher son origine apparemment germanique, mais bien avant, quand les Allemands jouissaient de toutes les faveurs, par conséquent pour cacher son autre provenance. Comment ce « Lundi », judéo-teutonique, s'y est-il pris pour adopter

un nom historique aristocratique anglais, sans que le chef de la famille britannique, le duc de Manchester, ait même protesté contre une pareille intrusion et une promiscuité euphonique si peu flatteuse pour son honorable famille ? De la même manière, Lœvenstein est devenu Livingstone, Blumenstock ou Blumenberg s'est métamorphosé en Montefiore, etc.

Serait-ce une tare d'être israélite qu'on prend tant de précautions à ne pas le paraître ? A-t-on jamais entendu dire, sauf dans des cas d'humilité exceptionnelle, qu'on se donne tant de peine à cacher ce qui est bien ? Est-ce seyant pour des hommes qui prétendent conduire les peuples, que cette attitude équivoque de honteux et de mal déguisés ? Les Jésuites, tant décriés pour leur prétendue fourberie, essaient-ils de cacher ce qu'ils sont ? Cela seul ne devrait-il pas éveiller chez tout homme qui daigne réfléchir, la suspicion et la défiance ? Il est vrai que nous vivons à une époque de singulière indulgence pour tout, à l'exception de ce qui a le malheur de dépasser la médiocrité égalitaire, sans parler naturellement des péchés contre Israël, lesquels sont considérés comme bien plus inexpiables que les péchés contre le Saint-Esprit ; la goujaterie démocratique, la muflerie hypocritement judaïque et la loufoquerie pharisaïquement dogmatique sont la trinité qui gouverne le monde !

L'usure coïncide tout particulièrement avec l'intérêt juif, elle est donc considérée pour ainsi dire d'intérêt public, ipso facto, hors concours. Elle sévit avec rage dans toute l'Europe et c'est rare qu'on lui donne son ancien nom, puisque c'est la mode de ne pas appeler les choses par leur vrai nom. Elle sert de marchepied aux grandes familles de la finance israélite dont la plupart ont débuté par là, pour se faire la main. Ensuite, quand on négocie les grands emprunts, on ne fait plus ce petit jeu.

En Pologne, en Lithuanie, en Lettonie, en Tcheco-Slovaquie, en Roumanie, en Autriche, il y a beaucoup de grandes fortunes terriennes. Si l'on ne prenait que celles des familles princières, Lichtenstein, Schwarzenberg, Furstenberg, de la famille impériale, qu'on a mis sous séquestre, — je ne conçois pas en vertu de quel droit, — cela ferait déjà presque un royaume.

Pour atténuer les désastres imminents des réformes agraires, c'est insensé ce qui doit se faire de spéculations partout là-bas, avec le caractère naturellement bien net de l'usure la plus orgiaque, ou de ce qui autrefois aurait été appelé de ce nom, puisqu'il est convenu que les mots ont perdu aujourd'hui leur signification ancienne.

Ce ne sont pas les propriétaires qui en sont responsables, car ils sont en cas de légitime défense, et il faut bien qu'ils se défendent contre les

régimes politiques et les législations de brigands qui les dévalisent par décret en plein jour, en dépit du droit humain et divin. Ils n'ont rien à se reprocher, car seuls ils ont su résister et garder la terre, la grande propriété pour ainsi dire vierge de toute souillure de la finance judaïque, et c'est précisément cette faute, celle d'être les seuls qui ne se laissent pas entamer, qu'ils sont en train d'expier si durement, car résister à l'emprise judaïque, cela signifie simplement être à l'index de la démocratie, en marge de *son intérêt supérieur.*

Israël, auquel manquait la maîtrise de cette source première de toute productivité qui est la terre, est en train de se dédommager du temps perdu, et il le fait sur une immense échelle. Les réformes agraires qui, partout, se donnent un air soi-disant purement populaire et même verbalement antisémite, signifient en réalité le passage en masse de la terre sous le contrôle juif. Ce n'est qu'en apparence, pour les spectateurs superficiels et naïfs, que ces territoires immenses seront répartis entre les paysans.

Par le moyen dont je viens de tracer une esquisse, ils sont déjà en train de passer sous la dépendance indirecte de la haute finance, qui subventionne discrètement sa sœur cadette, préposée aux opérations moins « chic », la grosse usure.

Ensuite, quand ils seront déjà soi-disant les

propriétaires, ces paysans incapables, fainéants, incultes et démoralisés par neuf années d'aventures, après des siècles d'abrutissement et d'alcoolisme, ne sauront pas se tirer d'embarras avec leur nouvelle terre, souvent ravagée par la guerre ou par la révolution, ils s'adresseront individuellement à la petite usure locale, affiliée secrètement, par l'entremise de la grande usure internationale à la grande finance internationale, et ils s'adresseront collectivement à l'État lequel, comme je l'ai déjà dit, n'aura pas d'autre issue que de frapper à la porte de la haute finance, cette fois directement.

Comme cette dernière connaît la situation mieux que personne, par les millions d'yeux et d'oreilles qu'elle possède dans ces pays, elle saura tenir la dragée haute et finalement, par ce triple canal, elle étendra son contrôle incontestable sur presque la totalité des terres de l'Est et d'une partie du Centre de l'Europe. Elle en deviendra, en quelque sorte, la commanditaire comme elle l'est déjà de tant d'industries et d'entreprises commerciales de l'Occident.

« De jure » les paysans seront les maîtres et le croiront peut-être, ce qui est évidemment une consolation, mais « de facto », ils seront les petits fermiers, les tributaires qui s'affaissent sous le fardeau trop pesant, les nègres blancs qui travailleront pour l'usure et la finance cosmopolite,

sans savoir pour qui ils peinent et, trop paresseux pour une autre conclusion, expliqueront ou plutôt se laisseront docilement expliquer tout par l'axiome général des difficultés issues de la guerre ou par quelque chose de semblable, tout cela jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, ils se révolteront. Et alors on en profitera pour leur montrer quelques bourgeois chrétiens à piller, ou quelques derniers aristocrates à assassiner, en leur persuadant que le mal provient des fautes commises au moyen-âge, comme textuellement certains prétendent aujourd'hui que le tsarisme est le seul responsable des orgies révolutionnaires russes, — on ne peut évidemment pas en accuser les Juifs, ce serait blasphémer ! —

Mais le cadre du travail s'élargissant sans fin, l'aide si lucrative de l'usure, la petite sœur cadette, ne suffisant plus, la grande finance judaïque a trouvé une autre auxiliaire, non moins précieuse, quoique un peu moins directe, dans la personne d'une fille bâtarde de l'usure, enfantée en collaboration avec une certaine catégorie de commerce.

De cette nièce inavouable, il a fait sa bonne à tout faire, chargée de rabattre le gibier dans les forêts giboyeuses de l'Europe : cette préposée aux sales besognes, en union avec l'usure, c'est la spéculation véreuse.

Elle a pris un grand essor pendant la guerre,

mais avec l'aide consciente ou inconsciente des incohérences démocratiques, elle a continué de prospérer depuis et dans les contrées de l'Est, plus affectées que les autres par le « virus démocratique » elle a su prendre, après la guerre, une extension plus grande encore. Fille illégitime de l'union de cette grande empanachée et prostituée de notre époque, qui est l'usure, avec le commerce légal, c'est un être difficile à incriminer, car elle a les apparences honorables du commerce son père, basé sur l'offre et la demande, mais en pratique, elle agit d'après les méthodes purement usurières qu'elle tient de sa mère.

Mais la marraine, sous les auspices de laquelle elle a été élevée et a pris des forces, c'est incontestablement la démocratie.

Sous un régime soit monarchique et aristocratique, soit basé, comme par exemple l'Église catholique, sur une hiérarchie inébranlable issue de la sélection, elle aurait été étouffée dans l'œuf, car une pareille hiérarchie est durable, respectable et respectée en soi et elle comporte non seulement la subordination et la discipline théorique, absolument inefficace avec le genre humain tel qu'il est, mais des sanctions disciplinaires allant de haut en bas, tandis qu'en démocratie, ces sanctions ne s'exercent que de bas en haut, c'est-à-dire de la façon manifestement absurde puisqu'elles ont leur source dans les placidités, les

suggestibilités, les incohérences et les crédulités faciles de l'ignorance populaire, puisque ce sont les subordonnés de fait qui sont appelés à sévir contre ceux qui sont, malgré cela, appelés à les commander.

Comme exemple frappant nous pouvons citer l'Allemagne : malgré une situation économique effroyablement critique avant l'armistice, la spéculation y sévissait infiniment moins que dans les pays victorieux aujourd'hui, sans parler même de ceux de l'Est, qui ont verbalement et optiquement profité de la victoire. Cela a été ainsi jusqu'au moment où la puissante ossature monarchique et hiérarchique a été cassée, entraînant dans sa ruine tout le système de l'autorité et des sanctions disciplinaires allant de la tête à la queue et non à l'inverse.

Il serait injuste d'accuser la théorie démocratique d'être la génératrice de la spéculation et de l'usure, mais nous savons déjà que le judaïsme, sous toutes ses formes, en est l'essence. Or, c'est ce même judaïsme, sous un autre avatar, qui profite de la spéculation et de l'usure et c'est la haute finance israélite internationale qui, indirectement et par entremise, commandite ces calamités.

Les spéculateurs, quand ce ne sont pas les mêmes personnes que les usuriers et les financiers, se recrutent pour la plupart parmi des gens sans

le sou, et comme la spéculation nécessite d'avoir toujours de l'argent liquide, ils ont tous plus ou moins nécessairement un usurier ou un financier dans le dos, qui spécule sur le spéculateur de sorte que la spéculation est, en dernier ressort, une sorte d'annexe de la finance internationale. Elle fait partie de ce système de canalisation dont les plus ténébreuses ramifications conduisent au « tout à l'égout », de même que les artères magistrales font tout affluer, y compris l'égout officiel, vers la grande mer hébraïque. Si les voies sont souterraines, détournées et enchevêtrées, il n'est pas pour cela impossible, pour tout homme qui voudrait éclairer sa conscience, de les suivre pas à pas, depuis la source jusqu'à l'embouchure.

Il en est de même de la spéculation et de l'usure croupissante que de ces autres formes de crédit et de commandites de la finance dont les méthodes peuvent être plus nobles et plus élégantes, mais dont le résultat aboutit à une seule et même chose : charrier l'or et les ressources de l'humanité vers un réservoir commun, vers lequel coulent les grands fleuves des emprunts internationaux, ainsi que les ruisseaux fangeux où se vautrent les cochons. Ce réservoir sur lequel la juiverie a la haute main s'accroît en proportion inverse des bourses privées et des trésors des États, car il faut bien que l'or soit quelque part ; nous n'en voyons pas beaucoup, mais cela ne veut pas dire qu'on

l'ait mangé ; il boursoufle les poches très profondes d'Israël en compagnie de tout ce qui donne la force et la puissance matérielle, aux dépens du reste de la race humaine.

Il y a des gens qui ont une assez piètre opinion des connaissances économiques et financières de leurs impulsifs contemporains, pour avancer hardiment que les listes civiles des rois, les frais des cours royales et pontificales, ces gouttes d'eau dans l'océan du gaspillage des systèmes judéo-démocratiques, sont pour quelque chose dans les malaises économiques que nous traversons.

Tout ce que consomment les princes, les cardinaux et les souverains sur les fonds publics, ainsi que ce point de mire de plus d'une attaque, le denier de Saint Pierre, ce sont des sommes pour rire, en comparaison de tout ce qui conflue par le fleuve, le canal et le ruisseau, par toutes les voies souterraines et par toutes les fissures dissimulées vers le Trésor de Caïphe et en comparaison de ce que représentent dans les temps modernes les « trente deniers » des innombrables Judas du puritanisme humanitaire et égalitaire, ces apôtres révolutionnaires de la démocratie qui trahissent leur patrie, ainsi que la civilisation européenne cimentée par le christianisme, en les livrant, par leur baiser de fraternité fratricide, aux émissaires de la Synagogue, cachés dans la nuit sans étoiles !

Ces gens, qui se targuent de largeur de vue et jettent la pierre à l'intolérance même des choses nocives, honteuses et coupables, ont un microscope et un télescope pour les moindres faiblesses humaines des successeurs de saint Pierre ; ils font d'un œuf un bœuf toutes les fois qu'il s'agit de la plus petite négligence d'un pouvoir légitime traditionnel et honorable, mais ils sont pleins d'une indulgence criminellement sereine et bienveillante pour les plus grands méfaits des épigones de l'Iscariote et de leurs patrons anonymes du Sanhédrin moderne.

Ils poussent la plaisanterie jusqu'au blasphème, en osant prétendre que le Christ lui-même fut comme eux, un socialiste révolutionnaire, un des leurs, comme si le *conseil* évangélique à l'adresse d'une petite élite aspirant à la perfection était la même chose que le geste de faire respirer l'odeur d'un appât facile aux instincts élémentaires de cupidité et d'orgueil de la brute humaine déchaînée, comme si prendre de force et voler était synonyme de donner et de se donner ! Si on leur proposait de faire eux-mêmes l'expérience des deux méthodes, c'est-à-dire soit de leur donner tout ce que l'on a, soit de leur faire donner tout ce qu'ils ont, je ne sais pas s'ils trouveraient que cela revient au même. Ce n'est pas pour rien qu'il est dit dans l'Écriture que le diable est le singe de Dieu, mais il faut tout de même du

toupet pour confondre aussi audacieusement la charité de l'Ange avec la concupiscence de la Bête !

Nous voyons de nos yeux que le prétendu bonheur de l'humanité est toujours renvoyé au lendemain, que pareil aux mirages du Sahara, il est toujours plus loin, à mesure qu'on prétend s'en approcher et que se lève le soleil aride du désert qui devrait éclairer enfin notre conscience ; mais pour les juifs et ceux qui sont attachés au char de leur fortune, ces palais de l'imagination se sont déjà matérialisés, comme dans une séance spirite, en grands établissements de finance, qui tiennent tous les fils de la prospérité du monde pour leur profit exclusif.

L'expérience impartiale nous démontre, et la statistique l'approuve, qu'au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest, ce sont principalement les Israélites, grands et petits, richissimes ou pouilleux, qui ont profité de toutes les catastrophes, de tous les bouleversements politiques, économiques et sociaux et que ce sont eux qui seuls persistent à bénéficier de toutes les libertés, égalités, justices, ainsi que de toutes les inégalités et injustices effectives, mises en scène, avec un pharisaïsme et un puritanisme si consommé, par la démocratie humanitaire.

Les conditions économiques de l'Europe sont lamentables sous tous les rapports et dans tous

les domaines réellement productifs et producteurs de l'activité humaine, nous ne le savons et ne le sentons que trop. Cependant, il suffit de faire une promenade dans Londres et dans Paris, pour constater qu'il y a dans ces capitales, au moins le double des banques et autres établissements d'échanges, comparativement avec ce qu'il y avait avant la guerre et il s'en forme chaque jour de nouveaux.

Si nous allons dans les pays les plus éprouvés par la guerre, à l'est, c'est-à-dire là où les conditions économiques sont directement misérables et menacent d'une banqueroute imminente les particuliers et les communautés, là où sévit la paralysie progressive de toutes les fonctions politiques, économiques et sociales, par suite du même virus démocratique intensifié jusqu'à l'empoisonnement, s'étendant aux membres inférieurs de l'organisme, ainsi qu'au cerveau et au cœur, alors, là nous serons fort étonnés de voir que toutes les variétés de maisons de finance ont augmenté de nombre et de puissance dans une proportion encore plus considérable qu'en France ou en Angleterre, et nous seront tentés de croire peut-être à cette intensité de vie que l'esprit superficiel de beaucoup d'hommes moyens, même instruits, associe généralement à un surcroît de travail, de productivité, de prospérité et de richesse.

Cependant, devant le témoignage unanime des lamentations humaines dans toutes les classes de la société, émanant des pauvres et de ceux qu'on appelle encore les riches, — puisque possédant de vastes propriétés virtuellement productives, ils le sont en théorie, sinon en pratique, — nous serons bien vite obligés de confesser notre erreur et notre illusion optique.

Nous ne tarderons pas, d'ailleurs, à sentir nous-mêmes les difficultés de toutes sortes, qu'on y rencontre pour vivre et encore plus pour faire quelque chose d'utile et de profitable. Nous ne manquerons pas, cependant, de nous faire cette réflexion, qu'il se brasse beaucoup d'affaires derrière toutes ces fenêtres closes. En effet, les employés n'y chôment pas et, dans les nouveaux établissements de crédit, pour ne pas dire de spéculation et d'usure, qui sortent tous les jours de terre comme les champignons vénéneux après la pluie, on travaille ferme.

Pendant que toutes les branches de la production nationale roulent vers la dissolution et la ruine, et que la démocratie, mise en pratique, est en train de leur asséner le coup de grâce, probablement par bonté de cœur, pour raccourcir leurs râles d'agonie, la finance, en dépit de ce qui semblerait logique, travaille avec d'autant plus d'intensité : elle échange et endette de plus en plus, quand il se produit de moins en moins !

Paradoxe étrange, mais rigoureusement vérifiable ! Nous pouvons le constater, seulement à un degré moins optiquement démocratique, en France et en Angleterre : les juifs ne chôment pas et ne perdent pas cette heure de calamité qui leur appartient et qu'ils ne peuvent que vouloir faire durer le plus longtemps possible : les menaces du prolétariat, dont retentissent les murs chancelants d'une société et d'une civilisation aux abois, ne sauraient les toucher et les atteindre, car ce sont eux les metteurs en scène des revendications, de la révolte et du désordre, les régisseurs anonymes des cataclysmes qui sont pour eux comme la manne du désert de leurs ancêtres ! Le vautour au bec crochu travaille avec acharnement au milieu d'un amoncellement de cadavres !

Les campagnes se dépeuplent, les industries s'appauvrissent, la production s'affaisse, par conséquent les produits deviennent plus rares et cependant l'échange, le jeu lucratif sur tous ces produits et sur leur source de production, atteignent des proportions fantastiques.

Normalement, le gros de l'humanité reste chez soi et travaille à sa terre, à sa fabrique, à son commerce et ce n'est qu'une faible partie, dont c'est le métier d'assurer le contact économique entre les différentes branches laborieusement sédentaires de l'activité humaine, qui se déplace.

Aujourd'hui, on travaille moins que jamais, et

c'est cette circulation perpétuelle qui est devenue une sorte de travail impalpable d'un genre nouveau. On entend les imbéciles s'écrier : « A la bonne heure, maintenant on ne peut plus vivre sans travailler, plus de riches fainéants, plus de rentiers oisifs, ni de gros propriétaires, qui se bornent à encaisser ce que leur versent dans la poche leurs fermiers ! » Erreur, c'est précisément aujourd'hui que personne ne travaille, ni les ex-diligents, ni les ex-oisifs, car le vrai travail c'est l'évolution méthodique de la production, de la transformation et de l'échange, avec équilibre de ces trois phases de la productivité économique, et actuellement rien de tout cela ne se paie, en comparaison de l'effort.

Seul l'agiotage est d'un bon rendement et ce sont toutes les formes de la spéculation qui rapportent. La façade de l'intensité financière cache une maladie mortelle de l'ordre économique et social, car c'est comme si dans l'organisme animal le cœur demandait une surproduction d'oxygène, pendant que les poumons s'atrophient et sont de moins en moins capables d'en fournir. On ne travaille pas, on joue, et d'autant plus fort que les objets sur lesquels on joue s'exténuent davantage, ou bien on joue sur le jeu des autres.

Ce n'est plus la propriété qui nourrit, c'est l'expédient, la combinaison. Les gens les plus honorables sont forcés de s'y mettre, car autre-

ment, malgré leurs propriétés bien réelles, ils ne joindraient pas les deux bouts. Mais ce n'est pas d'eux que vient le rythme du mouvement, car il est contraire à leurs capacités natives. Ils font comme les autres, puisqu'il faut vivre, et se laissent entraîner par la poussée dont le premier moteur échappe à leur rayon d'investigation.

C'est exactement ce que j'ai dit du crédit : ceux qui possèdent et ceux qui travaillent sont pauvres effectivement et ce sont ceux qui ne possèdent pas et ne travaillent pas, mais circulent, se démènent et se débrouillent, qui sont pratiquement riches. Ils sont seulement affairés et dans les affaires, sans posséder et sans travailler dans le sens productif et constructif, mais en jouant sur la propriété et le travail des autres. Quant aux affaires, ce mot de plus en plus vague, vous seriez indélicat de trop demander de points sur les i à ce sujet.

Le monde est un gigantesque casino où il n'y a qu'un seul qui puisse gagner à la longue, le propriétaire, quoique apparemment, chaque table a son propriétaire auquel il arrive de perdre, de voir sauter sa banque, mais il emprunte à son voisin et finit toujours par se refaire, après quoi, les joueurs partis, on fait ses comptes entre tables et on finit toujours par avoir le dessus. Si, par hasard, un croupier maladroit est mis à la porte, la table reste et le propriétaire général de toutes

les tables et de la maison triomphe toujours, car son nom est la solidarité universelle du peuple d'Israël.

Et si nous parlons des cours monétaires ! Quand on pense que par exemple, le mark polonais a, en deux ans, diminué deux cents fois de valeur ! Et les monnaies de toutes ces nouvelles républiques de l'Est, que la fantaisie insensée de quelques ministres judaïsants et encadrés de juifs a fait surgir pour ainsi dire du néant de l'histoire ! L'intérêt de la spéculation et du crédit international, ou plutôt panjudaïque, n'est-il pas net dans cette affaire ? Quelles perspectives illimitées des changements aussi rapides et aussi inconcevables ne découvrent-ils pas à ceux qui ont un pied à la Bourse et l'autre dans les grandes Chancelleries ?

Qui pourra m'accuser de jugement téméraire, si je dis que toutes les ethnographies dont les générations spontanées et simultanées en l'an de grâce 1919, écorchent nos patientes oreilles, n'ont jamais eu d'autre but, dans les cerveaux qui en ont lancé la mode subite, que celui de rabattre encore plus de gibier pour le Nemrod juif, tranquillement à l'affût ?

Oui, le monde n'est pas seulement un Casino, car au Casino va qui veut, mais c'est une immense battue. Toutes les démocraties, ethnographies, communismes, égalitarismes, etc., avec toujours

le juif indispensable dans les talons, ce sont les rabatteurs qui, avec un grand fracas de cris sonores et humanitaires, nous font courir devant eux, sans que nous sachions où nous allons, vers l'autre Juif de la finance qui, sans faire de bruit, nous attend avec son fusil !

D'un autre côté, nous frôlons la grande finance, dans le sein de laquelle nous connaissons fréquemment des gens respectables et comptons des amis. Nous savons vaguement que les juifs y ont une grande part et influence et nous constatons même, parfois, dans un fait isolé, à proximité de notre vue, comme des similitudes étranges entre les succès obtenus par les uns et les résultats acquis par les autres.

Mais notre jugement va rarement plus loin et n'embrasse jamais l'ensemble des deux phénomènes si dissemblables dans leurs apparences immédiates. Notre éducation est moderne, démocratique : elle nous a appris avant tout à penser et à nous orienter vite, dans les nombreuses petites circonstances journalières et nous a inculqué l'idéal du débrouillard qui a du flair et de l'habileté et les procédés de l'opportunisme immédiat. Nous cherchons à nous tirer d'affaire dans la vie et sentons presque du mépris pour ce que les anciens appelaient la sagesse.

Les idées générales sont, dans l'opinion de la majorité de nos contemporains, des rêveries sou-

vent intéressantes, bonnes à tromper l'ennui des paresseux et des oisifs qui n'ont pas d'occupations réelles et pratiques.

Cependant, ce sont précisément ces idées générales qui, loin d'être détachées de la terre, sont seules aptes à conduire rationnellement les affaires les plus concrètes et les plus pratiques de notre planète, car ce sont elles qui permettent d'abord de dégager la vérité intrinsèque des faits, des contingences artificielles, conventionnelles et superficielles dont les entoure la routine des uns et la mauvaise foi des autres, par le moyen de l'analyse ; ensuite de comparer ces vérités dévoilées avec des vérités préalablement mises également à nu, d'autres faits, de contempler dans une vue d'ensemble leurs rapports réciproques, leurs enchaînements de cause à effet, leurs affinités positives ou négatives, selon qu'elles se cumulent ou se contredisent et s'éliminent et d'en déduire des conclusions à effet strictement pratique par la méthode de la synthèse.

En ce double emploi de l'analyse et de la synthèse appliquées au domaine politique, économique et social et mental d'une époque, consiste toute la vraie science de l'homme d'état. Or, rien n'est moins conforme et ne saurait paraître plus « rêverie » et « perte de temps » à la mentalité du débrouillard qui brûle les étapes, dédaigne la réflexion, contourne au galop les obstacles, saisit

au vol les opportunités, ne se soucie que des succès immédiats et des avantages tactiques : quand de nouvelles difficultés se présenteront, on tâchera de nouveau de se dépêtrer, se dit-il, et il a souvent raison pour lui-même, car sa vie se compte par années.

Mais il n'en est pas de même de la vie des nations, qui se compte par siècles, et encore moins quand il s'agit de la société et de la civilisation.

Là, le débrouillard le plus personnellement « veinard » ne peut faire que fort piètre figure d'homme d'État, car à la tactique de la politique, il a sacrifié la stratégie de l'histoire ; pour avoir contourné adroitement les importunités, il les a toutes maintenant dans le dos, qui lui coupent les communications et le ravitaillement ; il peut en rire s'il a emporté dans son sac assez de provisions jusqu'à un nouvel expédient, mais le contenu de ce sac, ou le résultat probable et pas certain du nouvel expédient, est-ce suffisant pour nourrir une nation ou suffire à la subsistance de la civilisation européenne ?

Ce débrouillard est le produit par excellence de notre époque et si les choses continuent du même train, il sera encore davantage celui de la génération suivante, car tout semble s'être donné le mot pour former ce genre de type. Tout marche, de plus en plus, à la vapeur, et l'homme d'aujourd'hui et encore plus celui de demain,

tâche de ressembler le plus possible, dans ses rapports avec la vie, à un chauffeur ou à un aviateur, et de développer en lui les réflexes, non la réflexion.

La vie marche et la méditation n'est bonne que pour les désœuvrés dont, Dieu merci, il y aura de moins en moins dans les conditions nouvelles de la lutte pour l'existence. Tel est le raisonnement du badaud !

Cependant, ce n'est que par la méditation la plus recueillie et la plus profonde qu'on peut arriver à dégager des apparences la nature réelle et essentielle des maux dont souffre l'humanité, et c'est en reconnaissant les rapports intimes de ces maux, leurs répercussions réciproques, qu'on peut trouver les remèdes radicaux à appliquer.

Ce n'est que parce qu'on sait saisir des opportunités au vol ou se tirer d'affaire dans une petite difficulté immédiate, qui n'est qu'une minute dans l'histoire, qu'on peut percevoir le sens causal de cette époque historique et en démêler la ligne initiale à suivre, au milieu de l'enchevêtrement des événements et des contingences.

Le débrouillard n'est pas une quantité inutile, il peut être très nécessaire comme instrument, comme exécutant, non comme le cerveau qui fait exécuter selon un plan d'ensemble mûri dans la réflexion par le don d'analyse et de synthèse.

Or, c'est le débrouillard qui, de la vie écono-

mique, a débordé sur l'arène politique et sociale, aux applaudissements des badauds, qui se sont dit que celui qui a su bien faire son chemin saura conduire la barque de l'État ou de l'humanité.

Aussi, le résultat ne s'est pas fait attendre. Il nous suffira de parcourir les journaux pour le voir : des expédients de fortune, des manœuvres tactiques, la course aux opportunités, les combinaisons à courte haleine sans portée historique, l'effacement des responsabilités qu'on se rejette mutuellement, comme des balles, jusqu'au moment où elles s'enfoncent quelque part dans le marais démocratique, les beaux discours dont les effets agissent sur les suggestibilités des ignorants et sur les fluctuations de la Bourse, mais dont le contenu est comme un ballon gonflé de phrases.

En cela se résume toute l'activité politique et sociale des gouvernements européens à une des époques les plus mémorables dans les annales du monde, à un de ces tournants historiques de l'évolution humaine, où une multitude de choses se trouvent, si je puis m'exprimer ainsi, « in statu nascendi » et où l'on a besoin tout particulièrement de cet œil du sage qui sait et voit où il va et fait avancer les autres.

CHAPITRE V

ORGANISATION HIÉRARCHIQUE DES JUIFS DANS LEURS RELATIONS ENTRE EUX.

CHAPITRE V

Organisation hiérarchique des juifs dans leurs relations entre eux.

Nous savons que dans toutes les sciences et dans toutes les choses de ce monde, il y a une loi qui est la plus indiscutable et la seule absolue que nous connaissions : c'est la loi de causalité. Cependant, si l'on se borne à dire : « pas de causes sans effets, pas d'effets sans causes », on n'a pas encore tout dit, car il y a des effets physiques qui ont des causes physiques, bien que là aussi il y ait la question de l'agent, sur laquelle non plus tout n'a pas été dit.

Mais les effets intelligents ont des causes intelligentes et les effets rationnels, ayant un caractère personnel de volonté humaine intéressée, ne peuvent être rationnellement attribués qu'à une volonté humaine intelligente, agissante et intéressée.

Or, nous avons sur tous les points du globe des preuves par milliers de deux phénomènes différents :

1° Les juifs en écrasante majorité dans toutes les nations, appuient de tous leurs atouts, et

souvent au prix de sacrifices, tout ce qui est de la catégorie et dans l'esprit de la démocratie : république, communisme, bolchévisme, rationalisme, naturalisme, positivisme, humanitarisme, égalitarisme, modernisme, anarchie, athéisme, panthéisme, libre-pensée, etc.

Mais eux-mêmes, les juifs, dans leur propre communauté, et d'après l'esprit de leurs propres lois, ne sont, — à part quelques exceptions, — rien de tout cela, tout au contraire, ils sont aristocrates et ont des « pedigrees » qui laissent loin derrière eux les descendants des croisés, parce qu'ils remontent à Lévy pour les familles destinées au culte, à Aaron pour les familles sacerdotales, à David pour celles de souche royale.

Ils sont disciplinés, hiérarchisés, religieux et regardent comme des oracles leurs chefs spirituels, les rabbins, qui ne s'occupent pas de spéculation, de roublardises et de débrouillardises à effet immédiatement lucratif, mais sont préparés dès l'enfance, par l'atavisme et l'entraînement d'une éducation spéciale, à la méditation silencieuse des grands problèmes de la religion, de la race et de la destinée.

Avec cela, leurs façons d'être les champions de ces diverses formes de la démocratie ont ce caractère particulier qu'on y sent nettement le même mot d'ordre émanant de sources identiques, bien que les méthodes de réalisation pratique

varient à l'infini, selon le milieu et les circonstances. Cependant, on n'y sent jamais ni diversité, ni contradiction, comme cela serait inévitable si des personnalités différentes, même géniales, mais agissant chacune de son côté, voulaient la même chose, chacune à sa manière.

Sorties de tous les points du globe et de collectivités aux stages de développement les plus divers, les pensées et les actions juives se cumulent et convergent vers un même point, comme en vertu d'une loi physique inébranlable.

Qu'elles aient travaillé dans le domaine de la finance, de la sociologie, de la presse, de la propagande, du livre, de la philosophie, ou même des sciences naturelles, elles ont toujours imprimé à chacun de ces domaines une estampille spécifique et les résultats sont toujours solidaires et consistants en eux-mêmes, favorables pour les mêmes choses et hostiles aux mêmes choses, et finissent par se rejoindre dans un même faisceau composé d'éléments les plus disparates, pour contribuer à la réalisation des mêmes fins, de la façon la plus coordonnée.

Pour s'en convaincre, il suffirait de les suivre pas à pas, attentivement, en analysant et en synthétisant. On peut garantir que tout homme impartial serait persuadé alors que tous les Israélites de la « dispersion » sont comme les rouages conscients de la même grande horloge qui sonne

les heures de la démocratie, pour toutes les parties du monde.

2° L'écrasante majorité des juifs, dans toutes les nations, millionnaires ou crasseux, savants ou illettrés, réalisent des bénéfices fabuleux, — gains financiers et influences politiques, — par suite directement ou indirectement du triomphe de chacune de ces choses appartenant au même ordre d'idées mentionnées, telles que démocratie, révolution, anarchie, communisme, etc., ainsi que par suite de celles dont l'apport n'est pas aussi optiquement direct, mais tout aussi évident pour un scrutateur sérieux, comme : rationalisme, matérialisme, panthéisme, libre-pensée, etc., car le Juif sait rendre politiquement subversif tout ce qu'il touche.

L'athéisme, c'est l'anarchie du temps et de l'espace ; le panthéisme, c'est la démocratie du Ciel, la Création divinisée substituée à son Créateur ici, comme le Peuple impersonnel et anonyme, couronné là, à la place de son Souverain. Le naturalisme est le père de l'égalitarisme : égalité entre les viscères des fils du même singe anthropoïde, puisque l'esprit, qui seul peut faire la différence, est banni de la combinaison ; de même la monarchie pourrait être appelée monothéisme de la terre, mais les Juifs gardent précieusement pour leur usage exclusivement personnel tout ce qui est logique et n'a pas d'action dissolvante.

De tout ce qui a été dit se dégage jusqu'à quel point les Juifs ont su faire de toutes les formes de la démocratie, sous toutes les latitudes, longitudes et altitudes leur vache à lait, et leur poule aux œufs d'or.

Si nous allons chercher dans les traditions bibliques et talmudiques la raison pour laquelle ils soignent avec tant de vigilance une vache et une poule aussi précieuses, nous renforcerons encore nos arguments, mais nous pouvons nous passer de ce renfort. Le fait matériel et brutal suffit amplement pour démontrer qu'il ne saurait en être autrement et que la relation de causes à effets y est suffisamment manifeste pour tous ceux qui ne s'obstinent pas à ne pas regarder l'évidence en face.

Il est incontestable que les Juifs ont su draîner tous les terrains subjugués par la démocratie afin que tous leurs sucs, avec le sang et la sueur des hommes changés en or, puissent couler discrètement vers le grand réservoir commun, dont Israël est le gardien jaloux.

Ici aussi tous les actes des Juifs convergent vers un but identique : l'unité d'action la plus parfaite réalisée sur tous les points du globe, à toutes les échelles de la société simultanément, y concorde avec la plus grande diversité des moyens et des milieux.

Nous voyons donc que les deux phénomènes

sont réciproquement dans le rapport direct de cause à effet, mais nous voyons autre chose encore, c'est que ni l'un ni l'autre, ni d'autant plus les deux, ne peuvent être sans cause, ni avoir de nombreuses causes indépendantes les unes des autres, lesquelles, par un hasard extraordinaire, tout en agissant chacune à sa guise, se comporteraient cependant comme si une seule main et un seul cerveau les faisaient agir simultanément toutes à la fois.

A-t-on jamais vu une armée sans chef et sans unité de commandement, composée même de guerriers les plus intrépides répartis par petits détachements disséminés sur toute la surface du globe et sans rapports hiérarchiques mutuels, se mouvoir et agir comme un seul homme, et chaque soldat ou groupe de soldats, exécuter par suite d'un influx mystérieux les mêmes manœuvres stratégiques et tactiques ?

Il faudrait assumer qu'Israël étant le peuple élu, c'est l'Éternel lui-même qui inspire à chaque fils d'Abraham ce qu'il doit faire au moment donné, et comme dans son Omniscience Il sait que le bien de chacun est solidaire du bien de tous, Il inspire exactement la même chose à chacun.

Ou bien il faudrait supposer qu'il y a là un génie tutélaire de la race, plus puissant que ses confrères des autres tribus, ce qui pourrait plaire

aux quelques milliers d'adhérents de Mrs. Besant.

Dans ce cas il faut être au moins pour une fois matérialiste, positiviste et rationaliste, et poser, non pas l'hypothèse, mais la thèse bien rationnelle et pas douteuse, que l'effet étant humainement intelligent, la cause doit être humaine et intelligente, et l'effet étant unique et émanant visiblement d'une raison unique, malgré la diversité des aspects dans les deux phénomènes mentionnés, la cause doit être pareillement unique.

Cela ne veut pas dire que ce doit être une même personne, je crois même plus probable que ce soit un conseil souverain, une sorte de Sanhédrin, mais ceci est sans grand intérêt pour la question qui nous occupe.

Le principal est de bien se mettre en tête la certitude suivante : si nous n'avions devant nous que des manifestations individuelles et indépendantes, même émanant des plus grands virtuoses de leur art, jouant chacun sa partition sans la direction du chef d'orchestre, la plus grande solidarité et affinité théorique de leur talent ne pourrait empêcher de produire comme résultat une cacophonie.

Or nous assistons à une « ouverture » impeccablement exécutée d'un opéra qu'on aurait pu intituler « Le Crépuscule de l'Ordre Chrétien et de la Civilisation Européenne ». Seulement, de même qu'à Bayreuth, on ne voit pas l'orchestre,

ni surtout le chef d'orchestre. Cela suffit pour que le badaud, — élément et victime à la fois de la démocratie, — se laisse persuader qu'on est en présence d'un effet sans cause.

Puisque des effets aussi intelligents ne peuvent avoir qu'une cause éminemment intelligente, le Conseil suprême de la Juiverie n'est certainement pas composé de cabotins débrouillards, à l'affût d'applaudissements faciles et d'opportunités immédiates, qui n'ont d'autres moyens d'affirmer leur raison d'être que par de beaux discours faits pour affoler la Bourse, mais c'est une assemblée de véritables « sages », mûris par le silence qui est d'or et donne de l'or par la méditation féconde de leurs plans lointains, de « sages » qui sont édifiés par la longue contemplation de la bêtise humaine et sont revenus de beaucoup de choses.

Ils ne considèrent pas que leur rôle consiste dans les répliques sarcastiques et cinglantes, pour enfoncer un confrère cabotin gênant et avoir les rieurs pour soi, au milieu d'un auditoire d'incompétents et d'imbéciles.

Ils ne cherchent pas à rivaliser dans les succès de tréteaux avec les étoiles de cinéma et les boxeurs à la mode, comme le font les hommes d'État modernes, courtisans de l'Ane à mille têtes couronnées, car ils sont la sélection rationnelle de l'intelligence et de l'expérience millénaire d'une vieille race, les méditateurs profonds des

grandes leçons synthétiques de l'histoire, les contemplateurs de l'enchaînement inévitable des effets et des causes, les tabernacles vivants de la connaissance du cœur humain et de celle de ses éternelles folies, de cette science profonde et antique, transmise par les écrits bibliques et rabbiniques, qui n'a pas d'âge, car elle est éternellement moderne, comme l'homme lui-même.

Ils ont la mentalité sobre de gestes et de paroles, mais féconde d'actes silencieux de longue portée, des hommes qui font l'histoire et dont la sagesse, faite d'esprit de suite et de conséquence logique, vibre jusqu'à nos jours et non celle des jongleurs entreprenants qui tournent dans les méandres de la politique et encensent les statues de la démocratie.

Ayant beaucoup réfléchi, comparé et déduit, ils n'agissent pas par réflexes et ne connaissent pas le hasard, car ils ne conduisent pas en tâtonnant dans les ténèbres, et leurs lumières éclairent la route que suivent docilement et respectueusement, d'après leurs indications méticuleusement obéies, des millions de leurs frères industrieux et entreprenants, qui n'ont pas la bêtise de se considérer comme leurs égaux par l'esprit, quoiqu'ils soient leurs semblables par la chair.

Qu'avons-nous à opposer à leur pénétration, à la fois enveloppante et incisive, nous, qui avons le nombre et la force, mais qui sommes les sujets de l'Ane-Roi ?

Des assemblées constituantes et législatives élues au suffrage égal et universel que nous savons pertinemment être celui des impulsifs, des ignorants, des suggestibles et des incohérents, qui sont prêts à voter tous les vols au nom de l'humanitarisme, toutes les intolérances au nom de la tolérance, toutes les servitudes au nom de la liberté, tous les arbitraires par amour de l'égalité et tous les banditismes pour l'idéal de la fraternité.

Nous mourons de la démocratie et de son désordre fatal, logique, inévitable, tout en continuant de crier comme des hallucinés incapables de jugement sur ce point précis et avec une constance digne d'une meilleure cause : « Vive la démocratie, l'égalité, la république, etc. », car nous sommes véritablement envoûtés par la savante propagande cryptojudaïsante qui a su trouver nos points vulnérables et le chemin de nos instincts les plus bas et nous persuader que le seul remède à nos maux c'est précisément la chose qui nous tue, que l'antidote du poison est ce même poison en plus grande dose.

Voilà ce que nous avons à opposer au bloc internationalement solidaire, serré et discipliné des forces judéodémocratiques.

Un des plus grands malheurs de l'époque, sinon le plus grand, — bien qu'il ne soit visible et pratiquement constatable que dans ses suites indi-

rectes, — est le fait que dans le camp social dont le panjudaïsme ne fournit pas les officiers d'état-major, le don d'analyse et de synthèse, ainsi que la sagesse comparant les enchaînements d'effets et de causes sont des facultés intellectuelles qui font absolument défaut.

Nous rencontrons fréquemment des démocrates faisant profession d'antisémitisme, sans se douter même de l'absurdité pratique de leur position. Pour toute réponse, ils disent que cela *serait* mieux ainsi, que cela leur plaît, sans parvenir à discerner que si même ce conditionnel « serait mieux » correspondait théoriquement au plus magnifique et au plus indiscutable idéal, il perd toute sa valeur effective quand, en pratique, il contient une négation de son accomplissement.

De même, nous voyons des monarchistes, des aristocrates, qui sont anti-religieux, ou anticléricaux, ou du moins anticatholiques, parce que personnellement ils n'aiment pas les prêtres, ou parce qu'ils se trouvent gênés par la suprématie et les influences du souverain-pontife, du clergé ou des ordres religieux, sans discerner qu'en s'attaquant à cet ordre de choses et en essayant de l'affaiblir, même s'ils obtiennent un succès immédiat, conforme à un goût ou à une opportunité passagère, ils sont en train de démolir, pour la plus grande joie de leurs ennemis historiquement et organiquement permanents, un

engrenage d'effets et de causes profondément et intimement, quoique pas toujours optiquement, relié à leur propre attitude politique et sociale et aux fondements sur lesquels leur position prend indirectement son appui.

Autrefois les luttes des princes et des rois contre l'Église étaient à l'ordre du jour. Alors, les deux côtés étaient si forts qu'on pouvait se le permettre, faute d'autres adversaires, puisque pour lutter il n'y avait que rois contre papes, ou rois contre rois, ou même antipapes contre papes.

Cette lutte est une folie, aujourd'hui que le principe de respect, de hiérarchie et d'autorité est battu en brèche de tous côtés, et toujours par le même ennemi qui, grâce à son état-major judaïque, lui soufflant ce qu'il faut faire dans la coulisse, ne sait malheureusement que trop bien qu'il y a une mutualité organique invisible, une vulnérabilité de l'un par les blessures de l'autre, entre les personnes et les choses en apparence différentes, avec lesquelles il doit être perpétuellement en guerre.

Dans l'histoire, la Réforme, du côté de laquelle, pour des raisons tactiques, se sont rangés des princes et des nobles, a été le premier coup de cloche et de pioche de la Révolution française qui faisait guillotiner ces princes et ces nobles. Autour de cette dernière se sont rangés les bour-

geois, et elle a ouvert le chemin à l'insanité actuelle, où les mêmes bourgeois sont ruinés et persécutés, quand ils ne sont pas volés, massacrés et assassinés, au point que le mot bourgeois est devenu la cible de toutes les haines.

Au siècle dernier, Bismark répétait en petit, avec son Culturkampf, la faute historique des princes dissidents de la Réforme, oubliant, dans son opportunisme, qu'en cette époque de dissolution et de débâcles, la moindre atteinte à l'union sacrée de tous les éléments de pouvoir et de tradition est le péché politique suprême.

Quelque incroyable que cela paraisse, j'ai rencontré des aristocrates-républicains qui ne voulaient pas démordre de leurs prétentions héréditaires, alors que par le fait seul d'être ou de se dire républicains, ils sont en train de nier la source et la raison d'être historique et logique d'un principe dont, personnellement, ils voudraient garder quelque chose pour eux et leurs enfants.

Nous entendons quotidiennement les démocrates attaquer le socialisme, le communisme, le bolchévisme, sans se rendre compte que ce ne sont que des aboutissements pratiques et inévitables de leurs propres principes, car il n'y a en politique que deux états consistants et logiques en eux-mêmes, la monarchie absolue et le communisme absolu, l'une basée sur la discipline hiérarchique, similaire à celle de tout organisme vivant

et sain, l'autre basé sur une addition purement mécanique de particules égales, similaire à la structure du sable mouvant.

Tout le reste, ce ne sont que des états intermédiaires illogiques, même théoriquement, qui tendent vers l'un ou l'autre, car ce ne sont que les points sur un plan incliné sur lequel agit l'inexorable loi de gravitation.

Vouloir échapper aux effets de cette loi sans redresser le plan, c'est-à-dire sans cesser d'être démocrates, c'est demander l'impossible.

Il faut reconnaître que la démocratie a supprimé certaines injustices et défectuosités sociales, mais à leur place, elle n'a jamais pu mettre rien de meilleur.

Que les démocrates choisissent donc, soit le printemps qui conduit aux chaleurs estivales, soit l'automne, qui est l'antichambre des brumes et des frimas, puisqu'ils aiment la température tempérée, mais qu'ils ne se plaignent pas de ce que les choses évoluent selon le plan de la nature et, s'ils craignent l'hiver, qu'ils se fassent les artisans de ce qui mène à l'été, car en politique il n'y a pas de verbe « être », il n'y a que le verbe « devenir ».

Après la chute de l'empire romain, il s'est formé en Europe un ordre nouveau, qu'on appelle l'ordre féodal.

Cet ordre était basé sur une double hiérarchie

civile et religieuse, avec le Pape et l'Empereur à leur tête.

Malgré des luttes nombreuses dans son propre sein, surtout entre ces deux pouvoirs, luttes qui, en fin de compte, n'étaient que des querelles de famille, cet ordre a duré plus de dix siècles dans sa plénitude, et ensuite plus de deux siècles dans sa décrépitude. Ses vestiges ont même végété jusqu'à nos jours.

Son principe primordial était la théorie dite « par la grâce de Dieu », par conséquent, la première personne était le Pape, vicaire de Jésus-Christ, et après lui, les Rois, également en vertu de leur sacre, lieutenants du même Chef Suprême invisible.

Comme les privilèges jouaient un grand rôle dans ce système, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait eu de nombreux ennemis. Seulement si cela avait été tout, ces ennemis l'auraient attaqué, chacun de son côté, pour des causes et avec des méthodes différentes. Or, il a été attaqué et finalement démoli suivant un plan d'ensemble savamment combiné et impeccablement exécuté pendant plusieurs siècles.

On a fait les choses graduellement et avec une circonspection admirable, dont il serait enfantin de supposer, comme le font beaucoup de gens instruits, que cela s'est fait tout seul.

En général, rien ne se fait tout seul dans la

nature et dans la vie. Un corps ne pourrit pas, quelque chose, des êtres vivants le « pourrissent ». Un homme ne vieillit pas, ne meurt pas, quelque chose le fait vieillir et mourir, sans quoi il serait immortel, par la force d'inertie. Dans chaque destruction, comme dans chaque construction, il faut un agent. Si l'une ou l'autre se fait d'après un plan rationnel et intelligent, l'agent doit être, dans la même proportion, rationnel et intelligent. Si nous ne voulons pas admettre un agent spirituel ou occulte, nous sommes forcés d'admettre un agent humain, à moins que nous ne cherchions, pour ne pas convenir de quelque chose qui nous déplaît, à tourner la difficulté avec un simple mot, qui reste lui-même à expliquer, car il ne veut rien dire, comme instinct de la race, de l'histoire, etc.

Il fallait une stratégie pleine d'esprit de suite pour exécuter ce plan et remporter la victoire finale sur un adversaire infiniment plus fort. Pour y arriver, on a commencé par diviser l'ennemi en poussant les éléments très élevés en grade à la révolte contre le plus élevé et en laissant tous les autres dans une neutralité passive et ignorante.

L'assaut contre le Pape a été mené par les Princes et même par les Rois, en d'autres termes, contre ce qui dispense la légitimité par ce qui bénéficie de la légitimité.

L'équilibre logique était rompu. Depuis la Réforme et la guerre de Trente Ans, malgré de brillants mouvements de retour, qui n'étaient que des zigzags, ce fut le commencement de la fin.

Ensuite, les rois et les ministres se sont mis à supprimer graduellement le rôle féodal des grands vassaux et sous prétexte de raffermir momentanément les trônes, faisaient autour d'eux un vide que de simples gentilshommes de cour ne pouvaient à la longue combler.

Il faut se rappeler que le système féodal n'était pas seulement un régime monarchique et aristocratique, mais plutôt une sorte de hiérarchie de souverains. Le monarque régnait, ou au moins en principe devait régner en vertu de l'investiture de l'Église, il était couronné par le primat, comme l'empereur l'était par le pape ; les princes et les ducs régnaient eux aussi, d'après les mêmes droits héréditaires, confirmés par l'investiture royale ; il en était de même, au troisième degré, des comtes, des barons et des petits gentilshommes.

Par suite de la disparition du chaînon d'en haut, qui était Rome, et du chaînon d'en bas, qui était la noblesse féodale, effectivement régnante sur ses duchés, comtés, etc. devenus provinces, la royauté s'est trouvée sans appui naturel de même provenance et essence, car le principe d'hérédité et de légitimité était désormais vir-

tuellement entamé, sinon détruit par ceux-là même dont il était la raison d'être.

Les temps étaient mûrs pour la Révolution N° 2 qui devait cette fois mordre à pleines dents au second degré de la hiérarchie féodale, à la monarchie.

Ce sont les gentilshommes qui ont commencé, car ils pouvaient se considérer, depuis Richelieu, comme des prolétaires, et ils croyaient, comme l'avaient cru les rois de la Réforme, que la révolution s'arrêterait à leur hauteur. Leur déception fut cruelle et sanglante.

Les bourgeois ont continué et ont, pour cette fois, gagné la partie, car la mer, après un court raz-de-marée, est revenue se placer plus à gauche qu'auparavant et juste au niveau de leurs épaules.

Au XVIe siècle, tombait la tête de l'édifice et la source première du principe, au XVIIe siècle un des chaînons, au XVIIIe toute la moitié supérieure de la construction.

Avec les campagnes napoléonniennes, le caractère des armées a changé, processus déjà commencé par Frédéric II, ce qui faisait perdre de plus en plus à l'ordre équestre sa raison d'être. Un nouveau chaînon de la hiérarchie féodale perdait sa racine ; sa force passait dans le peuple avec les fusils et les canons.

Les dernières ressources du monde féodal étaient anéanties, ce qui restait ne tenait plus

que par la force d'inertie, n'attendant qu'un bon coup de vent pour crouler.

Les nombreuses réformes démocratiquement constitutionnelles de 1848 semblaient parachever le triomphe de la démocratie bourgeoise. Il fut de courte durée, car il ne pouvait en être autrement. Le principe consistant et logique en lui-même d'un ordre allant de haut en bas étant aboli, il y aurait eu inconséquence à ce qu'il persistât à partir d'un échelon donné. Une fois qu'on était sorti de l'équilibre horizontal et qu'on s'était mis sur le plan incliné, on ne pouvait que rouler plus bas. C'était réglé et facile à prévoir pour ceux dont la vue ne se borne pas à l'immédiat.

La bourgeoisie démocratique a déjà eu dans plusieurs grands pays le sort qu'elle avait fait subir à la monarchie et à l'aristocratie, comme la royauté avait payé cher auparavant son infidélité au Saint-Siège et l'aristocratie ses frondes envers la royauté.

Cependant, malgré ces leçons de l'histoire, si rationnelles et si claires, là où elle tient encore, la démocratie dite modérée continue la même illusion et croit qu'elle pourra dire à la mer : « tu n'iras pas plus loin ». Elle persiste, par habitude, à ne redouter que ce qui vient (dans son imagination) de plus haut et ses représentants affirment qu'ils n'ont pas d'ennemis à gauche.

Tout cela, malgré ce qu'elle lit dans l'histoire, ce qu'elle voit dans la moitié de l'Europe et ce qu'elle entend dans tous les pays y compris ceux où elle n'a pas perdu pied encore !

Nous sommes probablement au dernier acte de ce drame de plusieurs siècles, mais le rideau n'est pas encore tombé et nous ne connaissons pas l'épilogue.

Pouvons-nous douter qu'il y ait toute une suite ininterrompue de cerveaux suivant le même programme et ayant présidé à l'exécution si diaboliquement rationnelle de ce plan ?

Le conseil satanique de révolte (je ne veux point servir) et de désobéissance (faites comme j'ai dit et vous serez libre) y a été donné à tous ceux qui avaient quelqu'un au-dessus d'eux, en commençant par les rois, pour en finir avec les prolétaires ; rois contre l'Église, nobles contre rois, bourgeois contre nobles, ouvriers et paysans contre bourgeois, de façon que toute la hiérarchie se démolisse elle-même graduellement, en commençant par ses cimes.

Il fallait qu'il y eût pour cela une autre hiérarchie cachée qui ait voulu se substituer à l'ancienne, car la rébellion simple, l'anarchie, n'est qu'un mouvement élémentaire, négatif, qui, par définition, ne peut pas agir avec cette conséquence et cet esprit de suite.

Le hasard, voilà un mot dont on abuse étran-

gement à notre époque, quand on ne veut pas voir quelque chose, au point de lui prêter des explications où le nombre des coïncidences aurait deux fois suffi pour établir des certitudes dans les sciences appelées exactes.

Cependant, les effets rationnels ont des causes rationnelles, et qui est le « un » qui a pu vouloir aussi exactement et aussi patiemment, dans tous les pays, depuis plusieurs siècles et avec les mêmes procédés partout, la destruction de l'ordre chrétien ?

Tous mes lecteurs ont certainement trouvé la réponse qui n'est pas plus difficile que celle de la couleur du cheval blanc de Henri IV.

Ce *un* ne peut pas être la *libre pensée*, car pourquoi ce que nous appelons de ce nom ne s'exerce pas contre l'islamisme, le boudhisme, le judaïsme, mais seulement contre le christianisme et tout particulièrement contre le catholicisme : elle se déchaîne avec le sectarisme le plus implacable et devient de la bave bouillante, pendant que les adeptes de cette libre pensée prétendue rationnaliste prennent souvent un véritable plaisir à exhiber les superstitions les plus mystiques et les moins positivistes de l'occultisme et de la magie et affectent parfois une admiration béate pour les fables les plus invraisemblables contenues dans certaines croyances orientales ou païennes ?

Ce *un* ne peut pas être la démocratie telle quelle,

pour la raison que la démocratie même à notre époque n'est pas *un*, nous voyons la démocratie sociale qui regarde comme réactionnaire la démocratie bourgeoise et dans le sein des deux nous apercevons mille fractions qui se considèrent réciproquement soit comme rétrogrades si elles regardent de gauche, soit comme subversives si elles regardent de droite.

La démocratie laissée à elle seule (ce qui, de nos jours, arrive rarement en pratique) n'est pas un élément homogène qui est partout toujours le même. Ses revendications se modifient selon les conditions politiques, l'état économique et les rapports sociaux des contrées où elle sévit, de sorte qu'il serait difficile de lui trouver même aujourd'hui un dénominateur international commun.

Dans chacun des pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, les hommes réclament autre chose sous le couvert du terme générique et discret de libéralisme et de démocratie, alors que dans tous ces pays les Juifs veulent toujours les mêmes choses comme si tous n'étaient qu'un seul homme.

Remarquons ce qui, aux yeux de la propagande qui fabrique l'opinion, constitue l'arithnographe, étalon de la pureté démocratique, et nous verrons que c'est partout le degré de respect, d'égards et de privilèges qu'on accorde aux Juifs.

D'un autre côté, nous ne trouvons pas de raisons logiques pour l'aversion historique et implacable que presque toutes les mentalités révolutionnaires et démocratiques n'ont cessé de nourrir envers l'Église catholique et la pensée du Christ, qui fût pourtant le premier libérateur même temporel de l'humanité souffrante, le premier niveleur des classes, le premier qui parla de fraternité, stigmatisa l'injustice des grands et exalta les pauvres et les humbles, pendant que les démocraties et civismes ostiques, dont se réclament parfois nos humanitaires hypocrites, s'arrêtaient devant l'esclavage, qu'elles trouvaient juste et légitime dans ses plus atroces pratiques.

L'Église n'a rien d'incompatible avec la démocratie, la liberté, l'égalité, la justice, la fraternité, à condition qu'on prenne les mots dans leur signification véritable. Elle n'a rien d'incompatible avec les justes revendications de la classe ouvrière et pour prouver cela nous n'avons guère besoin de remonter aux origines et il nous suffirait de citer des encycliques contemporaines et le mouvement social qu'elles ont provoqué, qui est en train de gagner du terrain sous nos yeux.

En un certain sens, — le bon — l'Église catholique est démocratique, point n'est besoin de titres pour y entrer et même en devenir le chef.

A travers l'histoire, la démocratie ne nous apparaît pas comme quelque chose de permanent,

pendant que le *un* en question s'identifie avec tout esprit de révolte et est permanent.

L'homme et tout ce qui est humain change, mais ce qui est divin et ce qui est anti-divin reste, l'Église et la Synagogue.

Les Pharisiens, les Saducéens et les Hérodiens, toujours juifs et toujours les mêmes, circulent parmi nous. Ils se querellent entre eux, mais sont toujours d'accord quand il s'agit de Jésus. Les populaces prêtes à crier : « Hosannah » à l'innocence, mais qu'ils ameutent pour hurler : « Crucifiez-le » remplissent nos rues et Pilate, qui se lave les mains parce qu'il craint César et l'opinion, est notre contemporain, l'un de nous.

Ce n'est pas seulement sur les autels que se perpétue mystiquement le sacrifice du Calvaire, c'est dans l'histoire. L'Europe, qui possède la force, mais qui se lave les mains pendant qu'on massacre les innocents en Russie, pendant qu'on vole soi-disant légalement en Pologne et dans d'autres pays de l'Est, n'est-ce pas Pilate ? Elle n'est pas juive, mais elle laisse faire les Juifs et subit leur influence. La procédure et les prétextes changent, mais le fond reste le même.

Le juif qui se croit tolérant et libre-penseur, mais qui devient fanatique quand il s'agit d'une chose, — la seule importante — n'est-ce pas le Saducéen Caïphe ? L'échappé des ghettos d'Orient, qui rumine sa rancœur et sa vengeance millénaire,

qu'il traduit par des invocations pieuses à l'humanitarisme universel, au communisme, à la fraternité, n'est-ce pas le Pharisien ? Le Juif de la haute, snob, amoral et, en apparence, bon enfant, qui invite à des fêtes splendides les courtisans de César et se moque de sa religion comme de celle des autres, mais chez lequel la voix du sang se réveille quand il s'agit de Jésus, n'est-ce pas le Hérodien ?

Voilà donc le *Un* historique et permanent, auquel ont profité tous les désordres, toutes les révolutions et tous les libéralismes, à lui seul, à l'exclusion de tous ceux auxquels les aventures et les éruptions de folie étaient censées profiter.

Voilà le *un* immortel dont la démocratie de notre époque n'est que le bouillon de culture idéal, mais en somme relativement accidentel, cependant que sans ce milieu plastique et incohérent, il ne saurait être nocif comme le ferment qui lui donne la solidité uniforme et la résistance à toute épreuve.

Parmi les êtres à forme humaine, seul le Juif remplit les conditions essentielles. Bien que physiologiquement il meure, il est psychologiquement permanent, immortel, perpétuel.

Pendant que le Désir, le Rêve, l'Intérêt et l'Idéal de l'homme évoluent, son Idéal à lui reste toujours le même, toujours en marge de celui de l'homme, « maintenant, comme il était au

commencement et toujours, jusqu'à la fin des siècles ».

Seule l'Église catholique présente la même immortalité de substance malgré la mortalité des dépositaires permanents.

Seule l'Église et la Synagogue restent les deux points fixes de l'histoire, le pôle positif et le pôle négatif, les deux centres attracteurs et les deux noyaux concentrateurs qui attirent ou repoussent les molécules mouvants de l'humanité.

De même que l'Église a sa discipline, sa hiérarchie, son autorité, son message, son chef, qui réellement ne meurent jamais, de même indiscutablement il doit en être avec la Synagogue. De toute évidence, elle doit avoir son roi ou son pape, peut-être à plusieurs têtes qui ne meurt jamais, car s'il venait à mourir, la Synagogue serait morte.

Or, depuis des siècles, nous constatons l'intensité de sa vie et de ses effets, à perpétuité la même vie et les mêmes effets.

Tout ce qui est en dehors de l'attraction de ces deux pôles magnétiques de l'histoire n'est que provisoire, temporaire, occasionnel et n'a pas de vie profonde en soi, et les particules sociales égarées pour un temps dans des comètes vagabondes, dans les tourbillons éphémères de l'histoire, finissent toujours, tôt ou tard, par tomber dans l'un des deux champs de gravitation, dans celui

du *un* de droite, ou dans celui du *un* de gauche.

Voilà pourquoi tout ce qui n'est pas pour la *seule droite* est fatalement pour la *seule gauche*.

Le but que je poursuivais, en faisant cette longue digression, était moins de montrer le rôle du Juif et des sociétés secrètes par l'intermédiaire desquelles il sait agir, que de mettre en évidence ce que beaucoup de gens instruits s'obstinent à ne pas comprendre : c'est que toutes ces choses, comme judaïsme, socialisme, bolchévisme, égalitarisme, humanitarisme, république, démocratie, positivisme, matérialisme, scientisme, naturalisme, panthéisme, athéisme, qu'elles soient scientifiquement abstraites ou concrètement agissantes, que leurs procédés soient drastiquement virulents ou apparemment modérés, qu'elles soient politiques, économiques, sociales ou seulement académiques et mentales, se tiennent mutuellement entre elles, de sorte que tout renforcement, comme tout échec à l'une, devient mécaniquement et automatiquement un renforcement ou un échec à toutes les autres.

Il en est de même de ces choses comme christianisme, catholicisme, monarchisme, aristocratie, conservatisme, propriété, traditionnalisme, spiritualisme, hiérarchisme, monothéisme, qui forment le camp opposé et sont activement ou passivement solidaires les unes des autres.

Les premières cherchent, en théorie, un ordre

renversé, qu'elles appellent progrès, et, en pratique, établissent le désordre et la dissolution incohérente.

Les autres se tiennent à l'ordre chrétien avec les évolutions rationnelles et normales qu'imposent les circonstances changeantes, mais elles dédaignent les mirages dans les déserts, parce qu'elles savent où ils conduisent et dans quel esprit on cherche à y conduire l'humanité.

Il n'y a donc en réalité dans le monde des faits, comme dans celui des idées, mères de ces faits, que deux camps véritables, deux partis, une Droite universelle et une Gauche universelle, l'une comme l'autre en principe *une et indivisible.*

Toutes les catégories de « centres parlementaires » et toutes les nombreuses variétés de « droites » et de « gauches » dont les longues et compliquées nomenclatures remplissent les feuilles quotidiennes et périodiques de tous les pays ne correspondent qu'à des besoins accidentels superficiels et tactiques des divers corps constitués et de la politique au jour le jour.

Je dois donc bien souligner que j'entends par « Droite » et « Gauche » deux types de mentalités et d'affinités humaines qui ne sont et ne peuvent être que deux dans le monde chrétien entier.

Tout ce qui est en dehors peut s'agiter beaucoup en politique, mais, de fait, *ne vit pas politiquement et socialement*, et ne constitue que de la matière

plastique, malléable et amorphe que doit chercher à pétrir à son image l'un des deux grands courants historiques mentionnés.

Pour le faire, chacun d'eux doit avant tout bien savoir distinguer, à travers toutes les apparences contradictoires et tous les camouflages politiques et scientifiquement théoriques, le vrai visage de ceux de même essence et de ceux d'essence contraire, pour pouvoir grouper en rangs serrés autour de lui tout ce qui est de même électricité, tous les amis historiques et permanents, en éclairant au besoin leurs impulsions instinctives et demi-conscientes.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

RÉALISATION DE LA SUPERNATIONALE DROITE EN COMMENÇANT PAR LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. A SA BASE L'ÉGLISE CATHOLIQUE UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER

Réalisation de la supernationale droite en commençant par la France et l'Angleterre. A sa base l'Eglise catholique universelle.

Pour arriver à la mobilisation de toutes les droites dans tous les pays sous une seule et même bannière, afin de lutter victorieusement contre la démocratie menée par les Juifs, il faudrait constituer une Ligue de Défense dont j'ai tracé déjà l'ébauche dans un autre ouvrage [1] et que j'ai appelée « La Supernationale Droite ».

Il serait suffisant, pour le moment, qu'elle se constitue en France, en Italie et en Angleterre et y forme un bloc puissant. Tous les éléments sympathiques des autres pays se joindraient automatiquement à ce grand noyau d'attraction magnétique.

Le grand obstacle n'est même pas la veulerie et le manque de solidarité des non-Juifs, car ils en ont parfois dans les relations commerciales aux avantages optiquement immédiats.

Il consiste principalement dans le défaut de perception où se trouvent les amis et les alliés

1. *Le Peuple-Roi.*

naturels et les ennemis déguisés, tant dans le monde des hommes que dans celui des idées apparemment abstraites, mais conséquemment effectives et pratiques.

Nous pouvons trouver dans notre propre camp des idées que tous nous ne partageons pas au même degré, ou même ne partageons pas du tout, comme il y en a dans le camp démocratique adverse qui pourraient nous paraître tout à fait acceptables. Cependant, la discipline du parti peut et généralement doit exiger que ni les unes soient rejetées, ni les autres acceptées, et cette discipline doit être respectée, car ce qu'elle propose est le fruit de méditations analytiques sur les dessous et conséquences ultérieures souvent savamment dissimulées, ainsi que d'un coup d'œil synthétique sur les rapports entre des choses souvent différentes et mutuellement indépendantes à première vue.

Cette discipline à l'égard de tout un ensemble d'idées et d'actions, à laquelle doivent se plier les appréciations individuelles et passagères, voilà le grand écueil et je dirai même, peut-être le seul vrai écueil de la Supernationale Droite.

Nous venons de dire que la France et l'Angleterre et, depuis le coups d'État fasciste, l'Italie, sont les pays où devrait commencer à prendre pied l'union sacrée de toutes les mentalités droites de l'action et de l'idéal humain.

. Il ne saurait en être autrement, parce que ce sont les puissances directrices qui font loi et donnent le ton dans le camp victorieux de la guerre et que la paix entre les adversaires n'étant qu'extérieure et forcée, et ne constituant ni unification des besoins, ni réconciliation des esprits, ni pacification réelle en général, aucune association d'énergie, pas plus qu'aucune communauté d'aspirations, dans aucun ordre d'idées, ne pourrait être pratiquement réalisée entre ces deux camps qui continuent à se regarder, et non sans cause, avec défiance et hostilité.

C'est précisément cette Supernationale devenue puissante et vigoureuse qui devrait faire provoquer une révision de fond en comble des traités, élaborer une nouvelle carte, une nouvelle configuration des frontières et des influences et un nouvel équilibre des intérêts, où ces derniers cessant d'être divergents et de n'être que des négations mutuelles, ne s'opposeraient plus à une pacification véritable de l'Europe.

Il faut donc que préalablement elle existe et soit assez forte pour que son orientation politique puisse peser dans la balance. Pour cela, il faut qu'elle fasse comme la juiverie, que d'emblée elle s'implante en plein centre moteur de ces organisations politiques qui peuvent parler et imposer l'obéissance, et non de celles dont le rôle se borne à se plaindre et à protester.

Or comme c'est de Londres et de Paris que viennent les paroles de commandement, c'est là qu'elle doit établir sa demeure et son centre d'action, d'où elle pourrait s'étendre d'abord aux contrées de l'ancienne Entente, et ensuite, si elle réussit dans son œuvre de réconciliation intéressée, à tous les peuples de l'Europe.

Sa souche doit donc être la France et l'Angleterre.

Mais si son fondement physique doit être fait avec le ciment et l'argile de ces deux nations, tout ce qui est appelé à nouer la charpente et à constituer la colonne vertébrale de l'organisme ou du squelette de l'édifice doit provenir d'une substance appartenant à la fois à toutes les nations et à aucune en propre.

Nous voyons que toutes les internationales gauches s'appuient sur un élément international de naissance, ou si l'on préfère, sur une nation internationale qui est la juiverie. Elle en constitue comme le sang, siège de la vie, lequel circule à travers tous les organes, appartient à tous, sans pour cela appartenir à aucun en particulier.

Nous ne connaissons pas de forte organisation démocratiquement internationale qui puisse vivre effectivement et se passer de l'élément juif, parce que cet élément est le seul à gauche qui ait la double qualité (négative pour les droites et posi-

tive pour les gauches) d'être international par essence, c'est-à-dire de représenter la collectivité par rapport aux unités nationales et, à la fois, d'être une nation, parce qu'il possède cette cohésion et cette consistance qui est le privilège exclusif de l'unité.

Dans la collectivité internationale des gauches, l'élément hébraïque représente l'unité dans la diversité, sans laquelle cette diversité prendrait le dessus.

Si nous voulons créer à droite une organisation similaire, qui soit viable, durable et effectivement vivante, nous devons rechercher si nous possédons quelque chose qui puisse remplir la même fonction indispensable de principe d'unité dans la diversité, contrebalançant harmonieusement cette dernière.

Et ici nous apercevons le grand obstacle à la réalisation de notre plan, obstacle presque insurmontable, uniquement grâce à l'aveuglement doctrinaire et à la myopie politique de beaucoup de nos contemporains, car ce principe, ce ferment, ce levain extra-national et en même temps national qui serait susceptible de remplir dans notre camp exactement la même fonction que celle du panjudaïsme dans le camp adverse, nous l'avons, mais nous devons aller le chercher à Rome.

L'Église catholique réalise, quoique d'une manière et dans un esprit très différent, le même idéal que la juiverie, car elle est à la fois comme

une unité nationale en elle-même, tout en étant nationale par rapport à chaque nation.

Son unité est spirituelle, non ethnique, mais elle n'en est pas moins absolue que l'unité ethnique israélite, peut-être même davantage, dans un certain sens, mais comme elle n'est pas ethnique, elle devrait précisément d'autant moins choquer le nationalisme ou l'irrédentisme le plus chatouilleux. Un catholique français, anglais ou allemand est *complètement* Français, Anglais et Allemand, ce qui n'est pas le cas avec le Juif dans la même situation, parce que le catholique a un idéal au-dessus des nations, à la même hauteur *au-dessus* de chacune, mais il ne saurait en avoir *entre* les nations, ni dans une nation, au préjudice des autres, car il n'a pas de foyer en dehors de sa nation. Rome n'est pas en Italie, pas plus qu'en France, ou en Amérique. Bien que le Pape, le secrétaire d'État et la majorité des cardinaux soient Italiens, la politique pontificale n'est nullement italienne. Et cela tout le monde sera forcé de le reconnaître.

Cela correspond directement à ce que devrait être une Supernationale Droite : pour aucune nation contre une autre, mais dans chaque nation pour quelque chose et contre quelque chose, mais sans aucun idéal et sans aucun foyer, en dehors d'aucune de ces nations et en contradiction avec leur activité purement nationale.

L'Église catholique ne possède donc pas les désavantages, les inconvénients que doit présenter la juiverie à tout patriote et à tout nationaliste, elle ne vise pas à la conquête économique du monde et n'est pas là en concurrence avec aucun intérêt. Elle est différente de la juiverie dans les côtés nationalement et économiquement négatifs de cette dernière, par rapport à tout État, mais elle en possède l'élément positif, concentré et unitaire. Elle a encore un autre avantage, qui n'est pas le moindre : c'est que, de même que la juiverie, elle continue, par ces temps de suffrage universel, de confusion et d'incompétence, à être dirigée, non par des opportunistes débrouillards, se débrouillant au jour le jour et au petit bonheur, mais par une élite intellectuelle provenant de la sélection.

On ne se rend pas compte, dans les masses, par combien d'éliminations successives doit passer un homme pour arriver à un rôle prépondérant dans la hiérarchie ecclésiastique.

On n'acceptera pas dans un séminaire quelqu'un dont la mauvaise conduite et réputation soit connue et dénoncée. S'il se fait accepter, il lui sera difficile de passer quelques années d'internat sans se trahir, étant sans cesse sous le contrôle méticuleux de ses supérieurs.

La profession ecclésiastique ne constitue pas, par le temps qui court, une carrière bien enviable

pour des hommes sans vocation religieuse. La soutane, quoi qu'on en dise, est un costume gênant dans la vie, qui entrave beaucoup de mouvements. Ses profits sont maigres, si l'on songe que pour y arriver il faut à peu près le même temps que pour être bachelier, et pour être théologien accompli, il faut les mêmes études, quant à la durée et aux difficultés, que pour être ingénieur, médecin ou avocat.

Nous avons donc une première éliminatoire pour arriver au degré le plus inférieur du sacerdoce.

Il faut continuer à travailler obscurément et docilement, le vicaire sous la surveillance de son curé, le moine sous celle de son supérieur ou prieur ; beaucoup n'arrivent pas à être ce curé ou ce petit supérieur, et c'est entre les plus méritants et les plus distingués parmi ces derniers qu'on sélectionne les chanoines des cathédrales et les membres des chapitres provinciaux des ordres religieux. Ce sont ces chanoines et ces membres du chapitre qui élisent soit l'évêque du diocèse, soit le supérieur provincial, généralement parmi ceux qui ont fait leurs études plus élevées dans les facultés de théologie.

Quand il s'agit de l'archevêque métropolitain, les évêques suffragants de la province catholique, c'est-à-dire les chefs des diocèses, résultats eux-mêmes de plusieurs sélections, mêlent leurs voix

à celles du chapitre de l'église métropolitaine. Il faut une majorité absolue, c'est-à-dire les deux tiers des voix, et après cela la confirmation par Rome, qui n'est pas toujours certaine. Dans les pays de concordat, le souverain doit encore se prononcer et, de même que le pape, peut, au besoin, opposer son veto.

Dans les congrégations religieuses, le noviciat et ensuite la vie religieuse, toujours sous l'œil des préposés, est déjà un entraînement dont il n'y a pas d'exemple dans aucune profession, et cet entraînement est différent dans les ordres contemplatifs ou de recueillement intérieur, comme les Frères Mineurs, les Chartreux, etc. et dans ceux d'apostolat, comme les Dominicains ou Frères Prêcheurs, dont le nom est le programme, les Jésuites, qui sont la milice de l'Église, autre encore chez ceux qui sont destinés aux missions ou à l'érudition. Cet entraînement dans tous ces cas, développe des aptitudes différentes, mais toujours une qualité qui ne varie jamais et qui est précisément celle qui manque le plus à notre siècle, l'obéissance, et une autre tout aussi rare, le désintéressement, qui est la conséquence logique de la pauvreté obligatoire et d'un célibat altruiste.

Nous concevons facilement que pour arriver aux degrés supérieurs de la hiérarchie monastique, il faut briller tout particulièrement par les qualités spécifiques requises pour chaque ordre.

Il y a une première sélection pour être supérieur d'un couvent, avec en plus la confirmation par le supérieur provincial ; une deuxième sélection parmi ces supérieurs et confirmation du supérieur général, pour être élu supérieur provincial ; une troisième sélection parmi les provinciaux et confirmation du Souverain-Pontife pour être élu Général de l'Ordre.

C'est parmi les archevêques métropolitains (rarement les évêques) et les supérieurs généraux des ordres, que le Pape choisit les Éminences.

Nous voyons par combien d'éliminatoires successives il faut passer pour revêtir la pourpre et être membre du Sénat de l'Église romaine. Nous voyons combien d'entraînements divers et variés, avec toujours le dénominateur commun de l'obéissance, il faut avoir traversé pour être de cette assemblée, où il faut encore deux tiers plus une de toutes les voix pour élire le Pape, et ces voix proviennent de tous les pays du monde et sont par cela même imprégnées, dans un certain sens, par les tempéraments, les traditions et les civilisations différentes de leurs patries respectives.

Le Pape est la dernière résultante de toutes ces résultantes et les Cardinaux les avant-dernières. Et toutes les précautions humaines sont prises pour que ce soit un Sage, entouré de sages et il y a vraiment peu de chances pour que ce soit le contraire.

L'institution la plus démocratique de l'Église, son parlement, c'est le Concile Œcuménique, qui est l'assemblée de tous les évêques de la terre, avec le *Pape*. Nous avons vu déjà que l'évêque est le résultat de plusieurs sélections méticuleuses confirmées par Rome et l'État et c'est la réunion universelle de ces vieillards sélectionnés qui est dans l'Église la chose la plus relativement approchante du suffrage universel. Et encore, le Concile n'est souverain qu'en union avec le Chef de l'Église. Il suffirait que ce dernier en sorte, pour que les attributs d'instance suprême disparaissent et pour qu'il n'y ait plus qu'une simple réunion de prélats. Avec cela, les évêques, membres éventuels d'un Concile, ne peuvent pas se convoquer eux-mêmes : le Pape seul a la parole.

Tout est prévu pour empêcher l'anarchie, ainsi que l'incompétence et l'incohérence. L'Église ne peut pas être livrée à l'impressionnabilité de quelques électeurs ou députés électrisés par des gaillards entreprenants. La légèreté primesautière ainsi que les coups de hasard en sont bannis, parce qu'à sa tête sont des vieillards mûris par le recueillement et l'observation. L'habitude de l'exégèse logique a développé dans leur entendement cette analyse et cette synthèse appliquée aux événements de l'existence qui fait tellement défaut à nos contemporains. Les péripéties de l'histoire contemporaine, qui se déroulent sous

nos yeux, y sont jugées au point de vue historique, dans leur essence dégagée des contingences de l'heure qui passe, dans leur ensemble en union causale avec le passé et le futur, comme elles le sont par les Anciens de la Synagogue et non comme cela est pratiqué chez les débrouillards arrivés ou arrivistes, en quête d'applaudissements, de la politique moderne.

L'Église est, dans un certain sens, démocratique, car l'entrée et la gravitation jusqu'au sommet y sont libres, sans distinction de naissance, et que l'élection constitue une bonne part du système, mais cette électivité venant d'en bas est judicieusement tempérée par le besoin de la sanction d'en haut. Nous voyons des Papes et des Princes de l'Église sortis du peuple, en grand nombre. En plein Moyen-Age, Sixte-Quint débuta dans la vie comme gardeur de pourceaux et de notre vivant, Pie X appartenait aux couches les plus humbles de la population. Cependant, le principe est étymologiquement aristocratique : un enchaînement de sélections tendant à faire sortir de la foule par degrés de degrés et avec longues étapes de méditations et d'action pratique, dans un domaine plus vaste à chaque degré, le *meilleur*, et ce *meilleur*, une fois arrivé à son poste de commandement secondaire ou suprême, est le maître dont l'autorité vénérable est vénérée, indiscutable et indiscutée, et il n'est pas le jouet

et le serviteur terrorisé des couches qu'il a percées pour émerger au pouvoir, malgré qu'officiellement il se fasse humblement appeler « servus servorum Dei ».

Par ce court aperçu de ce qu'est, en réalité, l'Église Catholique, je me suis efforcé de démontrer, sans avoir recours à aucun argument théologique, qu'elle est toute désignée pour avoir dans l'union sacrée de toutes les droites la même part qui rend utile et même indispensable la juiverie dans celle des gauches.

Malheureusement, de nombreuses considérations absolument myopes, brillantes seulement par l'absence de tout jugement rationnel, qu'on a su habilement et gratuitement inoculer dans les mentalités passives, s'y opposeraient dans la pratique, au grand détriment de ceux qui devraient sentir la nécessité urgente d'unir tous leurs efforts pour repousser une invasion qui est dirigée également par des cerveaux, mais qui ne vient pas du cerveau, ni encore moins du cœur, mais du gros intestin de l'humanité.

C'est là le grand obstacle à la réalisation de la Supernationale droite dont je viens de parler.

Nous avons dit pourquoi c'est par la France et l'Angleterre qu'elle devrait commencer, en tâchant de s'implanter et de s'imposer en pleins centres de sensibilité et de mouvement de ces deux grands pays dont l'orientation politique et sociale donne

le rythme et fait loi dans l'ensemble des faits européens actuels.

Or, dès le premier pas, nous craignons de voir se dresser hostilement la mentalité anglicane et protestante de l'Angleterre, même dans les couches supérieures de la société réfractaire à tout compromis éventuel avec « l'Évêque de Rome », par suite d'un simple automatisme traditionnel qui date de Mary Tudor et de la Reine Élisabeth et dont au XXe siècle on n'a pas encore su se débarrasser.

Il serait difficile de croire, pour des personnes qui ne connaîtraient pas la mentalité par ailleurs si logique et si raisonnable des Anglo-Saxons, que de l'autre côté de la Manche il y a des gens supérieurement doués et sincèrement chrétiens qui cependant regardent avec la plus indulgente bienveillance le rabbinisme puritain des pharisiens modernes de la démocratie égalitaire, mais pour lesquels le papisme est la grande insanité et la superstition par excellence avec laquelle même un pacte purement politique équivaudrait à une sorte de contrat avec le diable.

Le plus curieux, c'est que ce préjugé tellement bizarre existe même dans la classe moyenne et jusque dans l'aristocratie, c'est-à-dire parmi les hommes intelligents et évolués qui connaissent la vie et le monde, ont beaucoup voyagé dans les contrées catholiques, sont personnellement liés

avec de nombreuses victimes de la « superstition jésuite » et ne sont pas des inconnus dans la société romaine.

Ils devraient pourtant comprendre qu'il ne s'agit, pour le cas qui nous occupe, que de politique et non de religion et que personne ne songe à leur faire abjurer l'anglicanisme, ni même la moindre des sectes protestantes, qui pullulent dans le Royaume-Uni, aujourd'hui si désuni.

Nous avons dit que pour former une Ligue vraiment vivante et solidaire, la condition préliminaire est de savoir bien discerner les amis et alliés historiques et potentiellement permanents des ennemis correspondant à ces adjectifs, et ne pas oublier que dans la vie courante d'une année, d'une décade ou d'une vingtaine d'années, c'est souvent le contraire qui peut paraître vrai à des esprits myopes et superficiels dans leurs opportunismes immédiats, c'est-à-dire que des ennemis historiques, irréductibles et implacables par l'essence même de leur gravitation, peuvent, pour des raisons tactiques, quelquefois importantes, à un tournant donné des événements, nous paraître des auxiliaires précieux, de même que l'inverse peut se produire et notre imagination peut voir des ennemis permanents dans des adversaires occasionnels.

Si nous voulons agir comme des sages qui voient l'enchaînement des effets et des causes dans l'his-

toire et non comme des opportunistes et débrouillards de la politique au jour le jour, si nous voulons posséder la cohésion efficace et puissante de nos adversaires, nous devons agir comme eux et vaincre cette première difficulté qui se dresse devant nous au carrefour des routes.

Mais si nous voulons agir *historiquement*, comme des sages, nous devons, dans le faisceau de notre effort commun, donner la place prépondérante qui leur est due aux éléments historiques qui sont en nous et que la perfidie intelligente de nos ennemis essaie, par tous les moyens, de discréditer et d'avilir à nos yeux. Ces éléments sont : L'Église universelle, le dynastisme et l'aristocratie.

Quand, de notre côté, nous essayons de discréditer l'élément qui dans le camp démocratique donne la cohésion et la force, nous voyons bien que cela ne prend pas et ne réussit guère, car derrière cette tranchée immuable de l'histoire, des gens plus obéissants et plus disciplinés sentent trop bien la nécessité de la Juiverie qui, elle aussi, constitue une tradition inébranlable et une continuité historique, quelque chose comme le ciment de ce camp adverse, sans lequel il se dissoudrait en énergies individuelles et centrifuges.

Imitons donc cette perception historique de nos ennemis qui savent passer outre à des sympathies et à des antipathies personnelles et acci-

dentelles, quand ils ont en vue l'acheminement rationnel vers le triomphe de leurs idées. Ne soyons pas moins perspicaces qu'eux, si nous voulons nous sauver, en arrêtant leur marche triomphante, car autrement, nous serions vaincus et politiquement exterminés, sans même la gloire de combat, comme sont tombés, au simple bruit de trompettes de leurs pères, les remparts de Jéricho.

Je ne me dissimule pas les préjugés invétérés et irrationnels qu'il y aurait à surmonter et la dose de discernement et de compréhension historique qu'il faudrait inculquer à ces millions de nos contemporains dans tous les pays, qui souffrent des mêmes misères et partagent, au fond, les mêmes dégoûts, mais je crois que c'est dans cet enfantement laborieux que réside la plus grande difficulté pour la constitution de notre Supernationale Droite.

Je dois rappeler ici, en passant, comme je l'ai expliqué dans un autre ouvrage [1], que si j'appelle ma conception « supernationale » et non « internationale » c'est principalement pour éviter un malentendu fâcheux, pour bien marquer que ce n'est pas quelque chose de vaguement antinational, ni même d'extra-national, qui tâche de s'infiltrer entre les nations pour disjoindre les

1. *Le Peuple-Roi*

interstices et les parois, mais bien diamétralement le contraire, l'union solidaire des nationalismes les plus intransigeants dans un même effort de leur parenté spirituelle intéressée pour vaincre et écraser tous les anti-internationalismes de gauche inspirés directement ou indirectement par la cohérence négative d'Israël et faisant consciemment ou inconsciemment le jeu de la Synagogue éternelle.

Si je n'emploie pas le mot « universel », c'est qu'il me paraît prétentieux et ne me semble pas bien à sa place quand il s'agit d'un parti, d'un groupe de principes et d'idées, d'autant plus que ma conception s'applique particulièrement à l'Europe.

On dit Église universelle, parce que les nations et les nationalismes sont, baignent dans l'Église, et que même ce bain les fortifie ; mais on dit la juiverie internationale car c'est quelque chose de distinct, qui est dans les nations et entre les nationalismes respectifs, et personne ne songe à se baigner dans cet acide, sauf ceux qui espèrent en retirer cet or que rien ne peut corrompre et qui peut tout avilir.

Ces difficultés ne pourront avoir des chances d'être surmontées que quand une pacification et une réconciliation générale aura remplacé la confusion chaotiquement hostile dans laquelle les nations se trouvent présentement, l'une à l'égard de l'autre.

Cet état de choses subsiste grâce aux efforts intéressés et supérieurement clairvoyants de nos ennemis communs dans toutes ces nations, de nos ennemis internationaux qui ne comprennent que trop bien la force que leur donne la guerre ouverte ou sournoise entre les traditions historiques et l'échec que leur confédération offensive et défensive constituerait pour eux.

J'avais indiqué le moyen radical de rendre cette pacification et cette réconciliation effectivement possible pour tous et j'ai eu soin de démontrer que seuls les intéressés la représentent comme un problème insoluble [1].

Puisque nous la trouvons réalisable et que nous savons que nos paroles n'auront pas d'effet sur des oreilles qui ont leurs raisons pour ne pas entendre, nous devons tâcher de nous unir entre nous, pour influer dans la mesure de nos forces et hâter, si nous pouvons, ou plutôt forcer, si nous le voulons bien, sa réalisation, prélude pour nous d'une possibilité de coalition universelle.

Bien que nous soyons malheureusement bien loin de la chose, nous devons supposer, à présent, pour notre narration, que ces écueils nous les avons évités, que ces obstacles nous en avons triomphé et que nous nous trouvons devant le fait accompli de notre Supernationale Droite,

1. *Pour sauver l'Europe —*
Peuples, voulez-vous manger ou être mangés ?

dirigeant de son siège social à Paris ou à Londres, les légions disciplinées de ses adhérents dans tous les pays de l'ancienne entente ainsi que dans les contrées neutres.

Nous allons donc continuer nos déductions, en nous fondant sur ce fait qui, hélas ! n'existe que dans notre rêve !

Récapitulons brièvement qui nous avons à conquérir et à combattre ?

A conquérir, une masse inerte, composée de myriades de volontés divergentes et même individuellement confuses, quelque chose de comateux et de scrofuleux, sans principe tonique ni un dynamisme commun qui lui soit propre, la démocratie théorique, en pratique le Peuple.

A combattre un ennemi invisible, mais que le raisonnement et l'intelligence peut nous rendre perceptible et qui est en train d'imbiber de son essence corrosive cette ouate incolore et inodore et à en faire du coton poudre pour faire sauter nos murailles et nos châteaux. Ne lui laissons pas achever tranquillement son travail, mais forçons-le dans ses repaires, attaquons-le.

Mais quel est cet ennemi invisible dont l'ubiquité, l'impersonnalité apparente et l'anonymat constituent le génie, dont la grimace hideuse transperce, comme derrière un voile, à travers tous les pores de la face vulgaire et austère du civisme démocratique, dont le rictus abominable

et diabolique se dissimule sous le masque grossièrement carnavalesque et hypocritement débonnaire de toutes les Mariannes depuis que le juste courroux de la Providence, en expiation de notre stupidité passive, nous en a infligé, d'Orient jusqu'en Occident, le règne vénal et sordide ?

De quels abîmes de turpitudes infernales est sortie cette pharisaïque et invraisemblable Justice qui consacre la contrainte et le vol au nom de la liberté et de la fraternité, au profit des plus nombreux, qui est la négation flagrante des catéchismes de tous les temps et aurait correspondu au péché mortel dans le Royaume de Dieu, mais constitue l'esprit des lois dans les républiques du diable ?

Où se trouve l'intelligence perverse ou perfide qui a inspiré ces pudibondes et nauséabondes idéolâtries, à l'usage des brutes cupides et des imbéciles vaniteux qu'on a su si astucieusement mettre en scène pour tromper les déshérités du sort et en faire une meute de chiens enragés ?

Ne connaissons-nous pas tous ce potentat privilégié de l'égalitarisme qui en mesure la pureté et la dose au degré de considération et d'obéissance qu'on lui accorde, qui fut le « Père du Mensonge et l'Homicide depuis le commencement » de la sainte colère évangélique, et qui est, en termes plus modernes, le fratricide de la fraternité calibanique, dite humanitaire ?

Ne le voyons-nous pas à l'œuvre dans tous les pays, en train de sucer le sang et de transformer en argent la sueur, ce libéral champion chevaleresque attitré de la veuve et de l'orphelin qui crie toujours « au voleur » pour faire arrêter les victimes qu'il dévalise, afin qu'elles lui restituent en surcroît ce qu'il n'a pas eu le temps de leur voler ?

Tous, à divers degrés, directement ou indirectement, nous avons subi ou senti son joug démagogique, singulièrement combiné avec son impertinence ploutocratique.

Mais si nous nous donnons la peine de réfléchir, nous verrons qu'il n'y a pas lieu de trop frémir devant son importance qui n'est que toute relative et faite uniquement de notre apathie inconsciente.

De lui-même, sans nous, il ne peut rien contre nous. Il est semblable à un fantassin désarmé, incapable de brûler les incommensurables distances de son orgueil séculaire et si notre bêtise n'égalait pas sa sagesse, il ne serait jamais parvenu à « marcher sur le monde à grandes enjambées », selon les prédictions bibliques.

Il lui faut pour cela être hissé sur le cheval de bataille de sa puissance et de sa fortune, sur cet animal en chef de l'époque de l'absurdité et de l'aberration collective. Avec le fouet et la caresse, il sait le monter en haute école et lui faire exécuter

les plus belles et lucratives pirouettes, sans que la bête obéissante et asservie ne se cabre jamais qu'à son commandement et ne soit dangereuse que pour les passants.

Désarçonnons Israël le cavalier et laissons-le aller en paix et vaquer à pied à ses affaires, car sur ses propres jambes débiles, il ne peut plus faire aucun mal sérieux, et emparons-nous de la monture qui est la Démocratie, en substance l'étoffe de la démocratie, habituée à être maniée et à toujours obéir à la main qui sait conduire et à l'éperon qui sait sévir, et dressons-la à notre école et dans nos manèges pour le salut de l'humanité.

Qu'aurions-nous éventuellement de notre côté ? Également et pour le même poids de matière inerte que nous pourrions employer tout aussi avantageusement si notre organisation et notre concentration étaient à la hauteur.

La Supernationale Droite, bâtie sur les dynamismes tout aussi traditionnellement historiques de la chrétienté, de l'Église et des principes monarchiques et aristocratiques, serait appelée à jouer ce rôle. Une fois surmontés les obstacles mentionnés, rien ne s'y oppose et cela ne dépend que de notre volonté collective.

CHAPITRE II

ORGANISATION FINANCIÈRE DE LA SUPERNATIONALE.

CHAPITRE II

Organisation financière de la supernationale.

Nous avons dit que le Crédit judaïquement international a su s'imposer, le jour où sa propension progressive le lui a permis, comme intermédiaire entre contribuables et États de nationalités différentes, lançant la mode anti-économique en principe des emprunts internationaux et l'exploitant intelligemment pour charrier l'or du monde vers un réservoir extra-national.

Les ravages des guerres et des révolutions et la destruction moins optiquement ostensible, mais tout aussi onéreuse et effective, opérée par les stagnations économiques provoquées elles-mêmes par les attentats criminellement déments de la mise en pratique aveugle des doctrines du sectarisme démocratique ont admirablement servi les desseins des Juifs et leurs intérêts les plus évidents, pour des raisons multiples que nous avons eu soin d'approfondir.

Entre autres conséquences, ces exploits de l'humanitarisme et de l'égalitarisme que nous devons en majeure partie à la générosité passablement intéressée du peuple élu, ont eu pour

effet de forcer beaucoup de nations à recourir à la voie désavantageuse des emprunts internationaux dans une mesure qui dépasse tout ce qui a été vu précédemment.

D'autres collectivités ont été jetées, pieds et poings liés aux pieds d'Israël, qui a vu de cette façon des communautés entières et des États ironiquement appelés souverains, devenir à son égard des sortes de commandités et de tributaires.

Enfin la terre, mère nourrice du genre humain, cette base solide de toute richesse, qui manquait encore à sa toute-puissance, a été mise indirectement sous son emprise financière, par conséquent sous sa domination effective, par l'imbécilité hystériquement populiste et la générosité démocratique de certaines républiques de l'Est qui lui ont, de cette manière, — évidemment avec les biens volés qui ne leur appartenaient pas, — royalement payé la part prépondérante qu'il a prise à leur confection.

A côté des Juifs, mais consciemment ou inconsciemment dans la même orbite, beaucoup d'autres catégories de citoyens se sont enrichis outre mesure et il serait exagéré de dire que seuls les Israélites ont bénéficié de cette mutation foudroyante de fortunes. Cependant, ce nouveau type de richesses a un caractère moins indépendant par sa structure, plus liquide, et il offre plus de prise à la mainmise du crédit, de sorte que là aussi,

comme par hasard, Israël se trouve ne pas avoir été oublié, en dernier ressort. Avec cela, ces nouveaux riches ont la reconnaissance du ventre et même s'ils sont trop bornés pour avoir jamais réfléchi sur les dessous des problèmes économiques et sociaux, ils sentent instinctivement leur solidarité avec un état de choses et d'esprit qui leur permet de faire d'aussi rapides carrières.

Mais le crédit a existé de tous les temps et il n'est nullement anti-économique par lui-même, au contraire, il constitue, en temps normal, c'est-à-dire en temps de discipline sociale et d'ordre hiérarchique, un facteur précieux de l'économie nationale et universelle.

Ce n'est pas le crédit comme tel qui est coupable, mais le caractère spécifique qu'a su lui imprimer, et le rôle que seule peut lui faire jouer la solidarité internationale du panjudaïsme et du cryptojudaïsme dans l'engrenage ténébreux des démocraties modernes, et ce crédit n'est qu'un outil innocent en lui-même, pour faire circuler l'argent du monde jusqu'au moment où, à un brusque détour, sur un sentier escarpé, il perd pied pour disparaître pour toujours dans les coffres-forts du Trésor extra-national.

Le crédit, je le répète, n'a rien de négatif dans son essence et c'est même une nécessité pour toute société plus évoluée, par conséquent plus compliquée dans ses rouages. On le trouve même

à la base des sociétés primitives. C'est l'usage qu'on en a fait qui a su le marquer de cette empreinte anti-économique et anti-sociale que sait donner la race élue à tout ce qu'elle touche.

Mais que peut faire dans tout cela la Supernationale Droite, car pour nous, toute la question est là et le reste, sans cela, ne serait que des jérémiades stériles ?

Avant tout, il ne faut pas oublier qu'un bâton a deux bouts, et nous devons profiter de ce que l'ennemi l'a si bien taillé et en a fait une arme si redoutable, pour le saisir par l'autre bout et s'en servir comme lui ; il faut faire comme Pierre le Grand qui a dit que c'était Charles XII de Suède qui, à force de le battre, lui avait appris comment le battre à son tour.

Nous ne nous rendons pas compte de nos propres possibilités, à force de nous y être habitués, car sans cela, nous verrions que nous serions en infiniment meilleure posture qu'il ne l'a été pour ses débuts, car il n'a commencé qu'avec ses dix doigts, — qui n'avaient que l'avantage d'être calleux, — à prêter aux uns ce qu'il avait emprunté aux autres, quand ces autres voulaient bien lui prêter, sans quoi il devait avoir recours aux confrères et s'endetter à son tour, et ce n'est que l'extrême solidarité raciale de ses confrères et congénères qui lui a permis de mener à bonne fin la première partie de son travail.

Or, nous sommes précisément ces *uns* et ces *autres* susmentionnés, qui possèdent encore, en propre, des sources de productivité, des revenus et des capitaux considérables, que nous le chargeons de faire fructifier, le nourrissant ainsi de notre substance, lui, l'ennemi éternel qui emploie pour nous ruiner et nous asservir politiquement et économiquement ces moyens puissants que mettent à sa disposition nos mains débonnaires.

Ne serait-il pas infiniment plus simple et plus économiquement logique que nous fassions fructifier nous-mêmes ce que nous possédons et produisons, que nous nous entr'aidions, en cas de besoin, entre nous et non par l'entremise et au profit d'un ennemi implacable, puisque nous savons que jusqu'à présent aussi, quand nous frappions humblement à la porte israélite, c'est de fait *à nous* que nous empruntions avec une grosse perte sèche et quand nous faisions un placement chez le Juif, c'était également à nous, à d'autres victimes du Juif, que nous prêtions indirectement avec de forts modestes bénéfices.

L'avantage qui en résulterait pour nous me paraît tellement clair que je crains, en insistant trop, de ressembler à celui qui veut prouver la blancheur du cheval blanc d'Henri IV, et je ne parle, en ce moment, que de l'avantage direct, immédiat, basé, sur cet opportunisme de courte portée que j'ai critiqué par ailleurs, car enfin,

ce financier ne vous prête pas son argent à lui moyennant un gros intérêt, mais l'argent que moi, votre ami politique et peut-être votre ami tout court, lui ai prêté, à lui, affilié à nos ennemis communs, moyennant un intérêt moindre.

S'il s'agit d'un prêt à long terme, c'est encore pis, car il vous tient en quelque sorte par le petit bout, et a presque le droit, le cas échéant, de s'immiscer dans vos affaires, dans certaines circonstances vous commandite pour ainsi dire, en un certain cas influe même sur vos actes, non avec ses forces à lui, mais avec les forces à moi, votre allié politique ou votre confrère du même ordre économique, ou votre ami de la même classe ou raison sociale.

Pour une fois, car le cas est rare, notre intérêt individuel de myopes politiques et d'opportunistes en affaires est en parfait accord avec le grand intérêt historique de notre classe et nous sommes d'autant plus inexcusables de ne pas voir qu'ici, même nos petites cupidités, même notre bon sens des affaires au jour le jour, devraient nous commander impérieusement d'agir ainsi.

En créant une société de crédit, coopérative, entre membres de la Supernationale Droite, sans l'entremise économiquement onéreuse et politiquement funeste de ce tiers inutile, nous l'éliminerions complètement de nos affaires.

Des essais de ce genre ont été tentés, mais sur

une échelle comparativement toute petite, et ils n'émanaient pas d'un ensemble économique et potentiellement politique, d'une dénomination socialement bien nette, couvrant une partie de l'Europe de ses ramifications hiérarchiquement solidaires et disciplinées, comme c'est le cas dans le camp adverse.

Pour cette raison, les résultats, tout au plus bienfaisants pour des cas ou des groupes isolés, ont été presque nuls, mais ce serait tout autre chose lorsque nous aurions réussi à mettre sur pied, sous le patronage de la Supernationale Droite, une grande coopération de tous les capitaux, talents et moyens de tous les partis de droite de l'Europe, surtout si nous nous rappelons ce que j'ai eu la précaution indispensable de définir comme participant par essence, — stratégiquement et non tactiquement et occasionnellement, — des mentalités, aspirations, intérêts et affinités droites.

Ce ne sont que des prétextes, lorsqu'on nous dit que nous n'avons pas d'hommes assez calés ou qu'il est trop tard, l'ennemi ayant pris une trop grande avance et nous-mêmes, depuis les folies démagogiques des dernières années, ne disposant plus de fortunes assez considérables.

Ce n'est pas grâce à l'habileté technique des spécialistes mais par l'esprit de suite du plan d'ensemble, l'unité de commandement dans l'exé-

cution clairvoyante et prévoyante et la discipline librement acceptée des exécutants dans tous les pays que la finance judéocentrique a su parcourir un chemin commençant à zéro et aboutissant à la maîtrise du monde.

Quoique depuis un certain temps nous ayons perdu beaucoup de nos plumes, nous représentons encore, ne fût-ce que dans les pays de l'entente, des dizaines de milliards en espèces, pour ne parler que très modestement en ne comptant que très peu, et comme base pour un commencement, c'est tout de même quelque chose.

Ce commencement serait, comme je l'ai dit, l'élimination totale de tout crédit étranger par rapport à notre groupe social international, au début français, italien et anglais. Nous ne prêterions et n'emprunterions qu'à nous, à nos partisans politiques et aux participants de nos raisons sociales et économiques.

Nous serions notre propre crédit et notre propre finance, ce qui diminuerait déjà, supposons d'un tiers, le chiffre des opérations adverses, affaiblissant de cette manière les ressources ennemies et augmentant automatiquement les nôtres, ne fût-ce que par l'extinction des gros intérêts avec lesquels nous les alimentions et qui, désormais, vont grossir nos propres arsenaux.

Notre organisation s'étend au début à la France et à l'Angleterre, mais tous nos amis politiques

des pays de l'Entente et des contrées neutres, voyant les avantages évidents de la combinaison, se dépêcheront de s'affilier à cette Supernationale qui engendrera une sorte de Comité central économique, composé de nos hommes les plus profonds et de nos financiers les plus clairvoyants.

Ce comité exercera son contrôle, pour tout ce qui concerne les lignes générales, sur nos nombreuses coopératives, mutualités et établissements de crédit fonctionnant dans tous les pays dont les mentalités, affinités, raisons sociales et partis de même dénomination se seraient affiliés et inféodés à notre grande alliance politique, économique et sociale.

Pour les questions qui ne sont pas d'un ordre historiquement permanent, chaque groupe national ou régional agira selon ses particularités et opportunités locales.

Pendant ce premier acte de notre activité, nous nous bornerons, comme je l'ai dit, à boycotter impitoyablement la finance professionnelle, économiquement, politiquement et socialement étrangère et hostile à notre groupe. Nous ne serons que pour nous, nous nous séparerons et nous nous passerons aisément des autres, ce qui nous serait impossible si nous n'étions qu'une petite clique, mais dans les pays mentionnés nous représentons encore, Dieu merci, une bonne partie des richesses. Et comme notre crédit relèvera ces

richesses, *nos richesses*, souvent à la veille de devenir la proie de la bande rapace, nos opérations feront boule de neige et nous croîtrons automatiquement.

Nous ne nous limiterons pas aux prêts à courte échéance, pour des besoins pressants, mais nous ferons usage du crédit à long terme se rapprochant du type des commandites, imitant en cela fidèlement nos ennemis, avec cette différence que si dans cette dernière phase nous cherchons à leur exemple à inféoder et à assujettir ainsi économiquement les nôtres, cet assujettissement sera nécessairement paternel, pour nous sauver en les sauvant, parce qu'ils sont nous, et pour les défendre contre leur propre myopie et inconscience, en les forçant dans le sillon de nos intérêts et de nos aspirations, organiquement mutuels et communs.

Avant de livrer combat à l'ennemi, nous devrons commencer par vaincre nos amis, en les délivrant du crédit étranger à notre groupement et en nous y substituant avec tous les privilèges que ce rôle comporte, c'est-à-dire en nous rendant capables, au besoin, de sévir contre nos inconscients, nos centrifuges et nos récalcitrants, cela va sans dire, pour notre grand avantage et le leur bien compris, puisque entre nous il ne doit pas y avoir de *nous* et de *eux*, seulement un seul et même corps, dont tous les membres ne sont pas

également obéissants, faute de conscience suffisamment éclairée de la réciprocité de l'idéal et de l'intérêt.

Outre cela, nous ne devons pas oublier que dans la finance professionnelle, telle qu'elle est actuellement, il y a beaucoup d'éléments dont la provenance ethnique, sociale, ainsi que la mentalité et les affinités ne nous sont nullement hostiles, bien au contraire, seulement, ils sont souvent forcés, bien à contre-cœur, de marcher avec les Juifs, parce que ces derniers sont les seuls dont la solidarité intelligente a su former un grand bloc international imposant aux raisons sociales isolées l'orientation judéocentrique. Il leur serait difficile d'agir autrement, car rien n'a autant besoin de crédit que le crédit lui-même, et à aucune autre branche de l'activité économique l'isolement n'est aussi susceptible d'être fatal.

Quand ils nous verront former un bloc compact international, ces financiers, qui constituent peut-être le tiers, sinon la moitié de toute la finance actuelle, n'auront plus de raison de ne pas suivre leur inclination naturelle et viendront se joindre à nous, en adhérant à notre masse et en boycottant la juiverie. Nous les accueillerons à bras ouverts et nous augmenterons, de cette manière, dans des proportions considérables, la densité et la force potentielle de notre bloc.

Mais tout cela n'est, jusqu'à présent, que la

première phase, celle de préparation et de construction.

Nous avons déjà mis l'ennemi à la porte de notre maison internationale, nous l'avons privé de la force qu'il tirait de notre substance, grâce à notre candeur, ce qui a considérablement diminué ses effectifs de combat.

Nous avons attiré à nous par le rayonnement magnétique de notre masse tous les éléments financiers égarés, disséminés et isolés qui, grâce à cette dernière circonstance, subissaient l'attraction adverse.

Nous avons acquis, à côté de l'influence morale, une prépondérance matérielle sur ceux de nos propres adhérents qui étaient timides, hésitants ou inconscients, par le moyen de commandites et prêts à longs termes.

Nous avons plié à notre discipline internationale et nationale les irréfléchis et les tièdes, mais notre action n'a été encore que passive et défensive par rapport à l'adversaire, car égoïstement nous n'existons que pour nous et entre nous, nous nous entourons d'une muraille et nous ne prenons pas part à la grande vie sociale en dehors de notre clan nombreux et de plus en plus ramifié, mais qui n'est pas encore la société, l'humanité.

Quand nos forces concentrées seront arrivées au point où nous les jugerons capables de propension et de rayonnement, nous sortirons de cet isolement superbe, qui aurait été immoral et

stupide à la longue, notre crédit sortira de son repaire où il s'était limité jusque-là à des relations de famille réciproquement avantageuses. Nous le ferons rayonner sur toutes les branches de l'activité et de la productivité humaine, mais partout où nous opérerons, nous continuerons à rester *nous*, comme les Juifs restent *eux*, et dans notre activité financière nous les considérerons, eux et les leurs, comme ils nous considèrent, c'est-à-dire comme des infidèles.

La circonstance que la plus grande partie de nos ressources est *mutuellement nôtre*, nous permettra de faire des conditions plus lucratives à nos clients en dehors de notre cercle, ce qui attirera, de plus en plus, dans notre orbite, la clientèle de l'ennemi, politiquement neutre et inconsciente et ne cherchant que le placement.

Le fait que notre solvabilité repose sur une masse compacte composée de toutes les fortunes tangibles, territoriales et industrielles de nos centaines de milliers d'adhérents des nations inféodées par leurs partis de droite à notre Supernationale, c'est-à-dire sur des dizaines de milliards, nous donnera une capacité de crédit que ne possèdent pas les plus puissantes maisons juives, ni même leurs réciprocités solidaires. Cela nous attirera la confiance illimitée de tous ceux qui cherchent avant tout des placements sûrs et se moquent des partis et de la politique, celle de

toutes les épargnes et de tous les « bas de laine », c'est-à-dire de la majorité du genre humain.

Forts d'un aussi inestimable atout, nous pourrons non seulement faire une concurrence flegmatiquement victorieuse à nos ennemis, les judéo-démocrates, mais nous serons capables de porter la torche d'une guerre de destruction et d'annihilation dans les repaires et dans les foyers de leur puissance économique et de leurs influences politiques et sociales, car nous aurons des débiteurs dans tous les mondes, nous supplanterons les commandites ennemies dans toutes les entreprises et nous nous substituerons à eux dans tous les milieux et dans tous les domaines. Et partout nous nous implanterons avec toutes les influences directes et indirectes qui découlent de la profession et, après avoir dûment neutralisé et annulé les leurs, nous les poursuivrons dans tous les pays où s'exercera notre activité, l'épée dans les reins, jusqu'au jour où nous aurons délivré ces contrées, où nous avons nos affiliations, de cette nouvelle plaie d'Égypte qui extermine symboliquement tous les premiers-nés des nations chrétiennes, tout ce qui est traditionnel et le meilleur, pour faire place aux premiers-nés d'Israël et à leurs prosélytes, satellites et acolytes, sortis des milieux louches et des bas-fonds interlopes de l'humanité et débordant partout, comme une marée fangeuse, sur les jardins fleuris de nos vieilles cultures.

CHAPITRE III

SON ORGANISATION
POLITIQUE.

CHAPITRE III

Son organisation politique.

Nous avons délogé l'ennemi séculaire, ou du moins nous avons rendu sa position périlleuse et précaire dans ce domaine économique dont il s'est adjugé le monopole et où il traite en vaincu et en vassal tout ce qui n'est pas lui.

Ce domaine a, dans la vie moderne, un tel rayonnement sur tous les autres, que nous pouvons nous considérer comme ayant effectué les deux tiers de notre programme et nous pourrons maintenant, après avoir bien assuré nos étapes de ravitaillement, émerger à notre tour sur l'arène politique et sociale.

Nous y avons deux tâches à remplir, ce qui nous sera d'autant plus aisé qu'ici, comme partout, les Juifs ont eu l'obligeance de nous montrer ce qu'il faut faire.

Ne rougissons pas d'être leurs disciples, car nous ne pouvons pas leur refuser le génie de la perception synthétique et suivons fidèlement leurs pas, avec les habiletés en moins, compensées par les situations avantageuses en plus, que nous possédons.

Nous ne devons pas perdre de vue que nous sommes à présent la richesse et la finance, c'est-à-dire la fortune sous sa forme solide, donnant la pesanteur, la stabilité et la confiance, et sous sa forme liquide, donnant la mobilité des mouvements et la prestesse immédiate dans les entreprises, deux conditions également nécessaires pour aplanir ou tourner les obstacles selon le besoin.

Nous ne devons pas oublier non plus que, de même que les Juifs, nous devons veiller avec un soin également jaloux sur les intérêts matériels qui font notre force et notre prestige et constituent même, puisque nous ne sommes que des hommes égoïstes et non des êtres idéaux, le ciment principal de notre propre solidarité. Mais en même temps, nous avons un but large à remplir en dehors de nos personnes, une idée à réaliser.

Comme nous avons beaucoup de ces myopes et de ces égoïstes dans nos rangs, puisqu'ils sont la majorité dans toute collectivité humaine et que nous n'avons pas la prétention de faire exception à cette règle, nous devons leur faire comprendre que ce deuxième objectif, quoiqu'il dépasse par son ampleur morale le premier, n'est pas pour cela en désaccord avec lui, mais qu'au contraire, pour une bonne part, il en est la stabilisation historiquement permanente dans la plénitude d'une réalisation durable, quelque chose

comme la photographie nettement et distinctement fixée pour des générations, par rapport à l'image vague, imprécise et éphémère qui apparaît sur le cliché.

Ces considérations nous obligent à ne pas nous limiter aux opérations directement et immédiatement fructueuses, mais à antiseptiser et antisémitiser de nos capitaux, dans la plus large mesure, toutes ces sources et toutes ces fontaines où le troupeau humain vient abreuver sa curiosité, son imagination, sa pensée, son opinion, sa conscience et les besoins rudimentaires de son intellect.

Cette tâche est indispensable pour notre avenir et hautement morale dans le sens de celui de l'humanité. Notre intérêt et notre devoir nous l'imposent au même titre, car les Juifs, réalisant symboliquement une accusation portée contre eux au moyen-âge, ont empoisonné toutes ces sources. On n'y boit plus, dans cette eau saumâtre, que les microbes les plus purulents de la démocratie.

La vérité nue présentée logiquement suffit et point n'est nécessaire de donner des verres grossissants au peuple qui a son bon sens, pour qu'il puisse voir de ses propres yeux, sans être même aucunement influencé, quelles énormités, quels illogismes flagrants, quelles absurdités et quelles insanités délétères, saupoudrées de quelques flatteries et appels à la convoitise, on lui fait avaler en plein jour, pour le rendre déséquilibré, dément

et le pousser à toutes ces aberrations modernes engendrées par l'intoxication démocratique que les psychiâtres des générations futures rangeront probablement dans la galerie des phénomènes d'atrophie morale et d'aliénation collective.

Je me bornerai à dire ici, qu'en un sens, notre rôle sera beaucoup plus facile que celui assumé par nos ennemis, car il est plus difficile d'expliquer qu'il fait jour à minuit, sans être au Pôle Nord au mois de Juin, que de démontrer le contraire ; il est plus difficile d'altérer artificieusement une vérité rationnelle que de la présenter sous son vrai jour, avec sa démonstration claire et simple. D'un autre côté, et dans un autre sens, ce rôle sera moins aisé, car quelques ménagements diplomatiques que nous employions pour adoucir les contours parfois rudes de la vérité, nous ne pourrons et ne devrons jamais flatter aussi grossièrement les instincts les plus bas de cupidité et de vanité de la bête humaine, comme savent le faire nos adversaires, grands experts en effronterie et en cynisme, dans le but d'asseoir leur puissance sur les cloaques de toutes les misères, de toutes les folies, de tous les vices, de toutes les saletés de la nature déchue.

Nous parlerons à la raison, à la logique, et au bon sens inné de l'homme simple mais sain, et non aux délires et aux turpitudes qui dorment dans les bas-fonds ténébreux des âmes élémentaires.

Les moyens pratiques que nous emploierons seront ceux-là mêmes avec lesquels le camp adverse a enregistré tant d'extravagants succès : la parole écrite et l'image qui la met plus drastiquement en relief.

Nous mettrons de côté une partie de nos revenus, — et ce ne sera pas de l'argent inutilement dépensé, même matériellement, — pour avoir à notre disposition, dans une mobilisation perpétuelle et inlassablement militante, toute la presse, la littérature, le théâtre, les arts, les sciences, des écoles largement subventionnées par nos fonds, des universités, des conférences et tous les autres procédés de propagande qu'a inventés l'ingéniosité moderne pour pétrir l'argile humain et y insuffler des principes, des idées et un esprit à l'image de ce que nous considérons comme bon pour chacun selon son degré de culture. Et nous n'aurons pas la prétention d'être des inventeurs, car nous ne ferons que suivre, en employant des arguments plus loyaux, les traces de ceux qui voulaient nous détruire et dissoudre le sel du monde dans l'acide corrosif de leurs insanités démocratiques.

Par les moyens légaux, bien entendu, nous devons dans tout cela nous substituer graduellement à nos ennemis, de façon qu'il n'en reste pas un seul dans la place si c'est possible.

Ce n'est pas là un luxe, mais une nécessité

urgente et vitale de notre entreprise audacieuse, que nous arrivions à avoir de fait le monopole de toute cette grande industrie moderne où se fabrique et s'élabore l'opinion des peuples et des pays.

Quand nous serons parvenus à devenir les yeux et les oreilles par lesquels voient et entendent les masses, les nerfs sympathiques qui activent leur digestion, règlent leur circulation, crispent ou accélèrent les battements de leurs cœurs, quand nous serons les cerveaux qui mâchent, confectionnent et présentent sous une forme attrayante la nourriture spirituelle, intellectuelle, sentimentale et morale de ces écrasantes majorités humaines qui sont incapables de penser et de sentir par elles-mêmes, quand, par suite de notre supériorité pécuniaire, nous aurons annihilé ou réduit à l'impuissance effective toute concurrence adverse, et toute possibilité de lutte avec nous sur cette immense arène, quand, en plus de la suprématie internationale de notre richesse et de notre finance, nous aurons atteint cela, alors nous commencerons à être les maîtres des parlements, des gouvernements et de la politique des nations, nous pourrons regarder avec sérénité l'avenir et escompter à bref délai l'avènement de la victoire.

Pourquoi n'aurions-nous pas, surtout dans les grands centres comme Paris et Londres, des journaux bon marché et accessibles aux poches du

souverain moderne, qui ne limitent pas leur activité à de petites manœuvres tactiques et parlementaires, d'un caractère local et national, mais endossent nettement, ce que j'ai défini comme le point de vue supernational qui, loin d'être en désaccord avec le nationalisme, marche au contraire avec lui la main dans la main, en est l'élargissement synthétique rendu nécessaire par la lutte internationale des classes, c'est-à-dire partout, des mêmes contre les mêmes. Cette lutte des classes, ce n'est pas nous qui l'avons cherchée, mais comme nous ne pouvons pas l'éviter, nous devons nous mettre dans les conditions requises pour ne pas avoir le désavantage.

Ce supernationalisme n'est en somme qu'une réduction au même dénominateur de tous les nationalismes intelligemment compris, dont il est l'émanation synthétique et dont exclusivement il tire toute sa substance, en vue de l'union sacrée d'une nouvelle et plus rationnelle « sainte alliance », contre cet internationalisme démocratique, « calibanique » et judaïque qui, avec des méthodes différentes extérieurement selon les temps et les lieux, mais essentiellement similaires, partout nous menace, nous mine, nous attaque et nous dépouille par tous les moyens.

Ce supernationalisme doit être avant tout monarchique et chrétien, c'est à dessein que je ne dis pas catholique, parce qu'il n'y a pas de

raison pour que d'autres confessions chrétiennes, comme par exemple l'anglicanisme conservateur et royaliste, n'y trouvent leurs places marquées.

Mais il ne faut pas oublier que ce supernationalisme, s'il veut vivre, ne doit pas se donner des airs humbles et grelottants, chercher les compromis humiliants et éviter, à tout prix, le combat.

Il ne doit pas, par exemple, imiter la pusillanimité de certains conservateurs transis d'aujourd'hui qui, trouvant diplomatique de faire la part du diable, ne craignent pas de confesser qu'ils sont, eux aussi, les partisans de la démocratie, mais d'une démocratie différemment interprétée.

On a parfois le chagrin et l'humiliation d'entendre des gens sous tous les rapports honorables et distingués, s'exprimer de cette manière et on ne se sent pas fier en les écoutant.

A les entendre, on dirait vraiment que la démocratie est bonne en soi comme conception mentale, morale, politique et sociale. Ce ne seraient que les abus qu'on en fait, par le fait de la fausse interprétation de ses « immortels » principes et par suite de l'imperfection humaine de ses mandataires, qui seraient seulement mauvais.

Ceci est absolument faux.

Il y a des excuses pour les hommes parce qu'ils ne sont que des hommes, les plus grands abus sont encore relativement excusables, il y en a eu avec les régimes selon nos idées, il y en aura

toujours, chez nous comme chez les autres. Toute qualité a son défaut, toute médaille a son revers.

Tout cela ne se rapporte pas à la démocratie qui n'est entièrement, de la tête aux pieds, de l'épiderme à l'âme, dans ses manifestations pratiques comme dans sa substance, son principe et son essence, rien qu'un vaste abus, défaut, revers et folie.

Même la plus absurde idée peut être conséquente dans son absurdité, mais la démocratie n'est même pas cela, car en contradiction révoltante avec ses plus spécifiques déclarations, elle détient le record historique et mondial de l'anti-égalitarisme et de l'antilibéralisme.

Je ne me rappelle plus quel philosophe de la divagation nihiliste a défini l'univers comme un cercle dont la circonférence est nulle part et le centre partout ; mais il est certain qu'il a, d'une merveilleuse façon, dont il ne soupçonnait même pas l'exactitude, tracé la figure géométrique de la démocratie ainsi que du panthéisme.

Par contre, le monothéisme et la monarchie sont les cercles réguliers, l'un infini, l'autre fini, où tout converge harmonieusement de la circonférence au centre, et rayonne du centre à la circonférence.

Je ne parle pas, bien entendu, des pseudo-monarchies constitutionnelles que la judéodémocratie daigne parfois encore tolérer de nos jours.

Où est la logique, l'ordre, l'harmonie et où est le chaos, l'absurdité et l'incohérence. Nous laissons au lecteur le soin de juger, mais il est un fait, c'est que le monothéisme appelle la monarchie, de même que le panthéisme appelle la démocratie, ce dont il résulte qu'il y a antinomie et haine souvent inconsciente de la monarchie pour le panthéisme et de la démocratie pour le monothéisme, et inversement.

Ce que nous venons de dire du panthéisme si bien porté aux époques de libertés démocratiques, nous pourrons le dire, jusqu'à un certain point du protestantisme, tout au moins du protestantisme intégral, où chacun interprète Dieu et la religion à sa manière sans la sanction d'aucune autorité respectée de tous et faisant fonction de dénominateur commun. Il se trouve finalement qu'il y a autant de Dieux au Ciel qu'il y a d'imbéciles présomptueux sur la terre.

C'est le suffrage universel et égal en matière de croyance et, ce qui est plus grave, de conscience et, par cela, un auxiliaire très précieux du suffrage égal et universel du domaine politique et social, puisqu'il détruit le dernier frein et le dernier élément d'unité de la dispersion démocratique.

Aussi les Juifs, qui ont toujours été et continuent d'être les plus rigoureux monothéistes et monarchistes en esprit, sinon à la lettre, dans le sein de leur propre communauté, ne nourrissent-

ils pas à l'égard des sectes dissidentes la haine implacable dont ils poursuivent ces formes intégrales du christianisme où l'autorité fait loi et rassemble ce qui est dispersé sous un même signe de ralliement. Ils ne perdent ni leur temps ni leur argent quand, par les milliers de voix de la propagande, ils lancent la mode et vantent la supériorité philosophique de cette religion (en réalité areligion) des hommes libres et éclairés, car ils savent que leurs placements sui l'hypothèque du panthéisme, la démocratie les leur rendra avec usure.

Les bonnes choses, ils les gardent pour eux et n'ont pas la naïveté, à l'exemple des États chrétiens, de fournir des munitions aux ennemis qu'ils s'apprêtent à battre et à assujettir demain, mais confiants en l'infini de la bêtise humaine, cette seule rivale de l'immensité divine, ils la gorgent de gaz délétères saturés avec tous les microbes de la lèpre démocratique.

Ce supernationalisme de la droite doit être virilement combattif et nettement contre révolutionnaire. Il doit revendiquer avec la force ce qu'on ne veut pas lui donner de bon gré, montrer le poing et ne pas s'abstenir de cogner, au besoin, par un accès de délicatesse et de courtoisie envers des adversaires qui ne connaissent pas le sens de ces mots.

Les partis socialistes démocratiques ne se font-

ils pas fréquemment appeler officiellement révolutionnaires ? Ne font-ils pas dans leurs cénacles et même en public l'apothéose ouverte des révolutions présentes, passées et futures ? Sont-ils molestés pour cela ? Toute démocratie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas à l'origine une révolution et se gêne-t-elle pour s'en vanter comme s'il y avait de quoi ? Et d'après ces mêmes préceptes et franchises démocratiques que nous abhorrons, mais dont ce serait pour nous une bêtise de ne pas profiter, quand par un hasard exceptionnel ils sont susceptibles de servir nos plans, n'avons-nous pas, au moins dans l'Europe occidentale et officiellement les mêmes droits qu'eux ?

Dépêchons-nous donc de les mettre à profit, pour le bien de notre cause, qui est celle de l'ordre, de la sécurité et de la liberté des honnêtes gens, qui est celle de la paix politique et sociale de l'humanité réglée dans ses ouvrages et ordonnée dans ses rouages.

Je le répète, dépêchons-nous, car nous ne savons pas quelle nouvelle perfidie on peut encore machiner contre nous et si demain, au nom de l'égalité et de la justice démocratique, nous ne serons pas à l'ouest, comme nous le sommes déjà à l'est, pour ainsi dire hors la loi.

L'impôt progressif n'est qu'un attentat contre la propriété mieux camouflé que les réformes agraires des contrées slaves et de fait il n'est pas

autre chose, car également il atteindra principalement les fortunes terriennes et immobilières qui sont tangibles et solides, c'est-à-dire notre domaine, au propre et au figuré, et ne pourra pas faire grand mal aux biens liquides, fluides, impalpables et internationaux de la confraternité judéocentrique.

Défions-nous de cette progression issue du « progrès » qui peut être très élastique et est susceptible d'être tendue à volonté, jusqu'au moment où, sans choc et sans nouvelle loi, elle deviendra équivalente à la confiscation de nos honnêtes patrimoines dont nous serons forcés de nous débarrasser nous-mêmes, pour suffire à payer les taxes.

Et alors l'équilibre social sera décidement rompu en faveur de nos ennemis que le symbole et la contre-partie moderne de l'ange exterminateur aura ménagé une fois de plus.

Alors, ce sera trop tard pour fonder la Supernationale. Nous ne pourrons plus que pleurer dans nos gilets et nous dire : « si jeunesse savait, si vieillesse pouvait », mais aujourd'hui, c'est encore notre jour, nous *pouvons*, à condition seulement de vouloir, et nous serions inqualifiables de ne pas vouloir et de ne pas nous hâter, car l'heure presse et un souffle de calamité est dans l'air ambiant.

Les horizons de la Supernationale droite ne se borneraient pas à la propagande sous toutes ses

formes. Ce serait beaucoup trop modeste et les possibilités de ce troisième acte de son activité sont infiniment plus brillantes.

Ayant supplanté la finance adversaire par l'intermédiaire de ses organisations de crédit, au début mutuel et international et dans la suite transformé en crédit général s'infiltrant dans les classes et les nations, elle a toutes les mêmes chances de s'y substituer également dans les emprunts internationaux et de mettre, de cette façon, à son profit, cette défectuosité économique inventée par une clique pour ses fins personnelles.

Quand la Supernationale droite sera devenue maîtresse du terrain politique, elle ne manquera pas de supprimer cette absurdité économique, car représentante de l'humanité entière et non d'une race spéciale privilégiée, elle ne saurait tolérer normalement des procédés économiquement irrationnels pour tous, mais, en attendant, elle devra faire usage de ce mal nécessaire pour asseoir ses influences directes sur l'action politique des gouvernements et des États.

Le crédit supernational, malgré la différence antipodale de sa provenance, de ses principes et de ses visées, ne diffère en rien techniquement du crédit international favorable aux gauches. Sa fluidité et son caractère d'une même famille unie ayant des propriétés et des pied-à-terre dans

divers pays le rendent tout aussi apte que son confrère hébraïque à servir de liaison et de trait-d'union dans les relations financières et économiques entre peuples et États différents. S'il a les ressources nécessaires et les ramifications désirables, comme nous avons démontré qu'il peut les avoir, il ne tient qu'à lui d'assumer ce rôle avec ses incalculables bénéfices matériels qui multiplient ses capacités rayonnantes, avec le prestige moral et la portée politique que cela ne manquera pas de donner à son action.

Cette prépondérance politique lui sera particulièrement nécessaire dans cette phase de son évolution, car le moment sera alors venu pour lui de jeter tout son poids du côté de la Supernationale droite pour faire pencher l'orientation politique des grandes puissances dont les paroles sont décisives en Europe, vers la solution des problèmes actuels que j'ai préconisée[1] comme la seule rationnelle, intelligente et, dans la situation présente, pour ainsi dire providentielle.

Cette partie, une des plus délicates de son programme, la Supernationale droite devra l'exécuter avec la plus extrême circonspection, sans rien brusquer, ni brûler aucune étape et surtout sans commencer avant que ses forces et sa préparation ne soient au point et à la hauteur d'une pareille

1. *Pour sauver l'Europe —*
Peuples, voulez-vous manger ou être manges.

manœuvre. Mais si elle réussit, comme j'ai tout droit de l'espérer, elle pourra pousser alors le grand soupir de soulagement, car ce sera l'heure de sa victoire.

La pacification européenne une fois opérée sous le signe de la Supernationale droite, tous les partis de même dénomination et de mêmes aspirations politiques et sociales de toutes les nations désormais pacifiées et réconciliées de l'Europe viendront tout naturellement se ranger sous sa bannière victorieuse et elle les fera entrer dans son engrenage devenu pan-européen, doublant et triplant sa puissance, ses effectifs de combat et l'énergie de sa propulsion énergétique sur les affaires et sur les mentalités. Et le rideau tombera sur le troisième acte qui, malgré ses mémorables succès, a été cependant encore celui d'un enfantement laborieux.

Le quatrième acte trouve la Supernationale droite en pleine possession de toutes les forces spécifiques de même couleur en Europe, mais la prudence étant la mère de la sûreté, elle ne devra pas entamer son œuvre principale avant d'avoir exécuté le reste du programme politique exposé ailleurs par rapport au Japon, à l'Amérique et à tous les éléments de force latente, en développement et en progression hors de l'Europe.

Il y a tant d'intérêts et d'ambitions éveillés derrière les continents et les océans, notre partie

du monde y a, de son côté, tant d'intérêts et de colonies, que tous nos succès effectués jusqu'alors y compris cette pacification européenne dont les avantages sont particulièrement inappréciables pour notre parti, continueront à rester sous le signe d'interrogation d'une formidable épée de Damoclès, tant que la réconciliation de la grande famille européenne ne sera pas parachevée par une union progressive des nations chrétiennes, tendant vers l'idéal d'un front politique et économique unifié de toute l'Europe avec ses possessions d'outre-mer et par la pacification du monde, ce qui, comme je l'ai expliqué autre part, en serait le résultat grandiose.

CHAPITRE IV

SON ORGANISATION SOCIALE.
NOTRE FORCE :
L'ARMÉE.

CHAPITRE IV

Son organisation sociale. Notre force : l'Armée.

Si notre grande alliance sort encore une fois victorieuse de cette épreuve de feu, — et elle en sortira si elle a su préalablement se rendre bien maîtresse de son terrain d'opérations et tenir vigoureusement en main les ramifications de ses influences matérielles et mentales, — elle verra se joindre à elle toutes les affinités et toutes les sympathies qu'elle peut posséder au-delà des mers, accrues encore et magnifiées par son triomphe et, ce qui est plus important, elle aura achevé dans la sécurité, la prospérité et la paix, son programme purement politique, et son activité, avec ses ressources sans cesse automatiquement croissantes, sera enfin libre de déborder, comme un immense flux de marée, sur ce domaine qui lui est propre et constitue sa raison d'être : l'arène sociale.

Ce n'est qu'à présent, en ce cinquième acte de son drame, que la Supernationale droite et chrétienne, blanche et bleue, dont nous avons suivi le cours depuis la source et que nous avons vue petit ruisseau et rivière, forte maintenant comme

un grand fleuve de tous ses affluents, devra livrer le grand combat à sa rivale éternelle de l'histoire la démocratie, avachie en elle-même par la nature inévitable de sa confusion collective d'incohérences et d'ignorances individuelles, mais stimulée, vivifiée et coordonnée par le ferment dangereusement tonique de la virilité et de la virulence panjudaïque.

Jusqu'à présent, c'était plutôt une guerre de position, où l'ennemi inlassablement tracassé et traqué comme une bête malfaisante dans toutes les parties du globe, perdait, avec son souffle et ses plumes, sa belle forme athlétique d'autrefois; mais il n'a pas encore été atteint et blessé grièvement dans ses organes vitaux.

Maintenant, c'est son « être ou ne pas être » qui va être l'objectif de cette bataille en rase campagne et il faut que le soleil de son lendemain ne soit plus que pour hâter la décomposition finale d'un cadavre.

Mais, quel sera l'enjeu, ou les enjeux directs, sans circonlocutions et métaphores, exprimés en langage ordinaire, d'un combat si solennellement annoncé ?

Bien que les raisons de litige soient innombrables, l'enjeu sera unique, car pour un regard synthétique, il résume le moyen de les trancher victorieusement toutes : c'est l'Armée.

Jusqu'à ce moment, le programme que je pré-

conisais à mes amis politiques n'a été, en quelque sorte, — je suis le premier à le confesser, — qu'une espèce de plagiat ou d'adaptation raisonnée des méthodes employées par le camp adverse, grâce auxquelles une minorité infime a progressivement réussi à imprégner le monde et la vie humaine de ses idées subversives, jusqu'à rendre notre planète inhabitable pour les infortunés qui ne partagent pas ces principes et ne voient pas dans la glorification de la bêtise ou de l'égoût pour le profit des Juifs, le bonheur de l'humanité future.

Mon rôle a consisté à observer, raisonner et adopter, sans même chercher à y ajouter quelque chose, car le plan ennemi était impeccable et l'on ne pouvait qu'avoir l'ambition d'atteindre à la même perfection.

Mais il y a des taches même sur le soleil de la sagesse rabbinique et ploutocratiquement démagogique.

Les sages (de Sion ou de la Bourse) voulant, très rationnellement, fonder leur royaume sur ce qu'il y a de plus concret et de plus solide, sur la force, ont admirablement tout prévu : la force matérielle, qui tient une place si incommensurablement grande dans les affaires du monde, en devenant la finance d'abord, et ensuite la richesse ; la force politique, en assujettissant les rouages et les conseils des États démocratiques dont la structure spécifique leur offrait une

ambiance particulièrement malléable et facile à intoxiquer ou à corrompre. Ils n'ont pas négligé la force intellectuelle et morale, en se rendant maîtres de la presse, du livre, des arts, et des sciences mêmes, en inspirant l'enseignement, chargé de former la génération future, de leurs maximes anti-religieuses (souvent déguisées en anti-cléricales), anti-économiques et anti-sociales et, par suite de leur mainmise sur presque toutes les sources d'information et de culture intellectuelle, en ne donnant comme nourriture spirituelle à l'humanité que leurs produits préparés selon la recette voulue. Ils n'ont pas manqué, bien entendu, de dénigrer et de discréditer, aux yeux des masses, les éléments traditionnels et respectables de la société et capables comme tels de leur opposer de la résistance, en représentant les rois comme des tyrans, des débauchés et des vicieux ; les classes supérieures comme des bandes de dégénérés et de vampires sociaux ; les prêtres comme des parasites sybarites qui envoûtent et terrorisent les foules avec les menaces de l'enfer et extorquent le dernier sou du pauvre en échange des promesses du paradis ; les moines comme des sybarites hystériques et érotomanes qui attirent les jeunes filles riches dans les couvents pour avoir leur peau et leur dot ; les jésuites comme des brigands perfectionnés qu'il serait dangereux d'aborder sans un revolver, etc.

Ils ont prévu tout cela minutieusement, sans rien laisser au hasard, et beaucoup d'autres choses ; seulement, ils ont impardonnablement oublié la force tout court, la force physique, dernière instance de la justice démocratique.

Il serait exagéré d'affirmer qu'ils n'ont rien fait pour s'assurer l'avantage dans cet aspect de la question. Ils ont désorganisé les armées de métier par une propagande dissolvante pour leur cohésion qui est la discipline. Depuis des années, on entend des appels de leur presse, intimant de démocratiser l'armée. De leur côté, les empereurs et rois ont inconsciemment servi leurs plans en établissant les conscriptions universelles, c'est-à-dire en transformant les armées de soldats en bandes de paysans et d'ouvriers, soumis en toute hâte à un entraînement précipité des corps et des esprits.

A présent, le mot d'ordre des gauches et leur idéal, ce sont les milices de citoyens, en d'autres termes, le suffrage universel armé pour se protéger lui-même contre toute velléité de révolte de la raison et de l'intelligence.

Comme ils exercent leur pouvoir illimité sur cette confusion collective d'incohérences individuelles et d'aspirations contradictoires, par les insinuations suggestionnantes de leur propagande et la corruption de leur finance, les Juifs se croient sûrs de pouvoir dominer sans restriction cette

mêlée chaotique et par elle de régner discrètement sur le reste du genre humain.

Ce calcul est ingénieux dans ses chances de probabilité, mais il présente pour ses auteurs de périlleuses lacunes : la propagande et les influences intoxicantes sont un glaive à deux tranchants, que d'autres pourraient prendre par l'autre bout et le manier tout aussi bien en sens contraire avec le même résultat.

C'est précisément ce que je propose de faire à la Supernationale droite, quand son outillage sera à point.

Les Juifs n'auraient-ils pas trop présumé de l'envoûtement humain en tablant toute leur fortune sur la certitude qu'il sera indéfiniment enlizé dans l'absurdité des mêmes formules ? Quant à la corruption, elle n'a sa raison d'être que tant que celui qu'on veut corrompre n'aura pas compris qu'il peut se payer lui-même tout ce qu'il lui plaît de prendre, non seulement la somme avec laquelle on veut acheter son obéissance, mais tout ce que possède le corrupteur et sa peau par-dessus le marché. Les démocrates n'expliquent-ils pas à cet électeur-soldat ou milicien, qu'en politique, le nombre ce n'est pas seulement la force, mais le droit, l'essence démocratique des lois, des droits et de la justice. Pourquoi voulez-vous qu'il oublie une théorie aussi confortable — permettant de piller légalement, « honnêtement »

celui qui l'enseigne pour commencer — par le seul fait d'avoir enfilé un autre costume ? Les judéodémocrates ne l'auraient pas volé assurément : ne braillent-ils pas sur tous les tons que l'uniforme n'est qu'une livrée qui ne doit pas affecter l'âme du citoyen, et le citoyen ils l'identifient avec leur créature. Doit-il être nécessairement du même avis ?

Le séducteur pourrait passer le plus mauvais quart d'heure de sa vie, au moment précis où il se croit le plus assuré de son triomphe définitif, et il est condamné à être toujours dans la position de ce dompteur de bêtes fauves qui ne sait jamais si ce n'est pas pour la dernière fois de son existence qu'il entre dans la cage du tigre.

Écoutez, ô anciens de la Synagogue, héritiers démocratiquement ploutocratiques de la sagesse d'Esdras, de Néhémias et de Maimonidès, la voix d'un misérable Goï : si vous voulez dominer le monde, cela ne suffit pas d'avoir l'armée, car c'est une chose qu'on ne peut jamais être certain de posséder en toute propriété ; pour avoir les griffes du tigre, il ne suffit pas de se faire dompteur, il faut devenir tigre soi-même et avoir en même temps l'intelligence du sage qui ne se laissera dompter par personne ; il faut *être* l'armée soi-même ou le devenir au plus vite et avoir, pour soi seul, le monopole des armes.

Cette intelligence indomptable et indomptée,

vous l'avez, mais tigres, vous ne le serez jamais, vous ne l'avez plus dans le sang, ô postérité dégénérée des frères Macchabée et de Jean de Ghischala, peuple de chacals et de vautours, façonné depuis des siècles dans les tripotages du ghetto à des besognes moins élégantes mais plus lucratives !

C'est là que se trouve la grande lacune, je puis dire la seule, de toute la combinaison, le talon d'Achille et la chance de la Némésis de l'histoire.

Si les Juifs, en plus de tout ce qu'ils ont fait, parvenaient à vaincre leur répugnance atavique pour le « noble métier » (comme pour tout ce qui est noble), en se substituant à l'armée et en en faisant le monopole de leur race, après avoir licencié, sous le prétexte bien connu de la fraternité démocratique tout ce qui porte l'uniforme et manie le canon, comme ils ont réussi à se substituer discrètement déjà à tant d'autres rouages de la vie humaine, alors seulement on pourrait dire que leur règne est arrivée pour tout de bon.

Mais tant que cette grave lacune ne sera pas comblée, tout cet édifice de puissance et de richesse bâti sur la bêtise humaine par la sagesse séculaire, ne sera qu'un colosse aux pieds d'argile. Et tragique dans sa somptuosité pourrait être, un matin, le réveil d'Israël-Roi, car ces mêmes forces impures du « calibanisme » démocratique, qu'il a appelées de l'abîme, pour en faire ses janissaires

et les outils inconscients de ses destinées, pourraient bien, par un revirement de l'histoire, se retourner contre lui et noyer toutes ses conceptions géniales dans le sang précieux de ses fils.

Mazzini avait exprimé le pieux et ineffable souhait de voir « le dernier des rois noyé dans le sang du dernier des prêtres » ! Pour notre compte, nous sommes plus charitables et, en même temps, plus prudents que ce célèbre et indicible révolutionnaire italien travesti en grand patriote. Nous nous gardons bien de conseiller à nos amis de pousser les populaces à une action directe, même contre nos ennemis les plus irascibles, non seulement parce que ce serait contraire à nos principes chrétiens, mais parce que nous savons, par l'expérience historique, qu'on ne joue pas impunément, à moins de posséder le talisman de l'immunité israélite, avec les forces ténébreuses de l'égoût et de l'enfer, et que le sang des révolutions retombe en premier lieu sur les auteurs responsables et sur les acteurs qui y débutent dans les principaux rôles.

Les premières victimes des bombes destinées aux rois sont les anarchistes. Or nous ne sommes pas des anarchistes pas plus que des « pogromistes » et ne voulons pas fabriquer ni jeter des bombes, pas même contre les Juifs.

Quand notre Supernationale, après avoir gravi ses degrés successifs, sera à cette phase que nous

avons appelée son cinquième acte, nous n'aurons pas besoin d'ailleurs d'employer des moyens qui ne cadreraient pas avec la circonspection indispensable dans les grandes entreprises et qui répugneraient à nos affinités ataviques.

Nous serons alors en force et en état de livrer, comme je l'ai dit, une grande bataille stratégique et l'enjeu de la victoire sera pour nous le remaniement total du type des armées existantes.

Nous ne devons pas oublier que nous sommes au lendemain de la Pacification politique (pas encore sociale), du monde et que nous avons réussi à faire graduellement évoluer l'Europe vers le type idéal non seulement d'une société mais d'une grande famille patriarcale de nations.

Les immenses armées de civils, les peuples armés n'ont plus de raison d'être, le désarmement universel est à l'ordre du jour. Les armées peuvent être très réduites, jusqu'à être la vingtième ou quarantième partie de ce qu'elles sont actuellement, cependant elles ne sauraient jamais être supprimées tout à fait, cela ne s'est jamais vu dans l'histoire.

Toute la question n'est pas, pour nous, le désarmement comme tel, car sous ce rapport, je crois, tous les partis et toutes les mentalités seront d'accord. Mais quel sera le caractère de la nouvelle force militaire ?

Sera-t-elle du type d'une milice démagogique-

ment populacière, instrument de prédilection des judéodémocrates et glaive à deux tranchants pour tous ? Ou bien du type d'une garde impériale entraînée, disciplinée, muette et soumise à l'autorité incontestée de chefs distingués ?

Sera-t-elle la leur, ou sera-t-elle la nôtre ?

C'est pour nous une affaire de vie ou de mort, de beaucoup la plus grave de toutes celles dont nous avons eu à triompher et à surmonter les obstacles ; mais, d'après moi, l'armée future ne doit pas être même nôtre : ce n'est pas assez et il faut mieux, car *elle doit être nous.*

Nous devons bien nous pénétrer de cette idée. Si nous étions tout et eux *étaient* l'armée, ils seraient tout et nous rien. S'ils *avaient* seulement l'armée, nous serions également rien, mais nous aurions quelque chance dans l'avenir. S'ils étaient tout et que nous *ayions* l'armée, nous serions temporairement les maîtres, sans jamais savoir si le lendemain nous ne serions pas des esclaves. Mais qu'ils possèdent tout ce qu'ils veulent, richesse, influence, science et puissance, si nous *sommes*, nous-mêmes, l'armée, nous n'avons aucune surprise ni revers à craindre désormais, ni dans un an, ni dans un siècle, à moins d'événements impossibles à prévoir, et nous sommes les maîtres dans l'expression humainement la plus absolue de ce terme.

Voilà le seul moyen de regarder positivement et pratiquement la politique et la vie.

Je ne me prononce pas en ce qui concerne l'authenticité ou non des fameux « Protocols des Sages de Sion », cependant, je ne puis m'empêcher de remarquer une coïncidence étrange, qui a échappé aux autres observateurs et commentateurs de ce document vrai ou apocryphe, c'est que là aussi, exactement comme dans la réalité présente, tout ce côté de la question, si effroyablement lourd de possibilités menaçantes, a été complètement laissé en blanc, ce qui est bizarre et ne cadre pas avec les précautions méticuleuses et la prévoyance minutieuse de tout le reste du programme.

Malgré cette négligence de la stratégie adverse, nous ne devons pas perdre de vue qu'ils ne sont pas des naïfs — ils ont même oublié de l'être — et quand nous sortirons notre nouveau projet, ils comprendront très bien à quoi nous voulons en venir, et la lutte sera dure, atroce, car ils mettront toutes leurs ressources disponibles et pas disponibles dans cette partie qu'ils sauront être suprême.

C'est donc pour cela qu'il est mieux pour nous d'avoir à la jouer en ce dernier acte de notre ascension vers la puissance, après avoir préalablement entassé dans nos arsenaux tous nos atouts et tous nos matériaux de guerre, car ce n'est qu'après avoir mobilisé dans nos mains tout ce dont nous pouvons disposer, nos possibi-

lités et nos impossibilités, tout ce que nous avons et tout ce que nous n'avons pas, que nous pourrons attaquer, cette fois les premiers et à l'improviste, et engager la bataille.

Cependant, ceux qui ont fait la guerre savent, qu'à part la préparation et les effectifs, il y a encore autre chose qui joue un rôle souvent décisif, ce sont les positions de combat bien choisies et combinées à l'avance.

Nous devons compter avec la circonstance que nous vivons à une époque dont la mentalité a été façonnée, jusque dans sa subconscience, par l'influx continuel de l'esprit démocratique et que ce serait la plus impardonnable des imprudences d'avancer aujourd'hui ou demain une thèse limitant les droits civiques d'une catégorie de citoyens lorsqu'il s'agit de ceux qui occupent des situations inférieures.

Une pareille faute montrerait la démocratie sous un de ses rares aspects avantageux, qu'elle ne manquerait pas de mettre victorieusement à son crédit. Nous serions perdus, avant d'avoir commencé l'action, d'autant plus que nous-mêmes nous ne pouvons pas ne pas avouer que cette démocratie, que je ne cesse de flétrir, a cependant certains mérites bien que plus oratoires que réels, qui sont loin de solder ses absurdités et ses fautes, et l'égalité des droits civiques (au moins théoriquement), de toutes les classes,

constitue précisément son mérite le plus en relief devant la civilisation et son cheval de bataille favori.

L'attaquer justement là, ces serait entamer les hostilités sur le point le plus fort de l'ennemi, ce serait l'assaut de Verdun.

D'ailleurs, nous sommes les premiers à trouver injuste, arbitraire et immoral, de priver une partie de nos concitoyens du droit de servir leur patrie et de la défendre.

Gardons-nous donc bien d'imiter l'arbitraire scandaleux avec lequel la démocratie agit à notre égard, car ce serait indigne de nous. Nous n'avons pas le droit de retirer à nos semblables leurs droits légitimes, si superbement gagnés pendant la guerre, et, quand même nous aurions la force de le faire, notre devise n'est pas « la force prime le droit » et nous laissons à nos ennemis une aussi détestable habitude. Mais nous avons le droit et même plus que le droit, nous avons l'obligation de libérer les classes pauvres d'un devoir particulièrement onéreux et pénible à remplir pour elles, quand, par suite de la pacification politique et de la réduction des effectifs armés, l'accomplissement de ce devoir par elles a cessé d'être une dure nécessité nationale et que les classes plus instruites et plus fortunées, celles pour lesquelles il ne constitue jamais une catastrophe de famille, sont devenues amplement suffisantes pour

remplir numériquement les nouveaux cadres.

Tout le monde a le droit, dans les mêmes conditions, de servir sa patrie, tout le monde est le bienvenu et ceux qui, sans y être obligés, font ce sacrifice volontaire, sont accueillis avec d'autant plus d'empressement et de sympathie, peut-être même avec des privilèges en plus, pour marquer la reconnaissance nationale de ce don généreux que fait l'homme de sa personne sur l'autel de sa patrie.

Mais tout le monde n'a pas au même titre, le devoir, et c'est justice que ceux dont le temps et le travail constituent la subsistance de leurs familles et le soutien unique de l'indigence puissent être libérés de ce fardeau si lourd et le rejeter sur les épaules de ceux qui ont l'existence assurée et le loisir, et qui auraient l'occasion de remercier, de cette façon, la communauté dont ils font partie, pour la protection qu'elle leur accorde et les garanties civiques qu'elle donne à leurs biens, en la protégeant et en la défendant, eux aussi, à leur tour militairement, contre toute possibilité d'agression extérieure et intérieure.

Nous voyons d'ailleurs le même principe en action dans la répartition des impôts. Les prolétaires qui n'ont ni fortune ni une somme de revenus constants dûment établie, mais seulement des salaires au jour, à l'heure, n'en paient pas. Les petites bourses ne versent qu'en pro-

portion de leur avoir leur très modique quote-part à la caisse nationale.

Les législateurs ont même inventé contre les riches un impôt progressif qui, n'étant plus proportionnel, est, d'après nous, un des nombreux arbitraires scandaleusement impudents du nombre qui s'est fait droit parce qu'il est force. Cette nouvelle taxe d'une inspiration si démocratiquement sectaire, ne me paraît pas avoir d'autre excuse que celle d'être une espèce de mesure expiatoire, pour que les riches expient en quelque sorte les commodités et le confort plus grand de leur existence.

Le service militaire obligatoire est appelé aussi impôt du sang et, par cela même, peut être assimilé aux contributions, au moyen desquelles chacun contribue, selon ses possibilités respectives, au bien-être, à l'ordre et à la sécurité collective.

Si j'avais fermé les yeux et momentanément oublié les raisons de stratégie politique qui me font agir et si j'avais réfléchi là-dessus exclusivement au proint de vue de la justice pure, l'impôt proportionnel du sang me paraîtrait parfaitement juste, rationnel et équitable. Il aurait grandement satisfait les classes ouvrières qui en auraient bénéficié et je ne prévois malheureusement des plaintes et des protestations que parmi les nombreux inconscients que nous possédons dans nos

rangs, auxquels les inconvénients immédiats auraient caché la portée incalculable de l'avantage politique d'être devenu l'armée, c'est-à-dire l' « ultima ratio » des choses.

Cela serait depuis longtemps fait, croyez-moi bien, et ce n'est pas pour nos beaux yeux ni par égard pour la justice égale pour tous qu'on nous ménage. C'est parce que nos adversaires comprennent le sens profond de la question tout aussi bien que nous et n'auront jamais l'imbécilité de mettre en nos mains ces armes avec lesquelles nous pourrions les mâter. Au contraire, ils semblent si soucieux de ne pas nous « fatiguer » qu'ils emploient tous les moyens pour nous éloigner encore davantage de l'armée et nous décourager de ce métier favori de nos ancêtres.

Certes, ce sera pour nous un pénible sacrifice personnel, mais sans ce sacrifice, pas de possibilité de salut pour nous, en cette époque de persécutions progressives et de spoliations. En nous faisant les initiateurs d'une nouvelle loi dans cet esprit, nous avons le beau rôle, car enfin c'est un don volontaire et un holocauste librement consenti de nos personnes et de notre temps que nous proposons, en offrant les épaules de nos fils pour porter un fardeau dont, avec joie, se sentiront allégés les autres. Notre geste est sympathique et ne risque pas de nous rendre impopulaires.

La grande attaque dont j'ai parlé aurait comme base, dans ces conditions, des positions de combat bien solides et tout à fait à notre avantage. Si nos arsenaux sont pleins et surtout si notre discipline est parfaite, comme il faut qu'elle le soit après son entraînement progressif, nous aurons toutes les chances de vaincre sur le terrain légal car c'est, en somme, un appât que nous proposons aux masses inconscientes, en leur offrant de se décharger d'un devoir si particulièrement pénible.

Avec les moyens dont nous disposerons à cette heure décisive, si nous savons, par l'intermédiaire de notre propagande ramifiée à travers l'Europe et par toutes ces méthodes que nos ennemis nous apprennent à appliquer, mettre nos atouts bien en valeur, nous forcerons le peuple à mordre à l'amorce et, en somme, ce ne sera que pour son plus grand bien, car sortis victorieux de la lutte, nous ferons mordre la poussière à la judéodémocratie et il n'en sera certes pas le plus malheureux, ce peuple toujours soumis, mais dupe de l'illusion de sa souveraineté, n'ayant fait seulement que changer de maître et — j'ai la prétention de pouvoir ajouter, — un mauvais contre un meilleur.

De cette question de désarmement et du mode de recrutement des armées de l'avenir, j'ai traité avec plus de détails dans mon ouvrage « Le Peuple-Roi ». D'ailleurs, ici et là, tout ce que j'ai pu dire n'était qu'approximatif, je suis trop inexpert

dans les questions spéciales et techniques pour me permettre autre chose que des esquisses au crayon.

Il en est de même pour ce que j'ai écrit concernant les affaires de banque et de finance.

L'important est, d'après moi, l'ensemble synthétique de ces problèmes vu à vol d'oiseau comme le dessin d'une ville, pour celui qui la survole en aéroplane et ne sait pas au coin de quelle rue il y a un marchand de vin.

Il en est de même de mon projet de recrutement. Je me borne à poser le principe de la proportion directe par rapport aux revenus.

En vertu de cela, l'élément le plus dangereux, le prolétariat, cet enfant d'autant plus terrible qu'on lui a fait croire à une précocité miraculeuse le rendant mûr pour toutes les besognes, sera complètement éliminé.

Les très petites bourses seraient encore presque libérées et ne donneraient tout au plus qu'un fils de famille pour un temps très court. Le moindre prétexte les libérerait tout à fait, comme l'âge des parents, l'absence du père, l'absence d'un soutien de famille en général.

Les obligations par rapport au service militaire croîtraient au fur et à mesure de la croissance de la fortune et culmineraient pour les classes riches qui formeraient le noyau entraîné et le squelette de la future armée et de ses cadres. Ce sont ces

classes qui lui insuffleraient leur esprit et, dans ces conditions, les volontaires qu'enverrait le prolétariat ne sont guère à craindre. L'uniforme redeviendrait ce quelque chose de bien porté qu'il a été autrefois et ceux qui viendraient grossir volontairement les rangs chercheraient à se mettre au même niveau et se laisseraient absorber par l'esprit de l'ambiance.

Cette égalité qu'on cherche en montant est saine et salutaire, tandis que celle qui consiste à tout rabaisser à soi, le « calibanisme », est une insanité et une infamie sociale, une régression vers l'état de la brute camouflée en révolte de l'ange porte-lumière !

Nous sommes donc arrivés à ce point que l'armée n'est pas seulement *nôtre*, comme pourraient le dire les judéo-démocrates à propos des milices démagogiques, mais elle est *nous*. Nous ne sommes pas les dompteurs qui peuvent être mis en pièces demain par la force à laquelle commande accidentellement l'intelligence, ni les tigres seulement, qui déchirent leur dompteur aujourd'hui pour en avoir un autre demain, mais nous sommes dompteur et tigre, force et intelligence à la fois.

Nous avons suivi comme des disciples la sagesse de la Synagogue, mais nous l'avons dépassée par une conception originale en plus, au moment où nous l'avons vu arrêter brusquement son échafaudage de combinaisons ingénieuses à un point

dont elle n'a pas discerné et perçu le caractère périlleux. Nous sommes allés plus loin, là où elle ne pouvait plus faire marcher ses fils, jusqu'au moment où nous avons atteint, non seulement la puissance, mais la sécurité absolue dans la puissance.

Nous avons fait évoluer la vieille Europe en la transformant en une union pacifiée, unifiée et solidaire de toutes les nations qui la composent, se garantissant réciproquement leurs immenses possessions d'outre-mer contre toute ingression des forces ou des influences extra-européennes. Nous avons créé un nouveau sentiment de patriotisme pan-européen, et cette Europe, ainsi que chacune des parties qui la composent, est à nos pieds, nous en sommes le cerveau, le cœur et les muscles du bras, qui peuvent récompenser et châtier, condamner et bénir.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — L'emprise juive. La vraie et la fausse richesse. Suffrage universel et démocratie. Les Parlements d'intérêts nationaux. Propagande et finance. L'opinion et l'opinion. La réalité et les mirages 9

CHAPITRE DEUXIÈME. *LES JUIFS, LA FINANCE ET LE CRÉDIT.* — Origine de la finance et du crédit. Comment les Juifs ont pu accaparer une partie des richesses réelles du monde. Leur emprise sur le commerce et l'industrie par les sociétés anonymes et les commandites et sur la propriété terrienne par les hypothèques. Les vainqueurs et les vaincus de la Grande Guerre... 33

CHAPITRE TROISIÈME. — Comment les Juifs sont passés de la puissance financière à la souveraineté réelle. D'intermédiaires entre les particuliers, ils sont devenus intermédiaires entre les puissances par le moyen des prêts et des emprunts internationnaux.................. 55

CHAPITRE QUATRIÈME. — L'Usure. La Spéculation. Les Affaires.......................... 81

CHAPITRE CINQUIÈME. — Organisation hiérarchique des Juifs dans leurs relations entre eux.. 115

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Réalisation de la Supernationale Droite en commençant par la France et l'Angleterre. A sa base l'Eglise Catholique universelle 147

CHAPIRE DEUXIÈME. — Organisation financière de la Supernationale........................... 173

CHAPITRE TROISIÈME.. — Son organisation politique 189

CHAPITRE QUATRIÈME. — Son organisation sociale. Notre force : l'Armée........................ 209

DESACICIFIE
A SABLE : 1997

Achevé d'imprimer par
F. PAILLART
d'ABBEVILLE
le 15 Octobre Mil neuf cent vingt-trois
pour les
ÉDITIONS HISPANO-FRANÇAISES
de la
LIBRAIRIE CERVANTÈS
de
PARIS

LIBRAIRIE CERVANTÈS

ÉDITIONS HISPANO-FRANÇAISES

26, rue de Richelieu, PARIS

Publications françaises :

ÉMILE GUILMARD :

Un grand débat financier. Agents de Change et Sociétés de Crédit.

Le contrat direct, le marché financier et l'Épargne.

Le Marché libre de la Bourse de Paris.

Les Reports en Bourse et la Loi du 28 mars 1885.

La loterie devant l'opinion publique et le Parlement.

L'évasion fiscale. Comptes de dépôts et comptes joints en France et à l'étranger.

La Crise de la Bourse.

OTTO EBEL :

Les femmes compositeurs de musique. Traduction de L. Pennequin.

Mademoiselle CAVAILLÉ-COLL :

Cours de perspective.

L. DECOUT :

L'histoire de l'Art apprise par des Promenades dans Paris et ses environs. Préface de E. Haraucourt.

M. DEMANGEAT :

La Fondrière.

PIERRE DURAN :

Le Roman de Simonne.

S. MEYER ZUNDEL

La Gloire de l'Illusion.

Publications espagnoles :

JOAQUIN EDWARDS BELLO :

La Cuna de Esmeraldo.

J. C. BLANCO :

Lecciones de la Guerra.

J. M. SOTO :

La Influencia del ambiente.

STELIO D'ALBA :

Imágenes de la India.

Dr ANTONIO GUARDIA

La Clínica del simpático y del parasimpático.

ADOLFO SUNDHEIM

Vocabulario Costeño.